AVIS
AU PEUPLE
SUR SA SANTÉ,

Par M. TISSOT,

D. M. de Montpellier, de la Soc. Royale de Londres, de l'Académie Médico-Phyſ. de Baſle, de la Société Œconom. de Berne.

NOUVELLE ÉDITION

*Conforme à la ſeconde originale, à laquelle on a joint la traduction de la Préface Allemande de M. HIRZEL, & des Notes par M*** D. M.*

TOME SECOND.

A LYON,

Chez { JEAN-MARIE BRUYSET, Imprimeur-Libraire, rue S. Dominique; BENOIT DUPLAIN le jeune, Libraire, rue Merciere.

M. DCC. LXVI.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

AVIS AU PEUPLE SUR SA SANTÉ.

CHAPITRE XV.

De la Fievre ardente ou chaude.

§. 230. PRESQUE toutes les maladies dont j'ai parlé jusqu'à préſent, ſont produites par l'inflammation du ſang, jointe à l'inflammation particuliere de quelque partie, ou à quelque venin qui doit s'évacuer. Quand le ſang s'enflamme fortement, ſans qu'il y ait aucune partie plus particuliérement attaquée, il produit cette fievre qu'on appelle fievre ardente ou chaude.

§. 231. Les ſignes qui la font connoître ſont, la dureté du pouls & ſa plénitude, plus conſidérables dans cette maladie que dans aucune autre, une chaleur très-forte, une grande ſoif,

une ſéchereſſe extraordinaire des yeux, des narines, des levres, de la langue, de la gorge ; un violent mal de tête, & quelquefois des réveries dans le temps du redoublement, qui eſt conſidérable tous les ſoirs ; la reſpiration un peu gênée, ſur-tout dans le temps du redoublement, avec une toux de temps en temps, ſans douleur dans la poitrine & ſans crachats ; le ventre reſſerré, les urines rouges, chaudes, peu abondantes ; quelques reſſautements, ſur-tout quand le malade s'endort ; peu ou point de bon ſommeil, mais preſque toujours une eſpece d'aſſoupiſſement qui rend les malades aſſez peu ſenſibles à ce qui ſe paſſe autour d'eux, & à leur propre état ; quelquefois un peu de ſueur ; à l'ordinaire, la peau très-ſeche, de la foibleſſe, peu ou point de goût & d'odorat.

§. 232. Cette maladie eſt produite, comme toutes les maladies inflammatoires, par les cauſes qui épaiſſiſſent le ſang, & en augmentent le mouvement ; comme l'excès du travail, la trop grande chaleur, les veilles, l'abus du vin, ou des liqueurs, un air trop long-temps ſec, des excès en tout genre, des aliments échauffants.

§. 233. 1o L'on doit mettre d'abord le malade au régime, ne donner des aliments que de huit en huit heures, quelquefois ſeulement deux fois par jour ; l'on pourroit même, dans les cas graves, s'en paſſer tout-à-fait.

2o L'on réitere les ſaignées juſqu'à ce que le pouls s'amolliſſe. La premiere doit être conſidérable ; & l'on en fait une ſeconde quatre heures après. Si le pouls s'amollit on peut ſuſpendre, & n'y revenir que quand il reprendroit aſſez de dureté pour faire craindre de nouveau le danger ; mais s'il continue à être fort & dur, on fait, dans le même jour, la troiſieme ſaignée, qui ſouvent eſt la derniere.

3° On donne deux & même trois lavements par jour N° 5.

4° On baigne deux fois par jour les jambes dans l'eau tiede ; on lave en même temps les mains avec la même eau ; on met des linges, ou des flanelles trempées dedans, ſur la poitrine & ſur le ventre ; & l'on fait boire très-régulièrement le lait d'amande N° 4, & la tiſane N° 7. Les pauvres peuvent ſe tenir à cette derniere, mais il faut en boire prodigieuſement. Après les ſaignées, l'air frais & la quantité de boiſſon ſont le ſalut du malade.

5° Si, après les ſaignées, la fievre continuoit à être très-forte, il faut l'abattre en donnant une cuillerée, toutes les heures, de la potion N° 10, juſqu'à ce qu'elle ait diminué, & enſuite, de trois en trois heures, juſqu'à ce qu'elle ſoit très-modérée.

§. 234. Il ſurvient ſouvent, dans cette maladie, des ſaignèments de nez, qui ſont très-ſalutaires.

Les premiers ſignes d'amendement ſont l'amolliſſement du pouls, qui ne perd cependant tout-à-fait ſa dureté que quand la maladie eſt entiérement terminée ; la diminution du mal de tête, l'augmentation des urines, la diminution dans leur rougeur, un commencement d'humidité ſur la langue : tous ces ſignes favorables vont en augmentant ; & entre le neuvieme & le quatorzieme, il ſurvient ordinairement, ſouvent après quelques heures d'orage, des ſelles beaucoup plus abondantes, une grande quantité d'urine, qui dépoſe un ſédiment d'un blanc roux au-deſſus duquel l'urine reſte très-claire, & d'une couleur naturelle, & des ſueurs plus ou moins abondantes. En même temps les narines & la bouche s'humectent ; cette croûte ſeche & brune qui couvroit la langue, & que rien ne

pouvoit enlever, se dissipe d'elle-même; le goût revient, la soif diminue, la clarté des idées renaît, l'assoupissement se dissipe, le sommeil & les forces reviennent. Après cette époque, il faut donner la potion N° 23, & mettre le malade au régime des convalescents. On peut, au bout de huit ou dix jours, redonner la même potion. Chez quelques malades, les urines ne déposent jamais, mais ils guérissent très-bien sans cela.

§. 235. On juge que le mal empire, si le pouls reste dur & perd de sa force, si le cerveau est plus embarrassé, la respiration plus gênée, les yeux, le nez, les levres, la langue plus secs, la voix plus changée. Si à ces symptomes se joignent le gonflement du ventre, la diminution des urines, un délire continuel, l'angoisse, l'égarement des yeux, le mal est presque désespéré; & le malade n'a plus que quelques heures à vivre, quand ses mains & ses doigts sont continuellement en mouvement, comme pour chercher quelque chose sur ses draps; c'est ce qu'on appelle *chasser aux mouches.*

CHAPITRE XVI.

Des Fievres putrides.

§. 236. Après avoir parlé des maladies fébrileuses qui dépendent de l'inflammation du sang, je parlerai de celles que produisent les matieres corrompues qui croupissent dans l'estomac, dans les boyaux, dans les visceres du bas-ventre, ou qui ont déjà passé dans le sang. On les appelle fievres putrides, ou

quelquefois fievres bilieuſes, quand la corruption de la bile paroît avoir le plus de part à la maladie.

§. 237. Cette maladie s'annonce ſouvent pluſieurs jours à l'avance, par un grand abattement, une peſanteur de tête, des douleurs de reins & de genoux, la bouche mauvaiſe le matin, peu d'appétit, un ſommeil inquiet, quelquefois un mal de tête exceſſif pendant pluſieurs jours, ſans aucun autre ſymptome. Enſuite il ſurvient un friſſon, ſuivi d'une chaleur âcre & ſeche; le pouls qui eſt petit & vîte pendant le friſſon, s'éleve pendant la chaleur, & eſt ſouvent très-fort, mais il n'a pas la même dureté que dans les maladies précédentes, à moins que la fievre putride ne ſoit compliquée avec une fievre inflammatoire, ce qui arrive quelquefois. Pendant ce temps-là, le mal de tête eſt ordinairement très-violent; le malade a preſque toujours des nauſées, & même quelquefois des vomiſſements, de l'altération, des rapports déſagréables, la bouche amere; il urine peu. Cette chaleur dure pluſieurs heures, ſouvent toute la nuit; elle diminue un peu le matin, & le pouls toujours fiévreux, l'eſt alors un peu moins: le malade ſouffre moins, mais il eſt très-abattu.

La langue eſt blanche, ſale, les dents ſe ſaliſſent, l'haleine a une mauvaiſe odeur. La couleur, la quantité, & la conſiſtance des urines varient beaucoup. Quelques malades ſont reſſerrés, d'autres ont fréquemment de petites ſelles qui ne les ſoulagent point. La peau eſt quelquefois ſeche, d'autres fois il y a de la tranſpiration, mais qui ne fait aucun bien. La fievre redouble tous les jours & ſouvent à des heures irrégulieres. Outre le grand redoublement qu'on obſerve chez tous les malades, il y en a ſouvent de petits chez quelques-uns.

§. 238. Quand le mal eſt abandonné à lui-même, ou mal ſoigné, ou plus fort que les remedes, ce qui n'eſt pas rare, la fievre augmente, les redoublements deviennent plus longs, plus fréquents, irréguliers ; il n'y a point de bons moments ; le ventre ſe tend comme un ballon, ce qu'on appelle météoriſme ; les rêveries ſurviennent ; le malade ne ſent plus ſes beſoins, & ſe ſalit dans ſon lit ; il refuſe les ſecours, parle continuellement, avec un pouls vîte, petit, irrégulier. Il paroît quelquefois de petites taches d'un brun livide ſur la peau, ſur-tout du col, du dos & de la poitrine. Toutes les matieres qui ſortent du corps du malade ont une odeur très-puante ; il ſurvient des mouvements convulſifs, ſur-tout au viſage ; il ne ſe couche que ſur le dos, & tombe inſenſiblement vers les pieds du lit ; *il chaſſe aux mouches* ; le pouls devient ſi petit & ſi vîte qu'on ne peut qu'à peine le ſentir, & point le compter. L'angoiſſe paroît inexprimable, il coule une ſueur de détreſſe, la poitrine s'emplit, & l'on meurt miſérablement.

§ 239. Quand la maladie eſt moins violente, ou qu'elle eſt bien traitée, & que les remedes réuſſiſſent, le mal reſte quelques jours dans l'état décrit (§. 237), ſans empirer & ſans diminuer ; il ne ſurvient aucun des ſymptomes (§. 238), mais au contraire, tous les ſymptomes diminuent, les redoublements ſont moins longs, & moins violents, le mal de tête plus ſupportable, les ſelles ſont moins fréquentes, plus abondantes & ſoulagent ; les urines coulent abondamment, quoiqu'elles continuent à varier ; on recouvre un peu de ſommeil, & il eſt plus tranquille ; la langue ſe nettoie, & chaque jour la ſanté fait quelques progrès.

§. 240. Cette maladie n'a pas de terme fixe,

ni pour guérir ni pour tuer. Quand elle eſt très-violente, ou mal conduite, elle tue quelquefois le neuvieme jour; ſouvent l'on en meurt du dix-huitieme au vingtieme; quelquefois ſeulement environ le quarantieme, après avoir eu des alternatives de mieux & de pire.

Quand elle eſt légere, elle eſt quelquefois guérie au bout de peu de jours, après les premieres évacuations. Quand elle eſt grave, il y a des malades qui ne ſont hors de danger qu'au bout de ſix ſemaines, & même plus tard; mais il eſt vrai que ces maladies ſi longues, dépendent ſouvent en grande partie du traitement, & qu'ordinairement le cours en doit être décidé entre le quatorzieme & le trentieme jour.

§. 241. Le traitement des fievres de cette eſpece, conſiſte dans les remedes ſuivants.

1. On *met le malade au régime*, & quoiqu'il ait le ventre libre, quelquefois même un peu de diarrhée, il faut également lui donner tous les jours un lavement. Sa boiſſon ordinaire doit être de la limonade, qu'on prépare avec le jus de citron, un peu de ſucre & de l'eau, ou la tiſane N° 3. L'on peut, au lieu de jus de citron, employer le vinaigre, qui fait, avec le ſucre & l'eau, une boiſſon agréable & très-ſaine.

2. S'il y a inflammation, ce qu'on connoît par la force & dureté du pouls, & par le tempérament du malade; s'il eſt fort & robuſte, ou s'il eſt échauffé par quelqu'une des cauſes marquées (§. 232), il faut faire une ſaignée, & même, s'il eſt néceſſaire, une ſeconde quelques heures après. Mais j'avertis que très-ſouvent il n'y a point d'inflammation, & qu'alors la ſaignée ſeroit nuiſible.

3. Quand le malade a fait pendant deux jours un uſage abondant de ces boiſſons, s'il a encore la bouche très-mauvaiſe, & de fortes envies de

vomir, on lui donne la poudre N° 34, délayée dans un demi-pot d'eau tiede, dont il boit un verre tous les demi-quarts d'heure. Mais comme ce remede fait vomir, il ne faut le prendre que quand on eſt sûr qu'il n'y a aucune circonſtance qui doit en empêcher l'uſage; ces circonſtances ſeront indiquées dans le chapitre des remedes de précaution. Si les premiers verres faiſoient vomir abondamment, on n'en donneroit plus, & l'on ſe contenteroit de faire boire une très-grande quantité d'eau tiede; s'ils ne produiſent pas cet effet, on continue juſqu'à la fin. Ceux qui craindroient ce remede, qui eſt ce qu'on appelle ordinairement l'émétique, pourroient prendre celui N° 35, en buvant auſſi beaucoup d'eau tiede quand il opéreroit; mais le premier eſt à préférer dans les cas graves. L'on ne doit au reſte jamais employer ni l'un ni l'autre quand il y a inflammation; ce ſeroit alors donner un vrai poiſon; & même ſi la fievre eſt très-forte, quoique ſans inflammation, l'on ne doit pas s'en ſervir.

Le moment de les donner, c'eſt après le redoublement, quand la fievre a beaucoup baiſſé. Ordinairement le remede N° 34 purge après avoir fait vomir; le N° 35, opere plus rarement cet effet.

Dès que les vomiſſements ont fini, on recommence la tiſane, & il faut bien ſe garder de donner du bouillon à la viande au malade, ſous prétexte qu'il eſt purgé. Les jours ſuivants on continue comme les premiers; mais comme il eſt important de tenir le ventre libre, il faut prendre tous les jours dans la matinée la tiſane N° 32. Ceux pour qui elle ſeroit trop diſpendieuſe y ſuppléeront, en mettant tous les jours le quart de la poudre N° 34 dans cinq ou ſix taſſes d'eau, dont ils prendront une taſſe toutes

les deux heures, en commençant de grand matin. Mais si la fievre étoit très-forte, le N° 32 doit être préféré.

4. Après l'effet de l'émétique, si la fievre continue, si les selles restent puantes, si le ventre est un peu tendu, si les urines ne coulent pas abondamment, il faut donner de deux en deux heures une cuillerée de la potion N° 10, qui arrête la putridité & abat la fievre. Quand le mal est très-pressant, on peut en donner toutes les heures.

5. Quand, malgré ces secours, la fievre continue, & que le cerveau n'est pas net, que le malade a de violents maux de tête, ou de l'inquiétude, il faut mettre au gras des jambes les emplâtres véficatoires, N° 36, & les laisser suppurer le plus long-temps qu'il sera possible.

6. Quand la fievre est très-forte, il faut absolument retrancher toute nourriture.

7. Quand on ne peut pas donner l'émétique, l'on doit donner le matin, deux jours de suite, trois prises de la poudre N° 24, à une heure de distance l'une de l'autre ; ce remede procure quelques selles bilieuses, qui abattent beaucoup la fievre & diminuent considerablement la violence de tout le reste de la maladie. On l'emploie avec succès dans les cas où la fievre trop forte empêche l'émétique ; & l'on doit se borner à ce remede toutes les fois qu'on est incertain si les circonstances du mal permettent le vomissement, dont on peut d'ailleurs se passer dans un très-grand nombre de cas.

8. Quand le mal a beaucoup diminué, que les redoublements sont foibles, & que le malade est quelques heures sans fievre, on doit discontinuer l'usage journalier des boissons purgatives, mais l'on continue celui des tisanes ordi-

naires, & l'on fait très-bien de donner de deux jours en deux jours, deux priſes de la poudre N° 24, qui prévient très-bien toutes les ſuites fâcheuſes de la maladie.

9. Si la fievre a fini pendant la plus grande partie du jour, ſi la langue eſt bonne, ſi le malade a été bien purgé, & qu'il reſte cependant un accès de fievre tous les jours, il faut donner la poudre N° 14, quatre priſes entre la fin d'un accès & le commencement d'un autre, & l'on continue quelques jours ſur ce pied. Ceux qui ne ſeroient pas en état de ſe procurer ce remede, pourroient y ſuppléer par la boiſſon amere N° 37, dont ils prendroient quatre verres à diſtances égales entre les accès.

10. Comme les organes qui ſervent à la digeſtion ont été extrêmement fatigués dans cette maladie, il eſt très-important de ſe ménager long-temps, pour la quantité & la qualité des aliments, & de prendre de l'exercice dès que les forces le permettent, ſans quoi l'on pourroit tomber dans quelque maladie de langueur.

CHAPITRE XVII.

Des Fievres malignes.

§. 242. L'On appelle fievres malignes celles dans leſquelles le danger eſt plus grand que les ſymptomes ne ſont effrayants. Elles font du mal, ſans paroître dangereuſes; c'eſt, comme on l'a fort bien dit, un chien qui mord ſans aboyer.

§. 243. Le caractere diſtinctif des fievres malignes, c'eſt la perte totale des forces dès le commencement. Elles dépendent d'une corrup-

tion des humeurs qui eſt pernicieuſe au principe des forces, dont la deſtruction eſt préciſément la cauſe du peu de violence des accidents, parce qu'aucun organe n'eſt plus en état de faire une défenſe vigoureuſe contre la cauſe de la maladie.

Si au moment où deux armées vont ſe battre, on enleve à l'une preſque toutes ſes armes, le combat ſera peu violent, peu bruyant, horriblement meurtrier. Le ſpectateur qui, ſans s'appercevoir de ce déſarmement, ne jugeroit du carnage qui ſe fait que par le bruit, ſeroit extrêmement trompé. Le nombre des morts ſera prodigieux; il l'eût été beaucoup moins, & le bruit plus grand, ſi les combattants avoient été armés de part & d'autre.

§. 244. Les cauſes de cette maladie ſont un long uſage de viande ſans légumes, ſans fruits, ſans acides; des aliments mal conditionnés, comme le pain fait avec de mauvaiſes graines; de viandes corrompues; huit perſonnes mangerent du poiſſon gâté, elles furent toutes attaquées d'une fievre maligne, & il en périt cinq malgré les ſoins des plus habiles Médecins. Ces fievres ſont auſſi très-ſouvent l'effet de la diſette, d'un air trop chaud & trop humide, d'un air ſur-tout qui réunit ces deux qualités; auſſi elles ſont fréquentes, dans les années chaudes, au bord des étangs & des marais; d'un air renfermé, ſur-tout s'il eſt habité par pluſieurs perſonnes; d'un principe ſingulier de corruption dans l'air; des chagrins.

§. 245. Les ſymptomes des fievres malignes ſont, je l'ai déjà dit, une perte totale des forces, ſans aucune cauſe précédente ſenſible qui ait pu les détruire; en même temps un abattement de l'ame qui devient preſqu'inſenſible à tout, & même à la maladie; un changement

prompt dans le visage, & sur-tout dans les yeux ; de petits frissons qui alternent pendant vingt-quatre heures, avec de petits accès de chaleur ; quelquefois un grand mal de tête & de reins ; d'autres fois il n'y a point de douleur ; des especes de défaillance dès le commencement du mal, ce qui est toujours fâcheux, point de bon sommeil, souvent un demi-assoupissement ; une rêverie légere & sourde, qui se manifeste sur-tout par l'air extraordinaire & étonné du malade, qui paroît s'occuper profondément de quelque chose, & qui ne pense à rien ; quelques malades ont cependant des rêveries violentes ; presque tous un sentiment de pesanteur, d'autres fois de serrement dans le voisinage du creux de l'estomac.

Le malade paroît avoir beaucoup d'angoisse. Il a quelquefois de légers mouvements convulsifs dans le visage, dans les mains, & même dans les bras & les jambes ; ses sens paroissent s'engourdir : j'ai vu plusieurs malades les perdre tous les cinq, & quelques-uns se guérir. Il n'est point rare de voir des malades qui ne voient, n'entendent, ni ne parlent. La voix s'altere, s'affoiblit, quelquefois elle se perd entiérement. Quelques-uns ont une douleur fixe dans quelque partie du bas-ventre ; elle dépend d'un engorgement, & finit souvent par la gangrene ; aussi ce symptome est très-fâcheux.

La langue est quelquefois très-peu changée ; d'autres fois chargée d'un sédiment d'un jaune brun ; plus rarement seche que dans les autres especes de fievre ; quelquefois cependant elle ressemble exactement à une langue long-temps sumée.

Le ventre reste quelquefois très-mol, d'autres fois il est tendu. Le pouls est foible, quelquefois assez régulier, toujours plus vîte que dans

l'état naturel, quelquefois même très-vîte, & je l'ai toujours trouvé tel quand le ventre étoit tendu.

La peau n'eſt ſouvent ni chaude, ni ſeche, ni humide ; elle ſe couvre ſouvent de taches pétéchiales, (ce ſont de petites taches d'un rouge livide,) ſur-tout au col, autour des épaules, au dos ; d'autres fois ce ſont les plus grandes taches, brunes, comme après des coups de bâton.

Les urines ſont preſque toujours crues, c'eſt-à-dire moins colorées qu'à l'ordinaire. J'en ai vu qu'on ne pouvoit point à l'œil diſtinguer du lait. Il y a quelquefois une diarrhée noire & fétide, qui eſt mortelle ſi elle ne ſoulage pas.

Il ſe forme chez quelques malades des ulceres livides dans l'intérieur de la bouche & dans le palais. D'autres fois il ſe fait des dépôts dans les glandes qui ſont aux aînes, ſous les aiſſelles, entre les oreilles & la mâchoire, ou il ſe forme une gangrene dans quelque partie, aux pieds, aux mains, au dos. Les forces ſe perdent entiérement, le cerveau s'embarraſſe tout-à-fait ; le malade étendu ſur ſon dos, meurt ſouvent avec des convulſions, une ſueur prodigieuſe, & la poitrine embarraſſée. Quelquefois ce ſont des hémorragies qui tuent ; elles ſont preſque toujours mortelles dans cette maladie.

Il y a dans cette fievre, comme dans toutes les autres, un redoublement le ſoir.

§. 246. Le terme de ces maladies eſt, comme celui des fievres putrides, très-irrégulier. L'on meurt quelquefois le ſeptieme ou le huitieme jour, plus ordinairement entre le douzieme & le quinzieme, ſouvent au bout de cinq ou ſix ſemaines ; cela dépend de la force de la maladie. Il y en a dont les commencements ſont tout-à-fait lents, & pendant les premiers jours, le malade, avec beaucoup de foibleſſe & un air très-

changé, ſe croit à peine malade.

Il en eſt du terme de la guériſon comme de celui de la mort. Il y a des malades hors de danger au bout de quinze jours, & même plutôt ; d'autres ſeulement au bout de quelques ſemaines.

Les ſignes qui annoncent une guériſon ſont, un peu plus de force dans le pouls, des urines plus cuites, moins d'abattement & de découragement, le cerveau plus net, une chaleur égale, une ſueur chaude, médiocrement abondante, ſans angoiſſe, le retour des ſens perdus pendant la maladie, quoique ce ne ſoit point un mal quand le malade devient ſourd, ſi en même temps les autres ſymptomes s'amendent.

Cette maladie laiſſe ordinairement beaucoup de foibleſſe, & il faut un long temps avant que les malades aient repris entiérement leurs forces.

§. 247. 1°. Il eſt plus important dans cette maladie, ſoit pour le malade, ſoit pour les aſſiſtants, que dans aucune autre, de rafraîchir & de purifier l'air. Il faut ſouvent brûler du vinaigre dans la chambre, & avoir preſque toujours une fenêtre ouverte.

2° La diete doit être légere & aigre ; on peut donner du jus d'oſeille avec de l'eau, mettre du jus de citron dans les bouillons farineux, manger des fruits aigres, comme griottes, groſeilles, meriſes ; & pour ceux qui ſont en état, citrons, oranges, grenades.

3° L'on doit changer les linges tous les deux jours.

4° La ſaignée eſt rarement néceſſaire, & les exceptions ne peuvent être déterminées ſûrement qu'en voyant le malade.

5° Les lavements ſont ſouvent très-peu néceſſaires, quelquefois dangereux.

6° La boiſſon ordinaire doit être une tiſane d'orge,

d'orge, rendue aigre avec l'esprit acide du N° 10, dont on met suffisamment pour rendre l'aigreur agréable, ou la limonade.

7° Il est important d'évacuer les premieres voies, où il y a ordinairement une grande quantité de matieres corrompues. Pour cela l'on donne la poudre N° 35, & ordinairement après son effet, le malade est mieux, au moins pendant quelques heures. Il est très-important de donner ce remede dans les commencements ; mais quand on l'a négligé, on peut le donner plus tard, moyennant qu'il ne soit point survenu d'inflammation particuliere, & qu'il reste encore un peu de force au malade. Je l'ai donné, & avec un succès marqué, le vingtieme jour.

8° Après avoir enlevé, par ce remede, une grande partie de matieres qui contribuent à entretenir la fievre, l'on fait prendre, de deux jours l'un, tant que la maladie dure, quelquefois même tous les jours, une prise de crême de tartre & de rhubarbe N° 38. Ce remede évacue les matieres corrompues, prévient la corruption des autres, chasse les vers qui sont très-fréquents dans ces maladies, & que le malade rend quelquefois par dessus & par dessous, & qui ont souvent beaucoup de part aux accidents bizarres qu'on observe ; enfin il fortifie les intestins, & sans arrêter les évacuations nécessaires, il modere la diarrhée quand elle est nuisible.

9o Si, avec la diarrhée, la peau est seche, & qu'en arrêtant la diarrhée on veuille aider la transpiration, on peut, au lieu de rhubarbe, mêler à la crême de tartre de l'Ipecacuhana, N° 39, qui, donné à petites doses & fréquemment, arrête la diarrhée & favorise la transpiration. Ce remede & le précédent se prennent le matin ; deux heures après, il faut commencer la potion N°.

40, & la continuer réguliérement, de trois en trois heures, juſqu'à ce qu'on l'interrompe pour redonner l'un des remedes N° 38 ou 39, & on la recommence enſuite juſqu'à ce que le malade ſoit beaucoup mieux.

10° Si les forces étoient extrêmement abattues, & le malade fort angoiſſé, il faudroit donner, avec chaque priſe de potion, un bol N° 41. Si la diarrhée étoit très-forte, on joindroit une ou deux fois par jour à ce bol, vingt grains, c'eſt-à-dire, le tiers d'un demi-quart d'once, ou la groſſeur d'une très-petite feve, de *diaſcordium*, ou ſi l'on n'en avoit point, de *thériaque*. (1)

11° Quand, malgré ces ſecours, le malade reſte dans ſon état de foibleſſe & d'inſenſibilité, il faut appliquer de grands véſicatoires au gras des jambes ou à la nuque; quelquefois même, quand il y a beaucoup d'aſſoupiſſement ou d'embarras de cerveau, on les met avec grand ſuccès ſur toute la tête. On les fait ſuppurer abondamment, & s'ils ſe ſechent au bout de quelques jours, on en remet d'autres; il faut en entretenir long-temps l'écoulement.

12° Dès que le mal eſt aſſez amendé, pour que le malade ſoit quelques heures avec très-peu ou point de fievre, il faut profiter de cet intervalle pour donner ſix ou au moins cinq priſes du re-

(1) Comme les évacuations par les ſelles ſont de la plus grande utilité dans les fievres malignes & putrides; & comme on doit craindre que les matieres putréfiées qui ſont contenues dans les inteſtins ne ſoient abſorbées par les vaiſſeaux, & ne ſe mêlent avec le ſang & les autres humeurs, dont elles augmenteroient la putridité, nous regardons les aſtringents comme des remedes extrêmement dangereux dans ces maladies. Si la diarrhée étoit trop forte, ſi elle prenoit trop ſur les forces, l'uſage des cordiaux mêlés aux acides agréables ſeroit le ſeul moyen que nous nous permettrions pour la modérer.

mede N° 14, & réitérer la même dose le lendemain, ce qui arrête les accès : (1) on continue à en donner deux doses pendant quelques jours.

13° Dès qu'il n'y a plus de fievre, on met le malade au régime des convalescents ; & si les forces ne reviennent pas, on lui donne avec succès, pour les rétablir plus vîte, trois prises par jour, une à jeun, & l'autre douze heures après, de la thériaque des pauvres N° 42, qu'il seroit à souhaiter qu'on introduisît dans toutes les apothicaireries, comme un excellent stomachique fort à préférer à cet égard à l'autre thériaque, qui est une composition ridicule, chere & souvent dangereuse. Il est vrai que celle des pauvres ne fait pas dormir ; mais quand on veut procurer du sommeil, il y a beaucoup d'autres remedes qui valent mieux que la thériaque. Ceux qui ne craindront pas la dépense, au lieu du remede N° 42, continueront à prendre tous les jours, pendant quelques semaines, trois prises du remede N° 14.

§. 248. L'on a dans les campagnes, sur le traitement de ces fievres, un préjugé qu'il faut détruire, non-seulement parce qu'il est faux & ridicule, mais encore parce qu'il est dangereux. L'on imagine que des animaux peuvent attirer le venin ; pour cela on met ou des poules, ou des pigeons, ou des chats, ou des cochons de lait aux pieds ou sur la tête du malade, après les avoir ouverts en vie. On les retire quelques heures après, corrompus & répandant une odeur horri-

(1) L'observation & l'expérience ont démontré l'utilité du kina, pour écarter la gangrene, & empêcher la putréfaction des matieres animales. Nous croyons donc qu'il est utile dans les fievres malignes de l'employer aussi-tôt que les premieres évacuations auront précédé.

ble ; & l'on ſe perſuade que c'eſt le venin dont ils ſe ſont chargés qui eſt la cauſe de cette infection, mais c'eſt une erreur ; ils puent, non point parce qu'ils ont tiré le venin, mais parce qu'ils ſe ſont pourris par l'humidité & par la chaleur ; & ils n'ont que l'odeur qu'ils auroient ſi on les avoit mis dans tout autre endroit que le corps d'un malade, également chaud & humide. Bien loin d'ôter le venin, ils augmentent la corruption, & il n'y auroit qu'à appliquer pluſieurs de ces animaux ſur un corps ſain dans le lit, & le laiſſer long-temps dans cet air, pour lui donner une fievre maligne.

Dans le méme but, on attache un mouton au pied du lit pendant pluſieurs heures ; ce qui n'eſt pas auſſi dangereux, quoique ce ſoit toujours un mal, parce que plus il y a d'animaux dans la chambre, plutôt l'air eſt corrompu, mais ce qui eſt tout auſſi peu ſenſé. Il eſt bien certain que les animaux qui environnent le malade, reſpirent le venin qui ſort de ſon corps, & peuvent en être incommodés, tout comme les perſonnes qui le ſoignent, mais ils n'en font pas ſortir ; au contraire, en contribuant auſſi à corrompre l'air, ils augmentent la maladie. Du faux principe on tire une fauſſe conſéquence, l'on dit que, ſi le mouton meurt, le malade guérira ; ordinairement le mouton ne meurt pas, & quelquefois cependant le malade guérit ; d'autres fois ils meurent tous les deux.

§. 249. Souvent la cauſe qui produit les fievres malignes, s'allie avec d'autres maladies, & en augmente extrémement le danger. Elle ſe mêle, par exemple, avec le venin de la petite-vérole & celui de la rougeole. On le connoît par la réunion des accidents qui caractériſent la malignité avec les ſymptomes de ces maladies. Ces cas ſont extrémement dangereux ; ils de-

mandent toute l'attention d'un Médecin, & il n'eſt pas poſſible d'en preſcrire ici le traitement, qui dépend en général de la combinaiſon du traitement des deux maladies ; mais la malignité demande ordinairement le plus d'attention.

CHAPITRE XVIII.

Des Fievres d'accès.

§. 250. LEs fievres d'accès, que le peuple appelle fievres tremblantes, » ſont » celles qui, après un accès de quelques heu» res, diminuent ſenſiblement, ainſi que tous » les ſymptomes, & ceſſent enfin abſolument, » de façon cependant que l'accès revienne en» ſuite. «

Elles étoient très-fréquentes dans ce pays, il y a quelques années ; on peut dire qu'elles y étoient épidémiques ; elles ſont beaucoup plus rares depuis cinq ou ſix ans dans la généralité du pays ; mais il y en a toujours un aſſez grand nombre dans tous les lieux où l'on reſpire l'air marécageux des environs du Rhône, & dans quelques autres endroits ſitués dans un air à peu près ſemblable (1).

(1) Les pays remplis d'étangs, de marais, d'eaux croupies, de poiſſons corrompus qui infectent l'air, ſont ravagés par les fievres intermittentes. Une partie de la Breſſe & de la Dombe en fournit un exemple frappant. Ses habitants éprouvent en général pendant le quart de leur vie des fievres tierces ou quarte, qui commencent dans les mois de juillet, août & ſeptembre, qui durent juſqu'au printemps, quelquefois pendant des années entieres, qui énervent pendant ce temps, & joignent à l'impoſſibilité de travailler, les douleurs & les ennuis cruels de la maladie, qui ſe ter-

§. 251. Il y en a de plusieurs especes qui tirent leurs noms de l'ordre dans lequel les accès reviennent.

minent très-souvent par des obstructions dans les viscères du bas-ventre, l'hydropisie & la mort, qui abregent au moins leurs jours, au point de rendre vieillards ceux qui ont eu le bonheur d'atteindre soixante ans ; qui jettent dans toute leur vie & toutes leurs actions une tristesse peinte sur les physionomies qui permet à peine les plus foibles plaisirs. Les payſans du voisinage, qui sont attirés dans le temps de la récolte par l'appas du gain, en rapportent presque tous des fievres intermittentes, qui leur font acheter bien chérement le fruit de leur travail. Ils en sont plus sûrement & plus fortement attaqués, s'ils veulent se priver du vin, qui en les fortifiant & corrigeant la putridité de l'air, les rend plus propres à résister à la cause du mal. Le bétail même n'est point exempt de maux, il est dans ces pays, foible, petit, mal conformé, avec de gros ventres.

Tous ces maux sont l'effet de la vapeur des étangs, que l'amour de l'indolence des habitants, le désir qu'ont les possesseurs des fonds, de trouver un revenu sûr, acquis sans peine, & les retards que feroient essuyer de nouveaux établissements, entretiennent. Mais si les uns & les autres calculoient la perte du bonheur d'une longue vie, la diminution de la population & du travail, l'augmentation du produit que donneroit un double nombre d'hommes, qui travailleroient plus fortement, plus long-temps, sans être interrompus par des maladies, & qui feroient tous passer à leurs Seigneurs une partie de leur travail ; nous croyons qu'ils laisseroient bientôt toutes leurs écluses ouvertes ; qu'ils feroient ouvrir eux-mêmes de larges canaux pour conduire les eaux dans les rivieres voisines ; qu'ils convertiroient leurs étangs en prairies & en terres à bled ; qu'ils jouiroient ensuite du plaisir de pouvoir passer sans crainte, la plus grande partie de l'année au milieu de leurs terres, où ils verroient bientôt renaître les plaisirs, la population, la durée de la vie & l'abondance.

Ce que nous avançons ici n'est point le fruit d'une imagination échauffée en faveur de l'humanité, qui se perd au milieu des avantages chimériques ; c'est le résultat de l'expérience de tous les pays du monde, & de cette réflexion si simple, qu'une terre sans bras ne produiroit que des fruits sauvages & des bêtes fauves à son possesseur, & qu'elle ne lui sera lucrative qu'en multipliant les bras &

Si l'accès revient tous les jours, c'eſt ou une vraie quotidienne, ou une double tierce. On peut les diſtinguer l'une de l'autre, en ce que, dans la quotidienne, les accès ſont longs & ſe reſſemblent tous; elle n'eſt pas fréquente. Dans la double tierce, ils ſont moins longs, & il y en a alternativement un plus léger, & un plus fort.

Dans la fievre tierce, les accès reviennent de deux jours l'un.

Dans la quarte, ils reviennent ſeulement le quatrieme jour; & le malade a deux jours de bons.

Les autres eſpeces ſont très-rares. J'ai vu une véritable quinte, & une véritable ſeptimane, qui revenoit tous les dimanches.

§. 252. Le premier accès de fievre intermittente, attaque ſouvent dans le temps qu'on ſe croit le mieux portant. D'autres fois, il eſt précédé par un ſentiment de froid & d'engourdiſſement, qui dure quelques jours avant que l'accès ſe déclare Il commence par des bâillements, des laſſitudes, une foibleſſe, des froids, des friſſons, des tremblements; par la páleur des extrêmités, par des nauſées, & quelquefois par

les travaux ſur leſquels il aura droit de prélever une partie du produit. On peut joïndre à cette réflexion le calcul apprécié du revenu que donneroient les terreins fertiles couverts par les étangs, travaillés, ainſi que les terreins voiſins, par un plus grand nombre de bras plus ſains, comparé avec le revenu actuel de ces mêmes étangs, qui ne fourniſſent d'ailleurs que de mauvais poiſſons, nuiſibles peut-être à leur tour à ceux qui s'en nourriſſent. Mais lorſque la voix de l'humanité parle auſſi fortement, celle de l'intérêt devroit-elle ſe faire entendre?

Nous ne pouvons, ſur ces grandes choſes, faire que des vœux impuiſſants; c'eſt à la ſageſſe du miniſtere à en prendre connoiſſance, & à faire ceſſer des maux qui intéreſſent l'Etat & les hommes.

un vomiſſement. Le pouls eſt vîte, foible & petit, & la ſoif aſſez grande.

Au bout d'une heure ou deux, rarement trois ou quatre, il ſurvient une chaleur qui augmente inſenſiblement & devient extrême. Alors tout le corps devient rouge, l'anxiété diminue, le pouls eſt plus fort & plus grand, la ſoif eſt exceſſive; le malade ſe plaint d'un mal de tête violent, & d'une douleur différente de celle qu'il ſouffroit pendant le froid; enfin, après avoir été dans cette chaleur pendant quatre, cinq, ſix heures, il tombe dans une ſueur générale de quelques heures. Tous les ſymptomes dont on vient de parler diminuent, & ſouvent le ſommeil ſurvient.

Après ce ſommeil, le malade ſe réveille ſouvent ſans fievre; il ne lui reſte alors qu'une laſſitude, & de la foibleſſe. Quelquefois le pouls, entre les accès, eſt dans ſon état naturel; ſouvent il reſte un peu plus vîte qu'en ſanté, & ne reprend ſa premiere lenteur que quelques jours après le dernier accès.

Un des ſymptomes qui caractériſent le plus particuliérement ces fievres, c'eſt la nature des urines que le malade rend ſur la fin de l'accès. Elles ſont rougeâtres, & elles dépoſent un ſédiment qui reſſemble exactement à de la brique pilée. Quelquefois elles ſont écumeuſes, & il ſe forme au-deſſus une pellicule qui s'attache aux côtés du verre.

§. 253. La durée de chaque accès n'eſt point fixe, elle varie ſuivant l'eſpece de la fievre & pluſieurs autres circonſtances. Les accès reviennent quelquefois préciſément à la même heure; d'autres fois ils avancent d'une, deux ou trois heures; quelquefois ils retardent d'autant; l'on a cru remarquer que les fievres dont les accès anticipoient, ſe terminoient plutôt que les autres;

tres ; mais ce n'eſt point une regle générale.

§. 254 L'on diſtingue les fievres d'accès en fievres de printemps ou d'automne. L'on appelle fievres de printemps celles qui regnent depuis le mois de fevrier juſqu'à la fin de juin ; fievres d'automne, celles qui regnent depuis le mois de juillet juſqu'au mois de janvier. Leurs caracteres eſſentiels ſont les mêmes, ce ne ſont point proprement des maladies différentes ; mais les circonſtances variées qui les accompagnent, méritent quelqu'attention. Ces circonſtances dépendent de la ſaiſon, & de la conſtitution des corps dans ces ſaiſons. Les fievres de printemps ſont quelquefois jointes à une diſpoſition inflammatoire, parce que c'eſt la diſpoſition des corps dans ce temps-là ; & comme tous les jours la ſaiſon devient plus favorable, elles ſont ordinairement aſſez courtes. Celles de l'automne ſont ſouvent mêlées d'un principe de putridité, & comme la ſaiſon devient fâcheuſe, elles ſont plus opiniâtres.

§. 255. Les fievres d'automne commencent très-rarement en juillet, beaucoup plus ſouvent en août ; & leur longueur a répandu cette frayeur qu'on a des fievres qui commencent dans ce mois. Mais le préjugé a cru que leur danger venoit des influences du mois d'août ; c'eſt une miſérable erreur ; il vaut mieux qu'elles commencent en août que dans les mois ſuivants, parce qu'elles ſont d'autant plus opiniâtres qu'elles paroiſſent plus tard. Ces fievres s'annoncent quelquefois comme des fievres putrides, & ce n'eſt qu'au bout de quelques jours qu'elles ſe reglent en fievres d'accès ; mais heureuſement il n'y a pas de danger à s'y tromper, & à employer le traitement marqué pour les fievres putrides. Le ſédiment couleur de brique, & ſur-tout la pellicule au-deſſus des urines, ſont.

ordinaires dans les fievres d'automne, & manquent souvent dans celles de printemps. » Dans » celles-ci, les urines sont d'ordinaire moins » rouges, & tirent plutôt sur le jaune ; il se » forme dans le milieu une espece de nuage. » Elles déposent un sédiment blanc, qui est un » bon augure. «

§. 256. Ordinairement les fievres d'accès ne sont pas mortelles ; celles de printemps se dissipent même souvent sans aucun remede, après quelques accès. Il n'en est pas de même de celles d'automne, qui durent très-long temps, & même quelquefois jusqu'au printemps, si on les laisse sans remedes, ou si on ne les traite pas bien.

Les fievres quartes sont toujours plus rebelles que les tierces ; ce sont celles que les malades gardent quelquefois pendant des années. Dans les pays marécageux, quand on a la fievre, non-seulement elle est très-longue, mais elle a de fréquentes récidives.

§. 257. Quelques accès de fievre ne sont pas extrêmement nuisibles ; il arrive même quelquefois qu'ils produisent quelque changement favorable dans la santé, & détruisent les germes de quelques maladies de langueur ; mais on se trompe en les regardant généralement comme salutaires. S'ils durent long-temps, s'ils sont longs & violents, ils affoiblissent tout le corps, ils dérangent toutes les fonctions, & sur-tout les digestions, ils rendent les humeurs âcres, & jettent dans plusieurs maladies chroniques, entr'autres la jaunisse, l'hydropisie, l'asthme, & les fievres lentes ; quelquefois même les vieillards & les gens très-foibles meurent dans l'accès, & c'est toujours dans le temps du froid.

§. 258. L'on a un remede immanquable pour la guérison de ces fievres ; c'est le *kina* ou *kin-*

kina, ainsi l'on est toujours sûr de les dissiper, & il n'y a de difficulté que celle de savoir s'il n'y a point d'autre cause de maladie compliquée avec la fievre, à laquelle le *kina* pût nuire : s'il y en a, il faut les détruire par leurs remedes particuliers (1).

§. 259. Dans les fievres de printemps, si les accès ne sont pas violents, si le malade est bien

(1) Cet admirable remede n'est connu en Europe que depuis cent vingt ans ; nous en avons l'obligation aux Espagnols, qui le trouverent au Pérou, dans la Province de *Quito* ; la Comtesse de Chinchon fut la premiere Européenne qui en fit usage en Amérique, & il arriva d'abord en Espagne sous le nom *de Poudre de la Comtesse*. Les maisons des *Jésuites* en ayant fait distribuer beaucoup, il se répandit sous le nom *de poudre des Jésuites* ; il a été connu encore sous d'autres noms ; on ne l'appelle aujourd'hui que *kina*, ou *écorce du Pérou*. Il essuya d'abord de très-grandes oppositions ; les uns le regardoient comme un remede divin, les autres comme un poison ; & l'animosité ayant augmenté les préjugés, il a fallu près d'un siecle avant que tous les esprits fussent fixés sur son véritable usage. Mais enfin il paroît que depuis près de vingt ans l'on est généralement revenu des préventions défavorables à ce remede. L'insuffisance des autres dans plusieurs cas, son efficacité, les cures admirables & sans nombre qu'il a opérées & qu'il opere tous les jours, le nombre des maladies, très-différentes des fievres, dans lesquelles il est le souverain remede, ses effets dans les maladies chirurgicales les plus fâcheuses, le bien-être, la force, la gaieté dans laquelle il met ceux qui en font usage, ont enfin dessillé tous les yeux, & on lui donna presqu'unanimement le premier rang parmi les remedes les plus efficaces. On ne croit plus qu'*il gâte l'estomac*, qu'*il fixe la fievre sans la guérir*, qu'*il renferme le loup dans la bergerie*, qu'il jette dans *le scorbut*, *l'asthme*, *l'hydropisie*, *la jauniſſe* ; l'on est au contraire persuadé qu'il prévient tous ces maux, & que, s'il nuit quelquefois, ce n'est, comme tous les bons remedes, que quand il est falsifié, ou mal ordonné, ou mal pris, ou enfin quand il se trouve dans le tempérament quelques singularités inconnues, (c'est ce qu'on appelle *Idyosyncrasies*) qui en pervertissent l'effet.

entre les accès, que son appétit, ses forces, son sommeil ne se perdent pas, il ne faut rien faire du tout que mettre le malade *au régime des convalescents*. C'est celui qui convient assez généralement à tous ceux qui ont ces fievres; parce que si on les mettoit au régime des maladies aiguës, on les affoibliroit inutilement; & si l'on ne retranchoit rien de leurs aliments, comme il ne se fait point de digestion pendant tout le temps de l'accès, & que l'estomac est toujours un peu affoibli par la maladie, il se formeroit des crudités qui entretiendroient la fievre. L'on ne doit point prendre d'aliments solides au moins deux heures avant l'accès.

§. 260. Si la fievre revient après le sixieme ou le septieme accès, & que le malade ne paroisse avoir aucun besoin de purger, ce qu'on apprendra à connoître dans le chapitre des remedes de précaution, (1) on lui donne le *kina*, qui est la poudre N° 14. Si la fievre est quotidienne, ou double tierce, on en donne trois quarts d'once ou six prises entre deux accès; & comme l'on n'a que dix ou douze, tout au plus quatorze ou quinze heures, il ne faut mettre qu'une heure & demie d'intervalle entre chaque prise. On peut placer deux bouillons dans tout ce temps-là, entre deux prises.

Quand la fievre est tierce, il faut en donner une once ou huit prises entre les deux ac-

(1) Il est très-rare que les fievres intermittentes n'exigent aucun purgatif pour leur guérison, sur-tout dans les pays de putridité. Il y a toujours une cause matérielle à ce genre de maladies, dont la nature se débarrasse plus aisément par les selles que par toute autre voie; & comme il n'y a rien à craindre d'un purgatif léger, tel que ceux des Numéros 11 ou 23, nous croyons que la prudence veut qu'on leur fasse toujours précéder une ou deux fois l'usage du kina.

cès, on en prend une de trois en trois heures.

Quand elle eſt quarte, j'en donne une once & demie de la même façon. Il eſt inutile de vouloir arrêter les accès avec de moindres doſes; c'eſt en les donnant trop petites qu'on échoue ſi ſouvent: on crie contre le remede, on le croit inutile, mais il ne l'eſt que par la faute de ceux qui l'emploient. Il faut que la derniere priſe ſoit donnée deux heures avant l'accès.

Souvent, après ces doſes de kina, l'accès manque; mais ſoit qu'il manque, ou qu'il revienne, il faut, après que ſon temps eſt paſſé, en redonner la même quantité, qui emporte certainement le ſecond accès. On continue enſuite pendant ſix jours de donner la moitié de cette doſe, entre le temps qu'auroient rempli les accès, s'ils étoient venus; & pendant tout ce temps-là, le malade prend le plus d'exercice qu'il peut.

§. 261. Si les accès ſont très-forts, le mal de tête très-violent, le viſage rouge, le pouls plein & dur, s'il y a de la toux, ſi, lors même que l'accès eſt paſſé, le pouls conſerve de la dureté, ſi les urines ſont ardentes, la langue fort ſeche, il faut ſaigner & faire boire beaucoup de tiſane d'orge N° 3. Ces deux remedes mettent ordinairement dans l'état décrit §. 259. L'on peut alors donner, dans un jour libre, trois ou quatre priſes de la poudre N° 24, & enſuite l'on abandonne la maladie pendant quelques accès. Si elle ne finit pas, on vient au kina.

Si le malade, hors même des accès, avoit la bouche mauvaiſe, du dégoût, des maux de reins, des douleurs de genou, des inquiétudes, de mauvaiſes nuits, on pourroit le purger, avant que de lui donner le kina, avec la poudre N° 21, ou la potion N° 23.

§. 262. Dans les fievres d'automne, ſi elles s'annonçent continues, à peu près comme les fievres putrides, on fait boire abondamment de la tiſane d'orge N° 3, & au bout de deux ou trois jours, ſi les ſignes d'embarras dans l'eſtomac continuent, on donne le remede N° 34, ou celui N° 35. (1) Si après ce remede les ſignes de putridité continuent encore, on purge avec pluſieurs priſes de la poudre N° 24, ou les gens robuſtes, avec celle N° 21; & quand la fievre eſt tout-à-fait réglée, on donne le kina kina comme §. 260.

Mais comme les fievres d'automne ſont plus opiniâtres, après l'avoir diſcontinué huit jours, quoiqu'il ne ſoit revenu aucun accès, il faut en redonner, encore pendant huit autres jours, trois priſes par jour; ſur-tout ſi la fievre étoit quarte; & même, dans cette eſpece, je l'ai ſouvent fait prendre ſix fois de huit en huit jours.

Le peuple aura de la peine à ſe ſoumettre à cette cure, qui eſt coûteuſe par le prix du *kina*; mais je n'ai pas cru que cela dût m'empêcher de l'indiquer comme la ſeule qui ſoit certaine; car rien ne peut remplacer ce remede: c'eſt le ſeul sûr, & le ſeul innocent dans tous les cas. L'on a été imbu pendant long-temps de préjugés contraires; l'on croyoit qu'il gâtoit l'eſtomac, & pour prévenir cela, on donnoit à manger une heure après. Bien loin de gâter l'eſtomac, c'eſt le remede du monde qui le fortifie & le rétablit le mieux, & c'eſt une coutume nuiſible, quand on eſt obligé de le donner ſouvent, que de manger une heure après. L'on croyoit qu'il laiſſoit des obſtructions, & qu'il condui-

(1) Voyez, §. 241, les cas dans leſquels on doit employer ce ſecond remede préférablement au premier.

soit à l'hydropisie ; l'on sait aujourd'hui que ce qui obstrue & conduit à l'hydropisie, c'est la longueur de la fievre. Non-seulement le *kina* empêche ce malheur, mais lorsqu'il est arrivé, parce qu'on ne s'en est pas servi, son usage guérit cette maladie. En un mot, s'il y a quelque maladie jointe à la fievre, quelquefois cela empêche l'effet du *kina* sans le rendre nuisible ; mais quand la fievre est seule, il a toujours fait & fera toujours tout le bien possible. Je parlerai ailleurs des moyens qui peuvent y suppléer, quoiqu'imparfaitement.

Dès qu'on a commencé le *kina*, il faut bien se garder de se purger ; la purgation redonneroit la fievre.

§. 263. La saignée n'est jamais, ou presque jamais, nécessaire dans la fievre quarte, qui attaque en automne plutôt qu'au printemps, & avec des symptomes de putridité plutôt que d'inflammation. (1)

§. 264. Le malade doit, une couple d'heures avant que l'accès commence, boire tous les quarts d'heure un petit verre tiede de thé de sureau, adouci avec du miel, & se promener dou-

(1) La saignée est communément nuisible dans les fievres intermittentes. En affoiblissant la nature, elle la rend moins propre à combattre la cause du mal ; elle diminue pour quelque temps la fievre, mais elle la convertit souvent en continue, avec des redoublements, & même en lente, d'intermittente qu'elle étoit ; elle la prolonge, & retarde en général les excrétions qui doivent terminer les accès, & qui sont salutaires : elle donne lieu par-là aux engorgements & aux obstructions des visceres ; elle est une des causes qui concourent à rendre les fievres intermittentes si rares dans les villes, comparativement aux campagnes ; elle ne convient que dans les cas d'une pléthore évidente, ou d'une inflammation grave. On réussira ordinairement à calmer les douleurs de tête, par des lavepieds, des lavements & des applications froides sur le front.

cement ; cela lui procure une légere ſueur qui rend le froid & par-là même tout l'accès plus doux. Il continue la même boiſſon pendant tout le temps du froid, & quand la chaleur eſt venue, il peut, ou la continuer, ou lui ſubſtituer celle N° 2, qui eſt plus rafraîchiſſante ; mais il n'eſt plus néceſſaire de boire tiede, il ſuffit de ne pas boire trop froid. Quand la ſueur eſt finie, on eſſuie bien le malade, & il peut ſe lever. Si l'accès étoit fort long, on pourroit donner pendant la ſueur, un peu de gruau, ou quelqu'autre aliment ſemblable.

§. 265. Quelquefois la premiere doſe, & même les premieres doſes de kina purgent. Ce n'eſt pas un mal, mais pendant qu'il purge, il n'arrête ordinairement pas la fievre ; ainſi il faut regarder ces choſes comme perdues à cet égard, & en redonner d'autres qui ceſſent de purger, & arrêtent les accès. Si la diarrhée continuoit, on le ſuſpendroit un jour pour donner un demi-quart d'once de rhubarbe, enſuite on le recommenceroit, & ſi la diarrhée perſiſtoit, on mêleroit à chaque priſe quatre grains de thériaque ; mais ce n'eſt que dans ce cas qu'on doit le mêler ; toutes les autres choſes auxquelles on l'aſſocie affoibliſſent ſa vertu.

§. 266. Avant que l'on connût l'uſage du *kina*, l'on ſe ſervoit des autres amers, qui ont auſſi beaucoup de qualités, mais qui lui ſont cependant bien inférieurs. L'on trouvera N° 43, trois remedes de cette eſpece qui ſont très-bons, & dont j'ai ſouvent éprouvé l'utilité ; mais d'autres fois j'ai été obligé de les abandonner pour venir au *kina*. La limaille de fer, qui entre dans la compoſition du troiſieme, eſt très-fébrifuge dans certains cas. J'ai guéri avec ce remede, au milieu de l'hiver 1753, d'une fievre quarte, un malade que je n'avois pas pu déterminer à prendre

du *kina*. Il eſt vrai qu'il étoit extrêmement docile pour le régime, & qu'au plus fort de l'hiver, il montoit tous les jours à cheval, & prenoit d'autres exercices en plein air, juſqu'à ce qu'il commençât à tranſpirer abondamment.

§. 267. Un autre moyen aiſé dont je me ſuis ſervi ſouvent, avec un entier ſuccès, contre les fievres tierces, mais qui ne m'a réuſſi que deux fois dans les quartes, c'eſt de faire ſuer abondamment le malade dans le temps que l'accès doit venir. Pour cela il boit, trois ou quatre heures à l'avance, l'infuſion de ſureau miellée, comme je l'ai déjà dit §. 264, & une avant le moment du friſſon, il ſe met au lit, & on lui donne, auſſi chaud qu'il peut le boire, le remede N° 44.

J'en ai auſſi guéri quelques-unes, & tierces & quartes, l'an 1751 & en 1752, en donnant de quatre en quatre heures, entre les accès, la poudre N° 45. Mais outre qu'elle m'a manqué pluſieurs fois, & qu'elle ne guériſſoit point auſſi promptement, elle affoibliſſoit quelques malades, elle leur dérangeoit l'eſtomac; & deux fois, quoiqu'elle eût guéri la fievre, je fus obligé de recourir au kina pour rétablir entiérement la ſanté. Mais comme ces moyens ſont peu coûteux, & réuſſiſſent ſouvent, j'ai cru devoir les indiquer.

§. 268. L'on vante une quantité d'autres remedes pour les fievres; aucun n'eſt auſſi efficace que ceux que je viens d'indiquer; pluſieurs ſont dangereux; ainſi il eſt prudent de ne pas s'en ſervir. L'on débite depuis quelques années, des poudres, ſous le nom de poudre de Berlin, qui ne ſont qu'un kina maſqué, quelquefois entiérement éventé, & toujours vendu très-chérement. Un kina choiſi, & fraîchement préparé, eſt fort à préférer.

§. 269. J'ai vu ſouvent des payſans qui avoient une fievre d'accès depuis pluſieurs mois, & qui avoient employé beaucoup de mauvais remedes, & n'avoient obſervé aucun régime. Je me ſuis très-bien trouvé de leur donner les remedes N° 34 ou 35 ; & enſuite pendant quelques jours, celui N° 38 ; après cela, on leur donne le kina, (voyez §. 260.) ou les autres fébrifuges, (voyez §. 266, 267.) après quoi on les met, pendant quelque temps, à l'uſage de la thériaque des pauvres, (voyez §. 247. *art.* 13.) afin de rétablir les digeſtions qui ſont tout-à-fait dérangées. (1)

§. 270. Il y a quelques fievres d'accès, qu'on appelle *pernicieuſes*, dont chaque accès eſt accompagné des plus violents ſymptomes ; le pouls eſt petit & irrégulier, le malade exceſſivement abattu, évanouiſſant fréquemment, ayant des angoiſſes inexprimables, des convulſions, un aſſoupiſſement profond, un délire continuel, des envies d'aller à la ſelle ou d'uriner continues & inutiles. Le mal eſt très-preſſant ; le malade peut

(1) Il eſt des cas aſſez fréquents dans quelques endroits, où la blancheur de la langue, un goût putride à la bouche, le dégoût pour les aliments, perſéverent malgré pluſieurs purgatifs par haut & par bas, avec la fievre. Alors on doit rendre la premiere doſe de kina, que le malade prendra tous les matins, s'il eſt hors de l'accès, purgative, en y ajoutant trois ou ſix grains de jalap, ou une vingtaine de rhubarbe en poudre.

Lorſqu'on craint les obſtructions du bas-ventre, cette maniere de donner le kina eſt très-avantageuſe ; on pourra joindre des petites doſes de ſel ammoniac, environ un dixieme, & des préparations de fer aux autres priſes ; ce qui en rend l'effet plus ſûr.

Les eaux minérales qui ſont apéritives & purgatives, ont rendu quelquefois les plus grands ſervices. On doit leur faire précéder l'uſage du kina, & les employer hors le temps de la fievre, dans les tempéraments glaireux ou bilieux, qui annoncent, par un teint jaune, ſali, que les ſécrétions des viſceres du bas-ventre ne ſe font point aiſément.

mourir dès le troisieme accès, & passe rarement le sixieme, s'il n'est pas bien conduit. Il n'y a pas un moment à perdre, & il n'y a qu'un parti à prendre, c'est de lui donner incessamment le kina, comme §. 260, afin de supprimer les accès suivants. Souvent ces fievres sont compliquées avec beaucoup de putridité dans les premieres voies; quand cette complication est bien démontrée, on peut, immédiatement après la fin d'un accès, donner une prise d'ipécacuhana, N° 35, & dès que son effet est fini, on ordonne le kina. Mais je m'étends peu sur ces fievres, parce qu'elles ne sont pas fréquentes, & que le traitement en est trop délicat pour qu'on puisse les traiter sans Médecins; j'ai seulement voulu les faire connoître, afin que quand elles se présenteroient, on fût instruit du danger.

§. 271. La même cause qui produit ces fievres d'accès, occasionne souvent des maladies qui reviennent périodiquement à la même heure, sans frisson, sans chaleur, & souvent sans vîtesse dans le pouls: ces maux suivent presque toujours l'ordre des fievres quotidiennes ou tierces, plus rarement celui des quartes. J'ai vu des vomissements & des envies de vomir très-violentes, avec une angoisse inexprimable; des oppressions très-fortes, des coliques les plus cruelles, des palpitations effrayantes, des maux de dents excessifs, des maux de tête, & très-fréquemment des douleurs inouies sur un œil, la paupiere, le sourcil & la tempe du même côté, avec une rougeur de l'œil & un larmoiement continuel. J'ai même vu, deux fois, un gonflement si prodigieux que l'œil sortoit de plus d'un pouce de la tête, couvert par la paupiere, qui elle-même étoit extrêmement enflée. Tous ces maux commencent très-régulièrement à une certaine heure, durent à peu près le temps d'un

accès, & finiſſent ſans aucune évacuation ſenſible, pour revenir préciſément à pareille heure, le lendemain ou le ſurlendemain.

Il n'y a qu'un remede qui puiſſe arrêter ces accès, c'eſt le kina, donné comme §. 260. Rien ne ſoulage pendant l'accès, & tous les autres remedes ne ſuſpendent pas même le mal; mais j'ai guéri avec le kina de ces maux, & ſur-tout de ceux des yeux, qui ſont très-fréquents, qui duroient depuis pluſieurs ſemaines, & pour leſquels on avoit employé inutilement ſaignées, purgatifs, bains, eaux, véſicatoires, une foule de remedes. Si l'on en donne une doſe ſuffiſante, le premier accès eſt très-léger, le ſecond manque, & je n'ai point vu de rechûte comme après les accès ordinaires de fievre.

§. 272. Dans les endroits où la nature de l'air rend ces fievres fréquentes, l'on doit brûler ſouvent dans les chambres, ſur-tout dans celles où l'on couche, quelques herbes ou quelques bois aromatiques; mâcher tous les jours des grains de genievre, & employer pour boiſſon une infuſion fermentée de cette même graine. Ces deux remedes ſont d'une très-grande efficacité pour raccommoder les eſtomacs les plus foibles, pour prévenir les obſtructions, & pour faciliter la tranſpiration; & comme ce ſont-là les cauſes qui entretiennent le plus opiniâtrément ces fievres, rien n'en préſervera plus ſûrement que ces ſecours, qui ſont ſi faciles. (1)

(1) A ces moyens de préſerver & de guérir les fievres intermittentes, on peut ajouter l'uſage d'un vin où on aura fait infuſer du kina. Le vin eſt le diſſolvant le plus propre à enlever à cette écorce ſes parties actives; il a réuſſi dans pluſieurs cas, où de fortes doſes de kina en ſubſtance avoient manqué d'opérer l'effet qu'on en attendoit. On fait infuſer une once de kina pilé groſſiérement dans chaque livre de bon vin. On finit de le

CHAPITRE XIX.

Des Eréſipelles, & des piquures d'animaux.

§. 273. L'Eréſipelle, que le peuple appelle le *Violet*, eſt quelquefois une maladie très-légere qui paroît ſur la peau, ſans que le malade ait eu aucune indiſpoſition; elle attaque ordinairement le viſage ou les jambes. La peau ſe tend, devient rude & rouge, mais la rougeur diſparoît ſi l'on preſſe avec le doigt, & reparoît dès qu'on le retire. Le malade ſent dans la partie affligée une chaleur brûlante qui l'inquiete & quelquefois l'empêche de dormir. Le mal augmente pendant deux ou trois jours, reſte dans ſon plus haut période un jour ou deux, & diminue; alors la peau malade tombe en groſſes écailles, & tout eſt fini.

§. 274. D'autres fois c'eſt une maladie plus grave, qui commence par un friſſon très-fort, ſuivi d'une chaleur brûlante, d'un mal de tete violent, de maux de cœur ou envies de vomir, qui ne ceſſent que quand l'éréſipelle paroît, ce qui n'arrive quelquefois que le ſecond ou même le troiſieme jour. Alors la fievre diminue & les maux de cœur finiſſent; mais ſouvent il reſte un peu de fievre & du dégoût pendant tout le temps que l'éréſipelle augmente. Quand elle attaque le viſage, le mal de tête continue juſqu'à ce qu'elle ſoit ſur ſon déclin; la paupiere ſe gonfle, l'œil ſe ferme, le malade n'a aucun moment de tranquillité.

préparer, & on le donne de la même maniere que celui qui eſt preſcrit Numéro 45. Lorſqu'on n'en uſe que dans les vues de ſe préſerver de la fievre, la moitié de cette doſe peut ſuffire.

Souvent le mal passe d'une joue à l'autre, & se répand successivement sur le front, le col, la nuque ; alors la maladie dure plus long-temps qu'à l'ordinaire. Souvent même, si la maladie est forte, la fievre subsiste, le cerveau s'engorge, le malade rêve, son état est très dangereux, & quelquefois, s'il n'est pas très-bien secouru, il succombe, sur-tout quand l'âge se joint à la maladie. Une érésipelle très-forte sur le col occasionne une esquinancie qui peut être très-fâcheuse.

Quand elle attaque la jambe, toute la jambe enfle, & l'irritation se communique même à la cuisse.

Dès que l'érésipelle est un peu forte, elle est couverte de petites pustules pleines d'une eau claire comme celles qui surviennent à une brûlure, qui ensuite se sechent & s'écaillent. J'ai vu quelquefois, sur-tout quand l'érésipelle attaquoit le visage, que l'humeur qui sortoit de ces pustules, étoit extrêmement visqueuse, & formoit des croûtes épaisses qui ressembloient presque aux croûtes de lait des petits enfants, & restoient plusieurs jours avant que de tomber.

Quand l'érésipelle est violente, elle dure quelquefois huit, dix, douze jours dans le même état, & enfin elle se dissipe par une sueur abondante, qui est quelquefois annoncée par un malaise accompagné de frissons & d'un peu d'angoisses qui durent quelques heures. Pendant tout le temps de la maladie, toute la peau est très-seche, & même l'intérieur de la bouche.

§. 275. Il est rare que l'érésipelle suppure, & quand cela arrive, c'est toujours une mauvaise suppuration, qui dégénere aisément en ulcere. Il y a quelquefois des épidémies d'érésipelles malignes qui se gangrenent aisément.

§. 276. L'érésipelle change souvent de place ; elle se retire tout-à-coup, le malade est mal à

son aise ; il a des envies de vomir, de l'angoisse, de la chaleur ; l'érésipelle reparoît ailleurs, & il est guéri. Mais si, au lieu de reparoître sur une autre partie de la peau, l'humeur se jette sur le cerveau ou la poitrine, le malade périt en peu d'heures, & ces changements funestes arrivent quelquefois sans qu'il soit possible de les attribuer à aucune erreur du malade ou du Médecin.

Quand le transport se fait sur le cerveau, le malade tombe d'abord dans les rêveries, avec un visage allumé & des yeux très-vifs ; il devient bientôt frénétique, & meurt léthargique.

Si le poumon est attaqué, l'oppression, l'angoisse, la chaleur sont inexprimables.

L'humeur se jette aussi sur la gorge, & produit une esquinancie promptement mortelle.

§. 277. Il y a des personnes pour qui l'érésipelle est une maladie habituelle. Si elle attaque souvent le visage, c'est ordinairement le même côté, & l'œil en est à la fin considérablement affoibli.

§. 278. L'érésipelle dépend de deux causes, d'une humeur âcre & ordinairement bilieuse, répandue dans le sang, & de ce que cette humeur ne s'évacue pas bien par la transpiration.

§. 279. Quand le mal est léger, tel qu'il est décrit §. 273, il suffit d'entretenir une transpiration abondante, sans échauffer, & il n'y a rien de tel dans ces cas là que le régime & un usage abondant de nître & de thé de sureau. Ainsi l'on se prive de viande, d'œufs & de vin ; l'on vit d'un peu de légumes & de fruits, l'on boit abondamment d'infusion de sureau, & l'on prend de trois en trois heures demi-dragme de

nître, ou, ce qui revient au même, on en mêle trois dragmes à la quantité de sureau qu'on peut boire dans un jour. L'on peut aussi mettre le nître en bol avec de la conserve de sureau. Ces remedes entretiennent la liberté du ventre, & augmentent les urines & la transpiration.

§. 280. Quand le mal est plus grave, si la fievre est très forte & le pouls en même temps fort ou dur, il faut faire une saignée; mais dans cette maladie il ne faut jamais la faire abondante, il vaut mieux, supposé qu'on n'ait pas tiré assez de sang, en faire ensuite une seconde, & même une troisieme si la fievre est forte, comme cela arrive très-souvent; elle est même quelquefois d'une violence qui la rend extrêmement dangereuse, & dans des cas de cette espece la nature a quelquefois sauvé les malades en excitant des hémorragies de quatre ou cinq livres, & un Médecin éclairé & prudent peut prendre sur lui de l'imiter; mais je n'ose pas donner ce conseil à la classe des Médecins pour laquelle j'écris, & il est plus sûr pour eux de multiplier les saignées dans ce cas, que d'en faire une trop forte. Ces fievres érésipellateuses sont souvent l'effet d'un long échauffement.

Après la saignée *on met au régime*; on donne des lavements jusqu'à ce que la fievre ait diminué sensiblement, & l'on fait boire abondamment de la tisane d'orge, N° 3.

Quand la fievre a un peu diminué, on purge avec le remede N° 23, ou en donnant tous les matins quelques prises de crême de tartre, N° 24. La purgation est absolument nécessaire pour évacuer la bile croupissante, qui est ordinairement la cause premiere de ces érésipelles violentes. L'on est même quelquefois obligé, si le mal est long, le dégoût opiniâtre, la bouche mauvaise, la langue sale, s'il n'y a que peu de fievre

fievre & point de crainte d'inflammation, de donner les remedes N° 34 ou 35, qui par les ſecouſſes qu'ils occaſionnent, diſſipent ces embarras mieux que les purgatifs. (1)

Après ces évacuations, ordinairement le mal s'amende; mais il faut cependant quelquefois y revenir le lendemain, ou le ſurlendemain, ſurtout ſi le mal eſt à la tête. Les purgatifs ſont le vrai remede de cette maladie quand elle occupe cette partie, en emportant la cauſe du mal, ils le diminuent, & ils en préviennent les ſuites fâcheuſes.

Quand après les évacuations la fievre continue à être très-forte, il faut donner toutes les deux heures & même plus ſouvent, une cuillerée du remede N° 10, mêlé à un verre de tiſane.

Il eſt très-utile, quand le mal eſt à la tête, de baigner ſouvent les jambes dans l'eau tiede; l'on doit même, s'il eſt violent, appliquer des ſinapiſmes à la plante des pieds. J'ai vu ce remede attirer ſur les jambes, au bout de quatre heures, une éréſipelle qui couvroit le nez & les yeux. Quand le mal commence à ſe diſſiper par la ſueur, il faut l'aider par le thé de ſureau & le nître; (voyez §. 279.) il eſt utile d'entretenir la tranſpiration pendant quelques jours.

(1) Les émétiques réuſſiſſent très-bien, lorſque la premiere vivacité de l'inflammation eſt paſſée, ſi le malade a des nauſées. Ils enlevent promptement une bile âcre, qui eſt ſouvent le foyer du mal; ils excitent les ſueurs, qui ſont toujours utiles dans les éréſipelles. On obſerve conſtamment à Lyon, qu'ils ſont preſque toujours indiqués, & ſouvent néceſſaires; qu'ils diminuent la maladie, & en abregent le terme, lorſqu'ils ſont preſcrits de bonne heure, après les premiers ſymptomes de relâchement.

§. 281. Les meilleures applications qu'on puiſſe employer ſont, 1° l'herbe à Robert, (*geranium robertianum*), ou le cerfeuil, ou le perſil, ou la fleur de ſureau ; ſouvent même, ſi le mal eſt léger, il ſuffit d'y mettre un linge fort doux, que quelques perſonnes poudrent de farine ſéchée. (1)

2° S'il y a une bien grande inflammation, & qu'on puiſſe avoir beaucoup de régularité, des flanelles trempées dans une forte décoction de ſureau & appliquées tiedes, ſont ce qui ſoulage le plus promptement. J'ai appaiſé par ce remede les douleurs horribles du *feu Saint Antoine*, qui eſt une eſpece d'éréſipelle, mais cruelle, & qui a des caracteres ſinguliers.

3° L'on emploie auſſi avec grand ſuccès l'emplâtre d'émail, N° 46, & la poudre d'émail indiquée dans le même N°. Les farines, cette poudre, les autres poudres vantées dans cette maladie conviennent ſur-tout quand il ſuinte, des petites veſſies, une eau qu'il eſt bon d'ab-

(1) Toutes les applications qui favoriſent la tranſpiration conviennent dans les éréſipelles ; toutes celles qui l'arrêtent, nuiſent ; ſoit qu'elles agiſſent en bouchant les pores, ce que les huiles, les graiſſes, la cire & les emplâtres produiſent ; ſoit qu'elles répercutent l'humeur, ce que le froid, les aſtringents, & les acides operent. On doit donc dans tous les cas s'abſtenir des uns & des autres.

Les éréſipelles de la face méritent encore plus d'attention : lorſqu'on applique des linges trempés dans une liqueur, quelle qu'elle ſoit, on eſt expoſé à les voir ſe refroidir, & devenir répercuſſifs, ſi on n'a le plus grand ſoin de les couvrir avec d'autres linges ſecs & chauds, & de les renouveller très-ſouvent. L'obſervation même a prouvé que ces éréſipelles ſe terminoient auſſi promptement, ſans autre application que des linges propres, uſés, chauds, changés très-fréquemment, qu'avec les applications les mieux indiquées.

ſorber par l'application de ces poudres, ſans quoi elle pourroit écorcher & même ulcérer la partie. (1)

Toutes les autres emplâtres dans leſquelles il entre des graiſſes ou des réſines, ſont très-dangereuſes; elles ont ſouvent produit la rentrée de l'érésipelle, ſon ulcération, la gangrene. Si les perſonnes ſujettes à cette maladie appliquent quelque emplâtre de cette eſpece ſur la peau, lors même qu'elle eſt la plus ſaine, il ſurvient d'abord une érésipelle.

§. 282. Quand l'humeur de l'érésipelle rentre & ſe jette ſur le cerveau, ſur la gorge, ſur le poumon, ou ſur quelque autre partie intérieure, il faut faire une ſaignée, appliquer les véſicatoires aux jambes & faire boire abondamment du thé de ſureau nîtré.

§. 283. Les perſonnes ſujettes aux érésipelles habituelles, qui reviennent ſouvent, doivent s'impoſer la loi d'éviter le lait, la crême, tous les aliments gras & viſqueux, les pâtes, les viandes noires, les aromates, les vins épais & fumeux, la vie ſédentaire, les paſſions vives & ſur-tout la colere, &, s'il eſt poſſible, le chagrin. Elles doivent vivre principalement d'herbages, de fruits, de choſes un peu aigres & qui tiennent le ventre libre, boire de l'eau & quelques vins blancs légers, & ſur-tout faire ſouvent uſage de la crême de tartre. Ces atten-

(1) Lorſqu'il y a ſur la peau de petites veſſies ou phlyctenes, il faut les percer dans la partie la plus déclive avec une aiguille, & comprimer enſuite doucement, avec des linges propres & ſouples, ces petites tumeurs, pour évacuer toute la ſéroſité âcre qu'elles contiennent. Cette méthode nous paroît préférable à l'application des poudres, qui en ſe collant avec la peau & la ſéroſité, peuvent arrêter la tranſpiration.

tions ſont importantes, parce que, outre le danger de ces fréquentes éréſipelles, elles dénotent un léger vice dans le foie & dans la véſicule du fiel, qui, ſi on le néglige, devient enfin très-grave.

Des eaux légérement purgatives leur ſont très-utiles, auſſi bien que le jus d'herbes chicoracées, & le petit lait bien clair, dont ils feront très-bien de boire trois quartettes tous les matins, pendant cinq ou ſix mois de l'été. Il eſt encore plus efficace s'ils prennent en même temps de la crême de tartre & s'ils y mettent du miel.

Piquures d'Animaux.

§. 284. Comme les piquures d'animaux produiſent ſouvent une eſpece d'éréſipelle, j'en dirai un mot.

Nous n'avons de ſerpents venimeux dans ce pays que les viperes, & l'on n'en trouve que dans un ſeul endroit, près de *Baume*, où il y a une vipériere. Nous n'avons point de ſcorpions, qui ſont peu venimeux ; les crapauds ne le ſont pas ; ainſi les ſeules piquures auxquelles on ſoit expoſé, ſont celles d'abeilles, de guêpes, de frélons, de couſins, de demoiſelles, qui quelquefois procurent beaucoup de douleur, une enflure & une rougeur éréſipellateuſe très-conſidérable, qui, ſi elle eſt au viſage, ferme quelquefois abſolument les yeux ; de la fievre, des maux de tête, des inſomnies, des maux de cœur ; & ſi les douleurs ſont violentes, des évanouiſſements & des convulſions, ſans que jamais ces accidents aient des ſuites funeſtes. Ils paſſent naturellement au bout de quelques jours, ſans aucun ſeçours ; mais on peut les prévenir

ou au moins les diminuer & les abréger, 1° en retirant d'abord l'aiguillon de l'animal, s'il eſt reſté.

2° En appliquant continuellement quelqu'une des applications indiquées §. 281, *art.* 1 & 2, ſur-tout l'infuſion de ſureau, dans laquelle on délaie un peu de thériaque, ou en couvrant le mal d'un cataplaſme de mie de pain, de lait, de miel, & d'un peu de thériaque. (1)

3° En faiſant prendre quelques bains de pieds.

4° En diminuant un peu des aliments, ſur-tout le ſoir, & en buvant de l'infuſion de fleur de ſureau nîtrée. L'huile appliquée d'abord empêche quelquefois l'enflure de paroître, & par-là prévient les douleurs.

CHAPITRE XX.

Des inflammations de poitrine & des pleuréſies fauſſes & bilieuſes.

§. 285. L'Inflammation de poitrine & la pleuréſie qu'on appelle bilieuſes, ſont la même maladie. C'eſt proprement une fievre putride avec un engorgement du poumon, qui eſt ou ſans douleur, alors on l'appelle péripneumonie putride ou bilieuſe, ou avec douleur de côté, (*point*,) on l'appelle pleuréſie.

§. 286. Les ſignes qui diſtinguent ces maladies des maladies inflammatoires du même nom, que j'ai décrites CHAP. IV. & V, ſont un pouls moins

(1) Le perſil pilé tient une des premieres places parmi ces applications.

dur, moins fort, plus vîte, ſans qu'il y ait les ſymptomes qui le rendent tel même dans les maladies inflammatoires. (Voyez §. 47. & 90.) La bouche eſt mauvaiſe & amere, la chaleur âcre & ſeche; le malade a un ſentiment de peſanteur & de mal-aiſe dans les environs de l'eſtomac, des nauſées; il a le teint moins rouge que dans les péripneumonies & pleuréſies inflammatoires, mais un peu jaune; il a l'air défait; les urines reſſemblent à celles des fievres putrides, & non point à celles des fievres inflammatoires; il y a très-ſouvent une petite diarrhée bilieuſe & très-fétide. La peau eſt ordinairement très-ſeche; les crachats ſont moins épais, moins rouges, mais plus jaunes que dans l'eſpece inflammatoire.

§. 287. Le traitement eſt le même que celui des fievres putrides, §. 241. S'il y a un peu d'inflammation, on la détruit par une ſaignée. Enſuite on donne la tiſane d'orge, N° 3, & des lavements, & dès qu'il n'y a plus du tout d'inflammation, la potion émétique & purgative, N° 34; mais l'on ne peut être trop attentif à ne la donner que quand toute diſpoſition inflammatoire eſt entiérement diſſipée (1); l'employer plutôt, c'eſt certainement tuer le malade, & il eſt affreux de travailler, par un vomitif, un poumon enflammé & gorgé de ſang, dont les vaiſſeaux crevent par le ſeul effet de l'expectoration. Enſuite on peut repurger, au bout de quelques jours, avec le remede N° 23. La poudre N° 25 réuſſit auſſi très-bien comme vomitif.

Si la fievre devient très-forte, il faut donner beaucoup de la potion N° 10.

(1) Voyez ſur l'uſage des émétiques dans les inflammations de poitrine, la note de la page 56.

Ces maladies ſont ſouvent épidémiques, comme les fievres putrides ſimples. Il y en eut une nombreuſe épidémie ici en 1753, & le traitement que je viens de propoſer, me réuſſit très-bien.

Les véſicatoires aux jambes ſont très-utiles quand l'oppreſſion ne diminue pas après les évacuations générales.

§. 288. La *fauſſe inflammation de poitrine* eſt un engorgement du poumon avec fievre, produit par des matieres extrêmement ténaces, glaireuſes, adhérentes, & non point par un vrai ſang inflammatoire ou par une humeur putride & bilieuſe.

§. 289. Cette maladie attaque plus au printemps que dans une autre ſaiſon. Les vieillards, les enfants foibles & mal conſtitués, les femmes languiſſantes, les hommes foibles & particuliérement ceux qui ſont uſés par la boiſſon, ſont les perſonnes qui en ſont le plus fréquemment attaquées, ſur-tout ſi elles ont pris peu de mouvement pendant l'hiver; ſi elles ont vécu d'aliments viſqueux, farineux, gras, comme pâtes, chataignes, bouillies, fromages. Toutes leurs humeurs ont acquis un caractere d'épaiſſiſſement viſqueux; elles circulent avec peine, & quand au printemps la chaleur ou l'exercice augmentent le mouvement tout-à-coup, les humeurs qui trouvent un engorgement dans le poumon, l'augmentent, cette partie ſe remplit, & le malade meurt.

§. 290. L'on reconnoît cette maladie, 1° parce que les circonſtances dont j'ai parlé, ont précédé.

2° Par les ſymptomes qui la précedent. Le malade, pluſieurs jours à l'avance, a un peu de toux, une légere oppreſſion quand il ſe donne du mouvement, un peu d'inquiétude, quelque-

fois un peu de mauvaise humeur ; le visage est plus rouge qu'il ne devroit être ; il a du penchant au sommeil, & dort mal, & il a quelquefois beaucoup d'appétit.

3° Quand cet état a duré quelques jours, il survient un frisson plus long que violent, ensuite une chaleur peu forte, mais accompagnée de beaucoup d'inquiétude & d'oppression. Le malade ne peut pas tenir au lit, il va & vient dans la chambre, quoique très-abattu ; le pouls est foible & assez vîte ; les urines ne sont quelquefois que peu changées, d'autres fois en petite quantité & assez rouges ; il ne tousse pas beaucoup, & ne crache qu'avec peine. Le visage est ordinairement très-rouge & même livide, il ne peut ni veiller ni dormir ; il a des moments de rêverie, dans d'autres l'esprit est libre. Quelquefois, sur-tout chez les vieillards, cet état finit tout-à-coup par un évanouissement mortel. D'autres fois l'oppression & l'angoisse augmentent ; le malade ne peut respirer qu'assis, & avec un travail cruel ; le cerveau s'embarrasse tout-à-fait, le pouls est très-vîte & très-petit ; cet état dure quelques heures, & finit aussi tout-à-coup.

§. 291. Cette maladie est très-dangereuse ; premiérement, parce qu'elle attaque des sujets dont le tempérament n'a pas de ressource ; en second lieu, parce qu'elle est prompte, car on meurt quelquefois dès le troisieme jour, & l'on passe rarement le septieme, pendant que la cause du mal demanderoit de longs secours. D'ailleurs, s'il y a des raisons pour employer un remede, il y en a souvent d'autres qui l'empêchent, & tout ce qu'on peut faire se réduit à ceci.

1° Si le malade a encore beaucoup de vigueur, s'il n'est pas d'un âge trop avancé, si le pouls a de la dureté, & en même temps de la force, si le

temps

temps eſt ſec, & que le vent du nord domine, on doit faire une ſaignée raiſonnable ; mais ſi la plupart de ces circonſtances manquoient, elle ſeroit très-nuiſible. S'il falloit faire une regle générale, il vaudroit mieux la bannir que de l'admettre.

2° L'on débarraſſe l'eſtomac & les inteſtins des matieres glaireuſes qu'ils contiennent, & les remedes qui réuſſiſſent le mieux ſont le remede N° 35, quand il y a des ſymptomes qui indiquent un grand beſoin de vomir, ſans inflammation, ou celui N° 25, qui, après avoir fait vomir, purge par les ſelles, fait uriner, briſe les glaires qui cauſent la maladie, & augmente la tranſpiration. Quand on craint le vomiſſement, on donne la potion N° 11 ; mais il faut être circonſpect avec les vieillards ; ils peuvent mourir pendant que le remede agit.

3° L'on fait boire dès le commencement du mal, beaucoup de tiſane N° 26, qui eſt la meilleure boiſſon dans cette maladie, ou de celle N° 12, à chaque livre de laquelle on ajoute une demi-dragme de nître.

4° On donne, de deux en deux heures, une taſſe de la potion N° 8.

5° L'on applique des véſicatoires aux gras des jambes.

Quand on n'eſt pas sûr de ſa marche, il faut s'en tenir à ces trois derniers remedes, qui ont ſouvent ſuffi dans des cas aſſez graves, & qui ne peuvent point nuire.

§. 292. Quand cette maladie attaque des vieillards, quoiqu'ils guériſſent en partie, cependant ils ne ſe remettent pas toujours entiérement ; & ſi l'on ne prend pas des précautions, ils tombent aiſément dans l'hydropiſie de poitrine.

§. 293. La *fauſſe pleuréſie* eſt une maladie qui n'intéreſſe point le poumon, mais ſeulement la

peau & les muſcles qui couvrent les côtes. C'eſt une humeur rhumatiſmale qui ſe jette ſur ces parties, & qui y produiſant des douleurs très-vives qui reſſemblent à celle qu'on appelle *point*, a fait donner ce nom à la maladie.

On croit ordinairement parmi le peuple & même parmi beaucoup de gens d'un autre ordre, qu'une fauſſe pleuréſie eſt plus dangereuſe qu'une véritable, mais c'eſt une erreur. Elle eſt ſouvent précédée d'un friſſon, & preſque toûjours accompagnée d'un peu de fievre, d'une petite toux, & d'une légere difficulté de reſpirer, qui naît, auſſi bien que la toux, de ce que le malade ſouffrant dans les mouvements de la reſpiration, les diminue autant qu'il peut; ce qui fait qu'il s'amaſſe un peu trop de ſang dans le poumon; mais il n'a ni l'angoiſſe ni les autres ſymptomes des vraies pleuréſies. La douleur s'étend chez quelques malades preſque ſur toute la poitrine, & juſqu'à la nuque. L'on ne peut pas ſe coucher ſur le côté malade.

Cette maladie n'a pas plus de danger qu'un rhumatiſme, excepté dans deux cas; 1° Quand la douleur eſt ſi forte que le malade fait des efforts pour ne pas reſpirer, ce qui produit un engorgement dans le poumon; 2° Quand cette humeur, comme toute autre humeur rhumatiſmale, ſe jette ſur quelque partie intérieure.

§. 294. Il faut la traiter tout comme le rhumatiſme. (Voyez §. 168 & 169.)

Après la ſaignée ou les ſaignées, un véſicatoire ſur la partie produit ſouvent un très-bon effet; c'eſt véritablement l'eſpece de pleuréſie dans laquelle il convient. (1)

(1) Toutes les applications qui attirent ſur la ſurface de la peau l'humeur qui gêne la reſpiration & donne lieu à la douleur de côté, ſont très-utiles; on ſe ſervira donc d'un mêlange de gingembre & de poivre, unis avec des

§. 295. Ce mal cede quelquefois à la premiere saignée ; souvent il se termine le troisieme, le quatrieme ou le cinquieme jour, par une sueur abondante ; rarement il passe le septieme. Quelquefois il naît tout-à-coup, après une transpiration arrêtée ; alors, si d'abord avant que la fievre ait paru & ait eu le temps d'enflammer le sang, on donne du saltranck ; il guérit très-promptement en rétablissant la transpiration. Ce sont des cas semblables, ou celui §. 96, qui ont acquis à ce remede la réputation qu'il a contre cette maladie ; réputation funeste toutes les années à plusieurs payſans, qui, trompés par une fausse ressemblance, l'emploient hardiment dans les vraies pleuréſies inflammatoires.

CHAPITRE XXI.

Des Coliques.

§. 296. L'On donne ordinairement le nom de coliques à toutes les douleurs qu'on sent dans le ventre ; mais je n'entends ici par ce mot que les douleurs qui attaquent l'estomac ou les boyaux.

Elles peuvent dépendre d'un très-grand nombre de causes, & la plupart sont des maladies chroniques, plus fréquentes parmi les gens désœuvrés des villes ou les artisans sédentaires, que parmi le peuple des campagnes ; ainsi je ne parlerai que du petit nombre d'especes qui sont les

glaires d'œuf ou du levain & un peu d'eau-de-vie. Si la douleur est opiniâtre, on y joindra de la moutarde ; enfin on emploiera l'emplâtre vésicant, si les premiers moyens sont inutiles, ou si le mal exige, par sa violence, des secours prompts.

plus communes dans les villages. J'ai prouvé plus haut que dans quelques maladies on tuoit en cherchant à faire ſuer ; on tue dans les coliques en voulant toujours chaſſer les vents avec des liqueurs ſpiritueuſes.

Colique inflammatoire.

§. 297. L'eſpece de colique la plus violente & la plus dangereuſe, c'eſt celle qui dépend de l'inflammation de l'eſtomac ou des inteſtins. Elle commence le plus ſouvent ſans friſſon, par une douleur violente dans le ventre ; la douleur augmente par degrés ; le pouls devient vîte & dur ; le malade ſent une chaleur brûlante dans tout le ventre ; quelquefois il a une diarrhée aqueuſe ; d'autres fois il eſt plutôt reſſerré, avec des vomiſſements, ce qui eſt très-fâcheux ; le viſage devient rouge ; le ventre ſe tend ; on ne peut pas le toucher ſans augmenter cruellement les douleurs du malade, qui a, outre les douleurs, une inquiétude extrême ; l'altération eſt très-grande, & la boiſſon n'étanche point la ſoif ; la douleur s'étend ſouvent juſqu'aux reins, où elle eſt très-vive ; le malade urine peu ; les urines ſont brûlantes & rouges ; il n'a pas un inſtant de ſommeil ; quelquefois il a des moments de rêveries. Si l'on n'arrête pas le mal, après que les douleurs ſont parvenues au plus haut point, le malade commence à ſe plaindre moins ; le pouls devient moins fort, moins dur, mais plus vîte ; le viſage perd de ſa rougeur, bientôt il pâlit, & le tour des yeux devient livide ; le malade tombe dans une rêverie ſourde ; il perd entiérement ſes forces ; le viſage, les mains, les pieds, tout le corps, excepté le ventre, ſe refroidiſſent ; la peau du ventre devient bleuâtre ; il ſurvient des foibleſſes, & le malade périt. Il ſurvient ſouvent, un moment

avant la mort ; une évacuation abondante par les selles, de matieres extrêmement fétides, & c'est pendant cette évacuation que l'on meurt avec les boyaux gangrenés.

Quand le mal attaque l'estomac, les symptomes sont les mêmes, mais la douleur se fait sentir plus haut, au creux de l'estomac ; l'on vomit presque tout ce qu'on prend, l'angoisse est horrible, & les rêveries viennent très-promptement. Cette maladie tue en très-peu de jours.

§. 298. La seule façon de la guérir c'est,

1° De faire une très-grande saignée au bras ; elle diminue presque sur le champ la férocité des douleurs, & elle calme les vomissements ; elle rend d'ailleurs les autres remedes beaucoup plus efficaces. Souvent il faut la réitérer deux heures après.

2° On donne toutes les deux heures, soit qu'il y ait de la diarrhée, soit qu'il n'y en ait point, un lavement fait avec une décoction de mauves ou d'orge & de l'huile.

3° On fait boire au malade une grande quantité de lait d'amande N° 4, ou d'une tisane de fleurs de mauve, ou de celle d'orge, toujours tiedes. (1)

4° L'on tient continuellement sur le ventre des flanelles trempées dans de l'eau tiede, & on les change toutes les heures & même plus souvent ; elles sont seches presque d'abord. (2)

(1) L'eau de poulet & le petit-lait rendent aussi de très-grands services dans cette maladie ; & comme ils pesent moins sur l'estomac que le lait d'amandes, nous les préférerions.

(2) Lorsque l'inflammation est récente, lorsque le bas-ventre est soulevé par l'air contenu dans les intestins que la chaleur raréfie, ce qu'on appelle météorisé, & qu'on connoît aisément en le frappant doucement avec la main, les fomentations faites avec de l'eau froide mêlée d'une sixieme partie de vinaigre, doivent être préférées à celles

5° Si le mal s'opiniâtre, on met le malade dans un bain d'eau tiede, dont j'ai vu les plus grands effets. (1)

Quand la maladie eſt finie, c'eſt-à-dire, quand les douleurs ſont terminées, que la fievre eſt finie, que le malade reprend un peu de force & de ſommeil, il convient de le purger, mais avec un purgatif très-doux. Deux onces de manne & un demi-quart d'once de ſel de *ſedlitz*, (2) diſſous dans une verrée de petit-lait, purgent ordinairement très-bien à cette époque les hommes les plus robuſtes & les plus durs. La manne ſeule ſuffit pour les perſonnes délicates, & tous les purgatifs âcres ſeroient très-dangereux, vu la grande ſenſibilité de l'eſtomac & des boyaux après cette maladie. (3)

§. 299. Cette maladie eſt quelquefois l'effet d'une inflammation générale du ſang, & elle eſt produite, comme les autres maladies inflammatoi-

d'eau tiede. On renouvellera alors les linges imbibés de ce mêlange, au moins tous les quarts d'heure, pendant l'eſpace d'une ou deux heures matin & ſoir.

Les liniments faits avec de l'huile d'olive, dans laquelle on aura diſſout un huitieme de ſon poids de camphre, ſont très-utiles, ſur-tout lorſque la foibleſſe du malade ne permet pas de continuer long-temps les fomentations précédentes. On laiſſera l'étoffe de laine douce, ou le linge qui auront ſervi au liniment, ſur le bas-ventre, & on les ſoutiendra avec une ſerviette paſſée derriere les reins.

(1) Si l'eſtomac & les inteſtins étoient remplis de matieres putréfiées, comme il n'eſt pas rare de le voir, les bains de tout le corps ſeroient très-dangereux. Le danger augmenteroit, ſi le malade étoit très-foible, avancé en âge, & ſi la putridité avoit paſſé dans le ſang.

(2) Le ſel d'epſom peut remplacer celui de ſedlitz, mais nous leur préférerions le cryſtal minéral à la même doſe.

(3) Une abondante & légere décoction de caſſe & de tamarins bue en pluſieurs doſes, nous a paru réuſſir encore mieux que la manne & les ſels purgatifs.

res, par des travaux forcés, une grande chaleur, des aliments ou des boissons échauffantes, &c. souvent aussi elle est la suite des autres coliques mal traitées, qui n'auroient point été inflammatoires, mais qui le deviennent, & j'ai vu plusieurs fois ces coliques naître après les remedes chauds; (voyez-en un exemple §. 164.)

§. 300. Dix jours après que j'eus guéri une femme d'une colique assez forte, les douleurs revinrent violemment dans la nuit; elle crut qu'elles n'étoient occasionnées que par des vents, & elle espéra de les appaiser par beaucoup d'eau de noix, qui, bien-loin de produire cet effet, les rendit plus atroces; elles devinrent inouies, & c'est ce qui devoit nécessairement arriver; elle me demanda de grand matin; le pouls étoit fort, vîte, dur; le ventre tendu; les reins souffroient beaucoup; les urines étoient presque entiérement supprimées, elle n'en rendoit que quelques gouttes qui étoient ardentes, avec des douleurs très-fortes; elle alloit très-souvent sur la chaise, presque pour rien; l'angoisse, la chaleur, l'altération, la sécheresse de la langue étoient effrayantes, & son état qui étoit l'effet de la liqueur qu'elle avoit pris, me fit craindre pour elle. Une saignée de quatorze onces calma un peu toutes les douleurs; elle prit plusieurs lavements, & elle but quelques pots d'orgeat en peu d'heures. Ces secours adoucirent un peu le mal; en continuant la boisson & les lavements, la diarrhée diminua; le mal de reins finit, & il vint beaucoup d'urines, qui se troublerent, déposerent, & elle guérit: mais je suis persuadé que si la saignée avoit été faite deux heures plus tard, l'eau de noix lui auroit coûté la vie. Pendant que le mal dure, il ne faut donner aucun aliment, & l'on ne doit jamais négliger les restes de douleurs, crainte qu'il ne se forme une dure-

té ou squirrhe, qui occasionneroit les maux chroniques les plus fâcheux.

§. 301. L'inflammation des intestins & de l'estomac peut dégénérer en abcès, comme celle de toutes les autres parties, & l'on doit croire qu'il s'en forme un quand la violence des douleurs diminue ; mais qu'il reste une douleur sourde, un mal-aise général, peu d'appétit, des frissons fréquents, & que le malade ne reprend pas ses forces. L'on ne doit donner dans ce cas que les boissons indiquées dans ce chapitre, (1) & quelques bouillons farineux.

La rupture de l'abcès est quelquefois marquée par une petite défaillance, suivie d'une cessation de pesanteur dans la partie où on la ressentoit, & quand le pus s'épanche dans l'intestin, le malade a quelquefois des envies de vomir, des vertiges, & le pus paroît dans les premieres selles. Il reste alors un ulcere dans l'intérieur du boyau, qui négligé ou mal traité, peut conduire à une fievre lente & à la mort, & que j'ai guéri en faisant vivre uniquement de lait écrémé, coupé avec un tiers d'eau, & en donnant de deux jours l'un, un lavement avec parties égales d'eau & de lait, & un peu de miel.

Quand l'abcès creve en dehors de l'intestin, & que le pus s'épanche dans le ventre, c'est un cas très-grave, qui demande des secours que je ne puis pas détailler ici.

Colique bilieuse.

§. 302. La colique bilieuse se manifeste par des douleurs très-aiguës, mais elle est assez rarement accompagnée de fievre, à moins qu'elle n'ait déjà duré un jour ou deux. Lors même qu'il y en a,

(1) Sur-tout le petit lait.

le pouls, quoique vîte, n'eſt ni fort ni fort dur ; le ventre n'eſt ni tendu ni brûlant, comme dans la colique précédente ; les urines coulent mieux, & ſont moins rouges ; la chaleur intérieure & la ſoif ſont aſſez preſſantes ; la bouche eſt amere ; les vomiſſements ou la diarrhée, quand l'un ou l'autre exiſte, évacuent des matieres jaunes ; ſouvent la tête tourne.

§. 303. On la guérit, 1° par des lavements de petit-lait & de miel, ou ſi l'on n'a pas du petit-lait, par celui N° 5.

2° En faiſant boire de grandes quantités de ce même petit-lait, ou d'une tiſane faite avec la racine de chiendent ou gramen, & un peu de jus de citron, qu'on remplacera, ſi l'on n'en a point, par un peu de vinaigre & de miel. (1)

3° En donnant d'heure en heure une taſſe du remede N° 32, ou, ſi on ne peut pas ſe le procurer, une demi-dragme de crême de tartre, aux mêmes diſtances.

4° Les fomentations d'eau tiede & le demi-bain (2) ſont auſſi très-favorables.

5° Si dans un ſujet fort & robuſte les douleurs étoient aiguës & le pouls fort & tendu, il faudroit ſaigner pour prévenir l'inflammation.

6° L'on ne donnera de nourriture que quelques bouillons d'herbes, ſur-tout d'oſeille.

(1) L'eau de poulet peut tenir lieu de toute autre tiſane.

(2) Dans les maladies avec matiere putride, telles que ſont les coliques bilieuſes décrites, les demi-bains nous paroiſſent dangereux, par le trop grand relâchement qu'ils peuvent procurer, & le retour dans le ſang de la bile corrompue, qui eſt dépoſée dans les inteſtins ou dans l'eſtomac, auquel ils peuvent donner lieu. La douleur n'exige par elle-même, comme douleur, des remedes, que dans les cas où elle devient trop vive ; ſi elle eſt modérée, elle ſert à exciter la nature à l'évacuation de cette bile, qui par ſon acrimonie differe peu des poi-

7° Après avoir beaucoup délayé, si la fievre ne survient pas, si la douleur continue, si les évacuations ne sont pas considérables, il faut donner un purgatif. Celui qui est indiqué N° 47, est très-convenable. (1)

§. 304. Cette colique est habituelle pour plusieurs personnes ; on la prévient par l'usage habituel de la poudre N° 24, en évitant le grand usage des viandes, les choses chaudes, les graisses & le lait. (2)

Coliques d'Indigestions. Indigestions.

§. 305. J'appelle de ce nom toutes les coliques qui sont produites ou par trop d'aliments pris à la fois, ou par des amas faits à la longue chez les personnes qui ne digerent pas parfaitement,

sons. Nous croyons donc que si les délayants intérieurs sont toujours nécessaires dans cette maladie, si les fomentations conviennent dans les vives douleurs, lorsqu'on craint que l'inflammation ne survienne, les demi-bains ne doivent être employés dans aucun cas sans l'avis d'un Médecin éclairé.

(1) Si le malade a de fortes nausées, on doit les aider, en donnant, toutes les demi-heures, de petits gobelets d'une chopine d'eau, dans laquelle on aura fait fondre une dose ordinaire de tartre émétique, & une demi-once de sel d'epsom ; ce qu'on continuera jusqu'à ce qu'un vomissement doux, ou des selles assez copieuses aient succédé.

(2) Il est une autre espece de colique périodique, qu'on pourroit appeller bilieuse, qui est produite par des calculs dans la vésicule du fiel. On la reconnoît par le centre de la douleur qui se rapporte à cette partie, parce qu'elle vient communément peu d'heures après les repas, sur-tout après le dîner, qu'elle est communément suivie d'une jaunisse passagere, qu'entre ses retours le malade est tranquille, sans dégoût, sans nausée. Les bains, les narcotiques, les eaux minérales, & les sucs végétaux pris intérieurement, en sont le remede.

ou par des mêlanges nuisibles, comme des aigres & du lait, ou par des aliments mal-sains en eux-mêmes ou mal-conditionnés.

On connoît cette espece par ce qui a précédé, par des douleurs qui sont accompagnées de beaucoup de mal-aise, qui viennent peu à peu, qui ne sont pas aussi fixes que dans les especes précédentes, qui sont sans fievre, sans chaleur, sans altération, mais accompagnées de tournoiements de tête, d'efforts pour vomir, de pâleur plutôt que de rougeur.

§. 306. Elles ne sont jamais dangereuses, à moins qu'on ne les rende telles par des soins mal entendus; il n'y a qu'une seule chose à faire, c'est d'aider les évacuations par beaucoup de boisson tiede; il y en a plusieurs également bonnes, comme l'eau tiede, ou pure, ou un peu sucrée, ou un peu salée, du thé de camomille peu chargé, celui de sureau, du thé ordinaire, de la mélisse, il importe peu quelles, pourvu qu'on boive beaucoup. Alors les matieres s'évacuent, ou par les vomissements, ou par une diarrhée abondante; & plus ces évacuations sont promptes & copieuses, plutôt le malade est soulagé.

Si le ventre est fort rempli & qu'il ne se fasse pas de débouchement, il faut donner des lavements avec de l'eau tiede & du sel.

L'on aide aussi le dégagement des matieres en faisant frotter fortement le ventre avec des linges chauds.

Quelquefois les matieres nuisent moins par leur quantité que par leur qualité; alors le mal se dissipe sans évacuation, quand cette matiere irritante est noyée dans beaucoup d'eau. Si les douleurs commencent par l'estomac, elles deviennent moins vives, & le malade est moins angoissé, dès que les matieres ont passé dans les boyaux, qui sont moins sensibles.

Après les évacuations abondantes & la cessation des douleurs, il reste souvent à la bouche un goût d'œufs pourris qu'on dissipe en donnant quelques prises de la poudre N° 24, & beaucoup d'eau fraîche. (1)

L'essentiel c'est de ne prendre aucune nourriture qu'on ne soit parfaitement bien.

§. 307. L'on a la fureur de donner d'abord de la confection, de la thériaque, de l'eau d'anis, de celle de genievre, du vin rouge, pour arrêter les évacuations, mais il n'y a pas de pratique plus funeste ; (2) ces évacuations sont la seule chose qui peut guérir le malade ; les arrêter, c'est ôter la planche à celui qui se noie ; & si l'on réussit, on le jette dans quelque fievre putride ou dans quelque maladie de langueur, à moins que la nature plus sage ne surmonte les obstacles qu'on lui oppose, & ne renouvelle les évacuations au bout de quelques jours.

§. 308. Quelquefois l'on a une indigestion sans douleurs de colique bien sensibles, mais avec de violents efforts pour vomir, une angoisse inexprimable, des défaillances, des sueurs froides ; souvent même le mal ne s'annonce que par une défaillance qui saisit le malade tout-à-coup ; il perd l'usage de tous ses sens ; le visage est pâle, défait ; il a quelques hoquets plutôt que des efforts pour vomir, ce qui joint à la petitesse du pouls, à ce que la respiration n'est pas embarrassée, à ce que le mal a attaqué après un repas, à ce que l'on sent l'estomac tendu, fait distinguer

(1) Si la crême de tartre paroît peser sur l'estomac, on lui substituera le purgatif Numéro 11.

(2) Tous ces stomachiques cordiaux ne conviennent que dans les cas où la colique produit des défaillances, & lorsque la cause matérielle a été évacuée. Ils peuvent même alors devenir nécessaires pour rétablir les forces de l'estomac.

ce mal d'une véritable apoplexie. Quand il eſt parvenu à ce degré, il tue quelquefois en peu d'heures. Il faut commencer par donner un lavement âcre avec du ſel & du ſavon ; enſuite on fait avaler, autant qu'il eſt poſſible, de l'eau ſalée, & ſi cela eſt inutile, on fait prendre la poudre N° 34, dans trois taſſes d'eau, dont on donne d'abord la moitié, & ſi au bout d'un quart d'heure elle n'opere pas, on donne le reſte. Ordinairement la connoiſſance commence à revenir d'abord que le malade a commencé à vomir.

Colique venteuſe.

§. 309. Tous nos aliments & toutes nos boiſſons contiennent beaucoup d'air, plus cependant les uns que les autres. S'ils ne ſe digerent pas aſſez vîte, ou ſi la digeſtion en eſt mauvaiſe, ce qui fait qu'il ſe développe plus de cet air ; s'ils en contiennent une très-grande quantité, ou ſi les inteſtins ſe ſerrant dans quelque point de leur longueur, empêchent que cet air ne ſe diſtribue également, ce qui fait qu'il s'en amaſſe beaucoup dans quelques endroits, alors l'eſtomac & les boyaux ſont tendus par ces vents, & cette tenſion produit des douleurs qu'on appelle colique venteuſe.

Cette eſpece ſe trouve aſſez rarement ſeule ; mais elle ſe joint ſouvent aux autres eſpeces dont elle eſt l'effet, & ſur-tout à la précédente, & elles contribuent beaucoup à en augmenter les ſymptomes. On la connoît par les cauſes qui ont précédé ; parce qu'il n'y a ni fievre, ni chaleur, ni altération ; parce que le ventre eſt gros ſans dureté, qu'il eſt inégalement gros ; parce qu'il ſe forme des poches de vents, tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre ; parce qu'en frottant le ventre du malade, on fait remuer les vents,

ce qui le soulage, & que quand il en rend par-dessus ou par-dessous, il est encore plus soulagé.

§. 310. Quand elle est jointe à une autre, elle ne demande point de traitement particulier, elle se dissipe par les remedes qui dissipent la colique principale.

Quelquefois elle est seule, & elle dépend d'aliments ou de boissons pleines d'air, comme le moût, la biere, quelques fruits, quelques jardinages. On la guérit par un lavement, en frottant le ventre avec des linges chauds, en buvant quelque boisson un peu aromatique, & sur-tout du thé de camomille, auquel on peut joindre un peu de confection, ou même de thériaque. Quand les douleurs ont presque fini, si l'on n'a ni chaleur ni fievre, & si l'on sent l'estomac affoibli, on peut alors, mais c'est presque le seul cas de colique où on le puisse, donner un peu de vin aromatique, ou un peu de quelque liqueur stomachique.

§. 311. Quand on est sujet à de fréquentes douleurs de coliques, c'est une preuve que les digestions ne se font pas bien, & l'on doit y remédier, sans quoi la santé se dérange, & l'on tombe dans des maux fâcheux.

Coliques après le froid.

§. 312. Quand on a eu très-froid, sur-tout aux pieds, l'on est quelquefois attaqué, peu d'heures après, de violentes coliques, dans lesquelles les remedes chauds & spiritueux sont très-nuisibles; mais qui se guérissent aisément, en frottant les jambes avec des linges chauds, en les trempant ensuite dans l'eau tiede pendant longtemps, & en faisant boire beaucoup de thé léger, de camomille, ou de sureau.

La guérison sera encore plus prompte, si le

malade se met au lit, & peut un peu suer, surtout aux jambes. Si les douleurs étoient très-fortes, on donneroit des lavements.

Une femme, s'étant trempée les jambes dans une source assez fraîche, après avoir marché au gros de l'été, fut d'abord attaquée d'une colique très-violente. On lui donna des choses chaudes, le mal empira ; on la purgea, le mal empira ; on m'appella le troisieme jour, peu d'heures avant sa mort.

Il faut, dans ces cas-là, si la douleur est excessive, saigner, (1) donner un lavement d'eau tiede, tenir les jambes plusieurs heures, d'abord à la vapeur de l'eau chaude, ensuite dans l'eau ; boire abondamment de fleur de tilleul avec un peu de lait, donner ensuite un grain d'opium ; & si le mal ne cédoit pas, appliquer aux jambes des vésicatoires, dont j'ai vu de grands effets.

§. 313. On voit, par ce chapitre, qu'il faut être extrémement en garde contre les choses chaudes & spiritueuses dans les coliques, & que ces remedes peuvent non-seulement les empirer, mais même les rendre mortelles. L'on ne doit donc jamais en donner ; & quand on ne sait pas démêler la cause de la colique, je conseille de s'en tenir à ces trois secours, qui ne peuvent nuire à aucune espece, & peuvent guérir toutes celles qui ne sont pas extrémement fortes. 1° Des lavements réitérés. 1° Une grande quantité d'eau tiede, ou de thé de sureau en boisson. 3° Des fomentations sur le bas-ventre ; celles d'eau tiede sont à préférer à toutes les autres.

§. 314. Je n'ai rien dit des huiles, parce qu'elles

(1) On ne doit pas se décider légérement à la saignée dans cette colique : nous croyons même qu'on ne doit la pratiquer que lorsque l'inflammation paroît survenir.

ne conviennent que dans très-peu d'eſpeces de coliques, & point du tout dans celles dont j'ai parlé ; ainſi j'en déconſeille tout-à-fait l'uſage, qui peut nuire à pluſieurs égards.

§. 315. Les maladies de langueur n'entrant point dans mon plan, je ne dois pas traiter des coliques de cette eſpece, qui font ſouffrir pluſieurs perſonnes pendant longues années ; mais je crois devoir les avertir que leurs maux étant cauſés, le plus ſouvent, par des obſtructions dans les viſceres du bas-ventre, ou par quelqu'autre vice, ſur-tout dans les organes qui ſervent à la préparation de la bile, ils doivent, 1° éviter, avec le plus grand ſoin, les remedes violents, âcres, chauds, les émétiques, les forts purgatifs, les élixirs, &c. 2° Se défier de tous ceux qui leur promettent une guériſon très-prompte, au moyen de quelque remede ſpécifique, & les regarder comme des Charlatans, entre les mains deſquels il eſt très-dangereux de ſe mettre. 3° Ils doivent ſe perſuader qu'ils ne peuvent attendre leur guériſon que d'un régime approprié & exact, & d'un long uſage de remedes doux. 4° Il faut qu'ils aient continuellement préſent à l'eſprit qu'il eſt aiſé de leur faire beaucoup de mal, & que leurs maux ſont de ceux qui exigent le plus de connoiſſances & de prudence dans ceux qui les traitent.

CHAPITRE XXII.

Du Miſéréré, ou Paſſion iliaque ; & du Colera-morbus, ou Trouſſe-galant.

§. 316. CEs maladies emportent pluſieurs perſonnes dans les campagnes, ſans qu'on ſache ſouvent de quoi elles ſont mortes ; &

& la superstition attribue leur mort aux *poisons donnés*, ou aux *sortileges*.

§. 317. Le *miserére* est la maladie la plus cruelle. Si les intestins se ferment dans quelque endroit, par quelque cause que ce soit, tous les aliments sont arrêtés, & alors il arrive souvent que ce mouvement continuel qu'on remarque dans les boyaux, pour pousser tout vers le fondement, se fait dans un sens contraire, & pousse tout vers la bouche.

Le mal commence quelquefois après quelques jours de constipation; d'autres fois, sans qu'elle ait précédé, par des douleurs dans quelque partie du ventre, sur-tout autour du nombril, qui, augmentant peu à peu, deviennent enfin très-violentes, & en même temps le malade a de l'angoisse; l'on sent, chez quelques-uns, une tumeur dure, qui fait le tour du ventre comme une corde; on entend des vents, il en sort quelques-uns par-dessus, ils sont suivis d'envie de vomir; bientôt il survient quelques vomissements qui vont en augmentant, jusqu'à ce que le malade rende tout ce qu'il prend, avec un surcroît de douleurs inouies. Il ne rend d'abord que les derniers aliments, quelques matieres jaunes, les boissons; mais ensuite les matieres deviennent puantes, fétides; & quand le mal est très-avancé, elles ont une odeur qu'on appelle d'excréments, mais qui ressemble plutôt à celle de cadavre corrompu. Quelquefois aussi, si l'on a pris des lavements qui eussent une odeur forte, on la retrouve dans ce qu'on vomit; mais je n'ai jamais vu vomir ni de vrais excréments, ni la matiere des lavements, ni moins encore des suppositoires introduits par le fondement. S'il faut croire que cela est arrivé, il est bien difficile de comprendre comment. Pendant tout ce temps-là il n'y a pas une seule

ſelle ; le ventre ſe tend, les urines quelquefois ſont ſupprimées, d'autres fois troubles & puantes. Le pouls d'abord aſſez dur, devient vîte & petit ; les forces ſe perdent entiérement ; les malades rêvent ; il ſurvient preſque toujours un hoquet, & quelquefois des convulſions générales ; les extrêmités ſe refroidiſſent, le pouls ſe perd, les douleurs & les vomiſſements ceſſent, & le malade meurt très-promptement.

§. 318. Comme cette maladie eſt accompagnée du plus grand danger, l'on doit, ſans attendre un moment, commencer des remedes dès qu'on ſoupçonne le mal ; la plus petite faute eſt mortelle, & l'on a vu les liqueurs chaudes tuer au bout de peu d'heures. J'ai été appellé le ſecond jour de la maladie, pour une jeune perſonne qui avoit pris beaucoup de thériaque ; rien ne put même la ſoulager, elle mourut au commencement du troiſieme jour.

Le mal doit être traité préciſément comme les coliques inflammatoires ; (1) & la ſeule différence qu'il y a entre ces deux maladies, c'eſt que dans ce cas il n'y a point de ſelles, mais des vomiſſements continuels.

Il faut donc, 1° faire une très-forte ſaignée, à moins qu'on ne fût appellé trop tard, & quand le malade a déjà perdu ſes forces.

2° Donner des lavements laxatifs, qu'on fait avec une décoction d'orge, & auxquels on ajoute cinq ou ſix onces d'huile.

3° Chercher à modérer les efforts des vomiſſements, en donnant, de deux en deux heures, une cuillerée de la potion N° 48.

4° Il faut faire boire beaucoup, à très-peti-

(1) Cette maladie peut dépendre d'un grand nombre de cauſes très-différentes entr'elles. On fera ſes efforts pour reconnoître celle qui en eſt la ſource, afin de la combattre directement.

tes, mais très-fréquentes doſes, d'une boiſſon qui calme, délaie, rafraîchiſſe, & puiſſe en même-temps contribuer à rappeller les ſelles & les urines; il n'y a rien de mieux que le petit-lait N° 49, ſi on peut l'avoir d'abord; ſinon on donne le petit lait pur avec du miel, & les boiſſons marquées §. 298. *art.* 3.

5° On met le malade dans un bain d'eau tiede, on l'y laiſſe auſſi long-temps qu'il peut le ſoutenir, & on le réitere pluſieurs fois par jour.

6° Après la ſaignée, les bains, beaucoup de lavements, les fomentations, on peut, ſi rien n'a réuſſi, donner un lavement de fumée de tabac, dont il ſera reparlé en traitant des noyés.

J'ai guéri un homme en le faiſant entrer dans le bain, immédiatement après la ſaignée, & en lui donnant un purgatif en entrant au bain.

§. 319. Si les douleurs diminuent avant que le malade ait entiérement perdu ſes forces; ſi en même-temps le pouls va mieux; ſi les vomiſſements ſont moins abondants; ſi les matieres paroiſſent moins corrompues; ſi le malade ſent quelques remuements dans ſon ventre; s'il rend quelques matieres par les ſelles, ſi en même temps il ſe trouve plus fort, on peut compter ſur ſa guériſon; mais ſans cela, il meurt bien vîte. Souvent, une heure avant la mort, les douleurs paroiſſent ſe calmer, il ſurvient une évacuation prodigieuſe par les ſelles, de matieres extrêmement fétides, le malade prend des foibleſſes, tombe dans une ſueur froide, & meurt.

§. 320. C'eſt cette maladie que le peuple attribue à ce que les boyaux ſont noués, & dans laquelle il fait avaler des balles, ou de groſſes quantités de mercure. Ce nœud des inteſtins eſt une chimere impoſſible; comment ſe noueroient-ils, puiſque l'une de leurs extrêmités eſt continue à l'eſtomac, & l'autre indiſſolublement

liée à la peau des feſſes ; mais cette maladie dépend d'un grand nombre de cauſes, qu'on a découvert en ouvrant les cadavres de ceux qui en ſont morts ; ſage méthode, extrêmement propre à enrichir & à perfectionner la médecine, qu'il ſeroit à propos qu'on pratiquât plus généralement, & dont, bien loin de ſe faire une peine, on devroit ſe faire un devoir, parce que c'en eſt un que de contribuer à perfectionner une ſcience à laquelle le bonheur des hommes eſt attaché. Je ne détaillerai point ces cauſes, mais quelles qu'elles ſoient, l'uſage d'avaler des balles eſt toujours pernicieux, & celui d'avaler du mercure l'eſt ſouvent, l'un & l'autre de ces remedes peuvent aggraver la maladie, & mettre un obſtacle inſurmontable à la guériſon.

Il y a un miſéréré, qui eſt un accident des hernies, dont je parlerai ailleurs. (1)

Trouſſe-galant.

§. 321. Le *trouſſe-galant*, ou *colera-morbus*, eſt une évacuation prompte, abondante & douloureuſe par les vomiſſements & par les ſelles.

Il commence par des vents, des gonflements, de légeres douleurs dans le bas-ventre, un grand abattement ; enſuite il ſurvient des évacuations abondantes, ou par les ſelles, ou par les vomiſſements ; & quand une de ces évacuations a commencé, l'autre ſuit de bien près. Les matieres ſont jaunes, vertes, brunes, blanches, noires ; les douleurs fortes dans le bas-ventre, le pouls, preſque toujours fiévreux, eſt quelquefois fort dans le commencement ; mais il ne tarde pas à s'affoiblir, par la prodigieuſe évacuation qui ſe fait. Il y a des malades qui ont juſqu'à

(1) Cette eſpece de miſéréré eſt la plus fréquente.

cent ſelles dans quelques heures ; ils maigriſſent à vue, & au bout de trois ou quatre heures, ſi le mal eſt violent, ils ſont méconnoiſſables. Dès qu'il y a eu beaucoup d'évacuations, on eſt fatigué par des crampes dans les jambes, dans les cuiſſes, dans les bras, qui ſont auſſi douloureuſes que le mal du ventre. Quand le mal ne peut point être adouci, le hoquet, les convulſions, le froid des extrêmites ſurviennent, les défaillances ſe ſuccedent continuellement, une tue le malade, ou il meurt dans les convulſions.

§. 322. Cette maladie, qui dépend toujours d'une bile devenue exceſſivement âcre, a lieu ordinairement à la fin du mois de juillet & dans le mois d'août ; ſur-tout s'il a fait de grandes chaleurs, & s'il n'y a pas eu des fruits d'été, dont l'uſage tempere l'âcreté putreſcente de la bile.

§. 323. Quelque violente que ſoit cette maladie, elle eſt moins dangereuſe, & même moins cruelle que la précédente ; beaucoup de gens en guériſſent.

L'on doit, 1° chercher à noyer cette bile âcre, par des torrents de la boiſſon la plus adouciſſante, parce que l'irritation eſt ſi grande que tout ce qui a la plus petite âcreté nuiroit. Ainſi on donnera continuellement au malade, en boiſſon & en lavement, ou de l'eau d'orge, ou des laits d'amandes, ou de l'eau avec une huitieme partie de lait, remede qui m'a très-bien réuſſi ; ou une très-légere tiſane de pain, qui ſe fait, en cuiſant une livre de pain rôti, avec trois ou quatre pots d'eau, pendant une demi-heure ; l'on préfere le pain d'aveine. L'on grille auſſi avec ſuccès, du ſeigle, qu'on pile, & dont on fait une légere tiſane.

Un bouillon très-foible fait avec un poulet, ou une livre de maigre de veau, cuits pendant une heure, avec trois pots d'eau, eſt très-bon dans

ce cas. L'on emploie avec ſuccès le petit-lait ; &, dans les endroits où l'on peut en avoir, le petit lait de beurre (la battue) eſt la meilleure de toutes les boiſſons. Mais quel que ſoit celui de ces remedes qu'on préférera, il faut néceſſairement en donner une grande quantité ; (1) & les lavements doivent être appliqués de deux en deux heures.

2° Si le malade étoit robuſte & ſanguin, que le pouls fût fort dans les commencements, & les douleurs extrêmement violentes, une ou deux ſaignées faites d'abord, diminuent la violence du mal, & donnent plus de loiſir pour les autres remedes. J'ai vu les vomiſſements finir preſqu'entiérement après la premiere ſaignée.

La furie du mal s'arrête un peu au bout de cinq ou ſix heures ; mais il ne faut point, pendant ce calme, ſe relâcher pour les remedes, car il revient bientôt après avec beaucoup de force, & ce retour ne change rien au traitement.

3° Ordinairement le bain tiede ſoulage pendant qu'on eſt dedans ; mais les douleurs reviennent ſouvent bientôt après qu'on en eſt ſorti, ce qui n'eſt point une raiſon pour le négliger ; d'autant plus que quelquefois il procure un ſoulagement plus long. On doit y tenir le malade longtemps, (2) & profiter de ce temps pour lui faire

(1) On delaiera, on corrigera cette bile âcre, alkaleſcente, on modérera le vomiſſement, la ſoif & la ſéchereſſe de la bouche, par des boiſſons acidulées, avec le ſuc de citron, d'oranges, de grenade, l'eſprit de nître dulcifié, la liqueur minérale anodine d'Hoffman, l'eſprit de vitriol, ou le vinaigre.

(2) Juſqu'à ce que les douleurs ſoient calmées, ſans attendre que la défaillance ſurvienne, il vaut mieux être dans le cas d'y revenir, que de ſe repentir d'y avoir trop retenu & affoibli le malade.

Les bains ne ſont point ſans danger, ſur-tout dans les

prendre ſept ou huit verres du remede N° 32, ce qui m'a très-bien réuſſi. Les vomiſſements s'arrêterent, & au ſortir du bain, le malade eut pluſieurs ſelles prodigieuſes qui diminuerent conſidérablement la force du mal.

4° Si l'on ſe laiſſe effrayer par la quantité des évacuations, & qu'on veuille les arrêter trop tôt par de la thériaque, de l'eau de menthe, du ſirop de pavot blanc, de l'opium, du mithridate, il arrive de deux choſes l'une, ou l'on aigrit le mal, comme je l'ai vu arriver, ou, ſi l'on réuſſit à arrêter les évacuations, on jette le malade dans un état plus dangereux. J'ai été obligé de donner un purgatif qui rappella les évacuations à un homme qu'un remede compoſé de thériaque, de mithridate & d'huile, avoit jetté dans une fievre violente, accompagnée d'un délire furieux. L'on ne doit employer ces remedes que quand la petiteſſe du pouls, l'affoibliſſement conſidérable, les crampes violentes & continues, & la foibleſſe même des efforts pour vomir, font craindre que le malade ne ſuccombe. Dans ce cas, il faut donner tous les quarts, ou demi-quarts d'heure, une cuillerée du remede N° 50, (1)

tempéraments cachectiques, bilieux, & dans les pays de putridité. Quoiqu'on ne puiſſe s'empêcher de les regarder comme un très-grand remede, on doit craindre un trop grand relâchement, un reflux dans le ſang de la bile corrompue qui fermente dans les inteſtins. Nous croyons qu'on fera bien de ne s'y décider qu'après avoir employé inutilement les autres ſecours.

(1) La vivacité de l'irritation, & l'abondance des évacuations qui font tout craindre pour la vie du malade, ont déterminé pluſieurs Médecins célebres à les modérer par de petites doſes de narcotique, données de meilleure heure que M. Tiſſot ne les propoſe. Cette méthode a même quelques avantages; mais on peut aſſurer que celle qui voudroit arrêter ſubitement les évacuations par les cordiaux, les ſtomachiques & les narcotiques, ſeroit meurtriere : les efforts de la nature doivent être modérés, &, non pas ſupprimés.

en continuant les délayants. Après la premiere heure l'on n'en donne plus que d'heure en heure, encore huit priſes. Mais je réitere qu'on ne doit point venir trop tôt à ce remede.

§. 324. Si le malade doit guérir, peu à peu les douleurs & les évacuations diminuent, l'altération eſt moindre, le pouls reſte très-vîte, mais il devient régulier ; il y a des inſtants d'aſſoupiſſements, car le bon ſommeil ſe fait attendre long-temps. Il faut continuer les mêmes remedes, mais donnés un peu moins fréquemment. On peut venir à donner quelques bouillons farineux, & quand les évacuations ſont finies, qu'il ne reſte plus de douleurs, mais une grande foibleſſe, & beaucoup de ſenſibilité, on peut donner, outre les bouillons, des œufs frais, peu ou point cuits, pendant quelques jours ; enſuite on met au régime des convaleſcents ; & l'uſage de la poudre N° 14, dont on prend deux priſes par jour, hâte beaucoup la convaleſcence.

CHAPITRE XXIII.

De la Diarrhée.

§. 325. CHacun connoît la *diarrhée*, que le peuple appelle cours-de-ventre, & même ſouvent colique.

Il y en a de longues & invétérées, qui dépendent de quelque vice eſſentiel dans la conſtitution ; je n'en parlerai pas.

Celles qui attaquent tout-à-coup, ſans aucun mal précédent, ſi ce n'eſt quelquefois un peu de dégoût, & de peſanteur dans les reins & dans les genoux, qui ne ſont accompagnées, ni de douleurs fortes, ni de fievre, (ſouvent même

il

il n'y a point de douleur du tout,) ſont plutôt un bien qu'un mal ; elles évacuent des matieres amaſſées dès long-temps, & corrompues, qui, ſi elles ne s'évacuoient pas, produiroient quelque maladie, & bien loin d'affoiblir, ces diarrhées rendent plus fort, plus léger, plus diſpos.

§. 326. Il faut bien ſe garder de les arrêter ; elles finiſſent ordinairement d'elles-mêmes, quand toutes les matieres nuiſibles ſont évacuées, & elles ne demandent aucun remede, il faut ſeulement diminuer conſidérablement la quantité des alimens ; ſe priver de viande, d'œufs, de vin ; ne vivre que de quelques ſoupes, de quelques légumes, ou d'un peu de fruit, crud ou cuit, & boire un peu plus qu'à l'ordinaire. Une tiſane de capillaire eſt très-ſuffiſante dans ce cas. Il ne faut ni thériaque, ni confection, ni autres drogues de cette eſpece.

§. 327. S'il arrive qu'après cinq ou ſix jours, le mal dure encore, qu'il affoibliſſe le malade, que les douleurs deviennent un peu fortes, & ſur-tout ſi les envies d'aller à la ſelle devenoient plus fréquentes, alors il faudroit l'arrêter. Pour cela, on mettroit le malade tout-à-fait au régime ; & ſi la diarrhée étoit accompagnée d'un grand dégoût, de ſoulevements de cœur, d'ordures ſur la langue, de mauvais goût à la bouche, on lui donneroit la poudre N° 35. Si ces accidents n'exiſtoient pas, on lui donneroit celle N° 51 ; & pendant les trois heures qui ſuivent ce remede, on lui feroit prendre, toutes les demi-heures, une taſſe de bouillon foible.

Si la diarrhée, arrêtée par ce remede, revenoit au bout de quelques jours, ce ſeroit une preuve qu'il y a quelque matiere ténace, qui n'a pas encore été évacuée. Il faudroit, dans ce cas, purger avec un des remedes N° 21, 23 ou 47,

& enſuite donner, à jeun, pendant deux matins, la moitié de la poudre N° 51.

Le ſoir du jour que le malade a pris le remede N° 35, ou celui N° 51, ou un autre purgatif, on peut lui donner une petite priſe de thériaque.

§. 328. Souvent on néglige les diarrhées pendant long-temps, ſans obſerver même aucun régime, alors elles ſe perpétuent, & affoibliſſent entiérement le malade. Il faut, dans ces cas-là, commencer par le remede N° 35; enſuite on donne, de deux jours l'un, quatre fois de ſuite, celui N° 51; & pendant tout ce temps-là, le malade ne vit que de panade (voyez §. 37.) ou de riz cuit au bouillon de poule foible. L'on met avec ſuccès, ſur l'eſtomac, une emplâtre ſtomachique, ou une flanelle, qu'on trempe ſouvent dans une décoction d'herbes fortes, cuites avec du vin. Il faut éviter le froid & l'humidité, qui rappellent ſouvent ſur le champ les diarrhées, après même qu'elles avoient ceſſé pluſieurs jours.

CHAPITRE XXIV.

De la Dyſenterie.

§. 329. LA dyſenterie eſt un flux de ventre, accompagné d'un mal-aiſe général, de fortes tranchées, & d'envies fréquentes d'aller à la ſelle. Ordinairement il y a un peu de ſang dans les ſelles, mais cela n'arrive pas toujours, & n'eſt point néceſſaire pour conſtituer la dyſenterie; celle où il n'y en a point, n'eſt pas moins dangereuſe que l'autre.

§. 330. La dyſenterie eſt ordinairement épidémique ; elle commence quelquefois à la fin de juillet, plus ſouvent au mois d'août, & finit quand les gelées commencent. Les grandes chaleurs rendent le ſang & la bile âcre; tant qu'elles durent, la tranſpiration ſe fait, (voyez Introduction, page 19) mais dès qu'elles diminuent, ſurtout le ſoir & le matin, cette évacuation ſe fait moins bien ; d'autant plus que les humeurs ont acquis, par les grandes chaleurs, beaucoup d'épaiſſiſſement ; alors cette humeur âcre arrêtée, ſe rejette ſur les inteſtins & les irrite ; les douleurs & les évacuations ſurviennent.

Cette eſpece de dyſenterie eſt de tous les temps & de tous les pays ; mais ſi à cette cauſe il s'en joint d'autres capables de corrompre les humeurs, comme la réunion d'un grand nombre de gens dans des endroits trop ſerrés, tels que les hôpitaux, les camps, les priſons, cela porte dans les humeurs un principe de malignité, qui s'alliant à la cauſe de la dyſenterie, rend cette maladie plus fâcheuſe.

§. 331. Le mal commence par un froid général, qui dure quelques heures, plutôt que par un friſſon ; le malade perd aſſez vîte ſes forces, il ſouffre des douleurs vives dans le ventre, qui quelquefois durent pluſieurs heures avant que les évacuations viennent ; il a des vertiges, des envies de vomir ; il pâlit : le pouls n'eſt cependant que peu ou point fiévreux, mais ordinairement petit ; enfin les ſelles ſurviennent ; les premieres ne ſont ſouvent que des matieres liquides & jaunâtres, mais bientôt elles ſont mêlées de glaires, & ces glaires ſouvent teintes de ſang. Leur couleur varie, elles ſont brunes, vertes, noires, plus ou moins liquides, fétides ; les douleurs augmentent avant chaque ſelle, & les

ſelles deviennent très-fréquentes : l'on en a juſqu'à huit, dix, douze, quinze par heures ; alors le fondement s'irrite, le teneſme, (qui eſt une envie d'aller à la ſelle, quoiqu'il n'y ait point de matiere) ſe joint à la dyſenterie, & occaſionne ſouvent une chûte du fondement ; l'état du malade eſt très-cruel. L'on rend quelquefois des vers, des glaires épaiſſies, qui reſſemblent à des morceaux d'inteſtins, quelquefois des grumeaux de ſang.

Si le mal devient très-fâcheux, les boyaux s'enflamment, il ſe forme des ſuppurations, des gangrenes ; l'on rend du pus, des eaux noires & puantes ; le hoquet ſurvient, le malade rêve, ſon pouls s'affoiblit, il tombe dans des ſueurs froides & dans des défaillances qui finiſſent par la mort.

Quelquefois il ſurvient une eſpece de frénéſie ou délire violent, avant le dernier moment. J'ai vu chez deux ſujets un ſymptome aſſez rare, c'eſt une impoſſibilité d'avaler, trois jours avant la mort.

Mais le mal n'eſt pas ordinairement de cette violence ; les ſelles ne ſont pas ſi fréquentes ; elles vont de vingt-cinq à quarante dans le jour. Les matieres ſont mêlées de moins de choſes étrangeres, & de peu de ſang ; le malade conſerve quelques forces ; peu à peu les ſelles diminuent, le ſang diſparoît, les matieres s'épaiſſiſſent, l'appétit & le ſommeil reviennent, le malade ſe remet.

Il y a beaucoup de malades qui n'ont point de fievre, & point d'altération, qui eſt peut-être moins ordinaire dans cette maladie que dans une diarrhée ordinaire.

Les urines ſont quelquefois peu abondantes, & pluſieurs malades ont des envies inutiles d'en

rendre, qui ſont pour eux une ſource de douleurs & d'angoiſſes.

§. 332. Le grand remede de cette maladie, c'eſt l'émétique. Le remede N° 34, quand il n'y a point de raiſon de ne pas l'employer, pris dès les commencements, emporte ſouvent le mal d'abord, & toujours l'abrege beaucoup. Le remede N° 35 n'eſt pas moins efficace; il avoit même été regardé très-long-temps comme un ſpécifique ſûr; il ne l'eſt pas, mais il eſt très-utile. (1) Si après que l'un ou l'autre de ces remedes ont produit leur effet, les ſelles ſont moins fréquentes, c'eſt une très-bonne marque; ſi elles ne diminuent point, il eſt à craindre que la maladie ne ſoit longue & opiniâtre.

L'on met le malade au régime, & l'on évite avec le plus grand ſoin toute viande, juſqu'à l'entiere guériſon de la maladie. La tiſane N° 3 eſt la meilleure boiſſon.

Le lendemain de l'émétique, on donne au malade le remede N° 51, en deux priſes; le jour ſuivant, on ne lui donne point d'autre remede que la tiſane; le quatrieme, on réitere la rhubarbe; alors ordinairement la force du mal a paſſé; on continue encore la diete pendant quelques jours, & l'on met le malade au régime des convaleſcents.

(1) L'ypecacuhana donné à la maniere des Braſiliens, décrite par Piſon, eſt peut-être le remede le plus efficace. Ils prennent deux dragmes de cette racine, qu'ils font infuſer pendant toute la nuit, dans quatre onces d'eau tiede; on les coule, & on ajoute, ſi l'on veut, une once d'hydromel, ou de ſirop de capillaire; on réitere pendant deux jours la même infuſion, avec la même racine qui a ſervi à la premiere. Le vomiſſement eſt médiocre le premier jour, il eſt très-foible le ſecond, & ſur-tout le troiſieme.

§. 333. Quelquefois la dyſenterie s'annonce avec une fievre inflammatoire, un pouls fiévreux, dur, plein, un violent mal de tête & de reins, le ventre tendu. Dans ces cas il faut faire une ſaignée (1), donner tous les jours trois & même quatre lavements N° 6, (2) & boire beaucoup de tiſane N° 3.

Quand toute crainte d'inflammation eſt abſolument paſſée, on vient au traitement marqué dans le traitement précédent ; mais ſouvent il n'eſt pas néceſſaire de faire vomir ; & ſi les ſymptomes d'inflammation ont été forts, il faut purger la premiere fois avec la potion N° 11, & n'employer la rhubarbe que ſur la fin du mal.

J'ai guéri pluſieurs dyſenteries en ne leur ordonnant pour tout remede qu'une taſſe d'eau tiede tous les quarts d'heures ; & il vaudroit mieux s'en tenir à ce remede qui ne peut être qu'utile, que d'en employer d'autres dont on ignore les effets, & qui en produiſent ſouvent de très-dangereux.

§. 334. Il arrive auſſi que la dyſenterie ſe joint à une fievre putride, ce qui oblige à donner après l'émétique les purgatifs N° 23 ou 47, & pluſieurs doſes du N° 24, avant que d'en venir à la rhubarbe. Le N° 32 eſt excellent dans ce cas.

En 1755 il y eut ici, en automne, quand l'épidémie nombreuſe des fievres putrides commença à ceſſer, un grand nombre de dyſenteries qui avoient beaucoup de rapport avec ces fievres.

(1) Lorſque le bas-ventre eſt tendu, lorſqu'on en craint l'inflammation, des fomentations d'eau ou de lait tiedes, doivent précéder l'uſage des évacuants.

(2) Au lieu du lavement numero 6, on peut, s'il y a de vives épreintes, donner ſouvent des demi-lavements de lait, ou d'huile d'olive, auxquels on joindra une demi-once de ſirop de Diacode. On calmera encore ces épreintes, ſi on met de l'eau tiede toujours renouvellée dans le baſſin.

Je commençai par le remede N° 34, & enſuite je donnai le N° 32 ; je ne fis prendre la rhubarbe qu'à très-peu de malades ſur la fin de la maladie. Preſque tous furent guéris au bout de quatre ou cinq jours. Un petit nombre à qui je n'avois pas pu donner l'émétique, ou qui avoient quelque complication, languirent aſſez long-temps, mais ſans danger.

§. 335. Quand la dyſenterie eſt compliquée avec des ſymptomes de malignité, (voyez §. 245,) l'on emploie avec ſuccès, après le remede N° 35, ceux N° 38 & 39.

§. 336. Quand le mal a déjà duré pluſieurs jours ſans remedes, ou avec de mauvais remedes, il faut ſe conduire tout comme s'il commençoit, à moins qu'il ne fût ſurvenu des accidents étrangers à la maladie.

§. 337. Cette maladie a quelquefois des rechûtes au bout de quelques jours, qui ſont preſque toutes occaſionnées, ou par le manque de diete, ou par l'air froid, ou par l'échauffement. On les prévient en évitant ces cauſes ; on les guérit en ſe mettant au régime, & en prenant une priſe du remede N° 51. Si ſans aucune cauſe ſenſible le mal revenoit & s'annonçoit comme une nouvelle maladie, il faudroit la traiter comme telle.

§. 338. Quelquefois elle eſt compliquée avec fievre d'accès ; il faut guérir premiérement la dyſenterie & enſuite la fievre. Si cependant les accès de fievre étoient violents, on donneroit le kina de la façon preſcrite dans le §. 259.

§. 339. Un préjugé pernicieux, dont l'on eſt encore généralement imbu, c'eſt que les fruits ſont nuiſibles dans la dyſenterie, qu'ils la procurent, & qu'ils l'augmentent ; il n'y a peut-être point de préjugé plus faux. Les mauvais fruits, les fruits mal mûrs dans les mauvaiſes années peuvent occaſionner des coliques, quelquefois des

diarrhées, plus ſouvent des conſtipations, des maladies des nerfs & de la peau, mais jamais une dyſenterie épidémique. Les fruits mûrs, de quelqu'eſpece qu'ils ſoient, & ſur-tout ceux d'été, ſont le vrai préſervatif de cette maladie. Le plus grand mal qu'ils puiſſent faire, c'eſt, en fondant les humeurs & ſur-tout la bile épaiſſie, s'il y en a, dont ils ſont le vrai diſſolvant, d'occaſionner une diarrhée, mais cette diarrhée même mettroit à l'abri de la dyſenterie.

Les années 1759 & 1760 ont été extrêmement abondantes en fruits, mais il n'y a point eu de dyſenteries. On croit même remarquer qu'elle eſt plus rare & moins fâcheuſe qu'autrefois, & l'on ne peut aſſurément l'attribuer, ſi le fait eſt vrai, qu'aux nombreuſes plantations d'arbres qui ont rendu les fruits extrêmement communs. Toutes les fois que j'ai vu des dyſenteries, j'ai mangé moins de viande & beaucoup de fruits; je n'en ai jamais eu la plus légere attaque, & pluſieurs Médecins ſuivent la même méthode avec le même ſuccès.

J'ai vu onze malades dans une maiſon; neuf furent dociles, ils mangerent des fruits, & guérirent; la grand'mere & un enfant, qu'elle aimoit mieux que les autres, périrent. Elle conduiſit d'abord l'enfant à ſa mode, avec du vin brûlé, de l'huile, quelques aromates, & point de fruit, il mourut; elle ſe conduiſit de la même façon, & eut le même ſort.

Dans une campagne près de Berne, en 1750, dans le temps que la dyſenterie faiſoit beaucoup de ravages, & que l'on déconſeilloit ſévérement les fruits, de onze perſonnes qui compoſoient la maiſon, dix mangerent beaucoup de prunes, & ne furent point attaquées; le cocher ſeul, docile au préjugé, s'en abſtint ſoigneuſement, & eut une dyſenterie terrible.

Cette maladie détruiſoit un régiment Suiſſe qui ſe trouvoit en garniſon dans les provinces méridionales de France; les Capitaines amodierent la priſe de pluſieurs arpents de vigne, l'on y portoit les ſoldats malades, l'on cueilloit du raiſin pour ceux qui ne pouvoient pas être portés, les ſains ne mangeoient rien autre ; il n'en mourut plus un ſeul, & il n'y en eut plus d'attaqués.

Un Miniſtre étoit attaqué d'une dyſenterie que les remedes qu'il prenoit ne guériſſoient point ; il vit par hazard des groſeilles rouges, il en eut envie, & en mangea trois livres depuis ſept heures du matin juſqu'à neuf; il fut déjà mieux ce jour-là, & entiérement guéri le lendemain.

Je pourrois accumuler un grand nombre de faits pareils ; mais ceux-là ſuffiront pour convaincre les plus incrédules, & il m'a paru important de le faire. Loin de s'interdire les fruits quand la dyſenterie regne, l'on doit en manger davantage; & les Directeurs de la Police, loin de les prohiber, doivent chercher à en fournir les marchés ; c'eſt une vérité que les gens inſtruits ne révoquent plus en doute nulle part ; l'expérience la démontre, & elle eſt fondée en raiſon, puiſque les fruits remédient à toutes les cauſes des dyſenteries. (1)

(1) L'obſervation de tous les pays, de tous les temps, confirme tellement ces vérités, elles ſont ſi importantes, qu'on ne ſauroit trop les répéter, les répandre, & ſolliciter auprès des Magiſtrats leur publication dans les temps d'épidémie.

L'alternative des fortes chaleurs & des pluies froides, ou de l'humidité de l'air, la nourriture animale trop abondante, la mal-propreté & la contagion, ſont les cauſes des épidémies de dyſenterie. L'inconſtance du temps pendant l'été de 1761, qui fut tour-à-tour très-chaud & pluvieux, en fertiliſant les campagnes, remplit Lyon de dyſenteries, qu'on auroit prévenues ſi on avoit joint à

§. 340. Il eſt extrêmement important que les malades aillent à la ſelle dans des endroits à part, parce que les excréments ſont très-contagieux ; & s'ils vont ſur des baſſins, on doit les ſortir très-promptement de la chambre, dans laquelle on doit renouveller continuellement l'air & brûler beaucoup de vinaigre.

Il eſt auſſi très-néceſſaire de changer ſouvent les linges. Sans ces précautions la maladie devient plus mauvaiſe, & elle attaque ceux qui habitent la même maiſon. Il ſeroit fort à ſouhaiter qu'on pût convaincre le peuple de ces vérités. M. BOERHAAVE conſeilloit, quand la dyſenterie étoit épidémique, de *branter* toute l'eau qu'on boit. (1)

§. 341. Je ne ſais par quelle fatalité il n'y a point de maladie pour laquelle on conſeille un plus grand nombre de remedes différents ; il n'y a perſonne qui ne vante le ſien, qui ne l'éleve au-deſſus des autres, & qui ne promette hardiment de guérir en quelques heures une maladie longue, dont il n'a aucune idée juſte, avec un remede dont il ignore parfaitement les effets ; & le malade ſouffrant, inquiet, impatient, prend de toutes mains, & s'empoiſonne par peur, par ennui, ou par complaiſance. De ces différents remedes il y en a qui ne ſont qu'indifférents ;

une diete végétale rafraîchiſſante, le ſoin de ſe vêtir proportionnellement à la température de l'air, d'éviter le ſerein, la pluie, la mal-propreté & la contagion par les ſieges d'aiſance.

(1) Il s'eſt introduit ici, dans l'édition de Paris, une erreur eſſentielle ; l'on y lit, *mettre de l'eau-de-vie*, au lieu de *branter*. Ce ſont deux choſes bien différentes ; *branter*, c'eſt imprégner de la vapeur de ſoufre, qui étant acide prévient la corruption ; on le fait en brûlant du *brant*, ou pattes ſouffrées, dans des tonneaux, qu'on remplit enſuite d'eau & qu'on bouche, comme on le fait, pour les vins, dans pluſieurs pays.

d'autres ſont pernicieux. Je n'entreprendrai point de rapporter tous ceux que je connois ; mais après avoir réitéré que la ſeule véritable méthode eſt celle que j'ai indiquée, dont le but eſt d'évacuer les matieres, & que celles qui ne vont pas à ce but, ſont mauvaiſes, je me borne à avertir que la pire de toutes c'eſt celle qui eſt la plus généralement ſuivie, & qui conſiſte à arrêter les évacuations par des remedes aſtringents, ou ceux qu'on tire de l'opium ; méthode mortelle, qui tue, toutes les années, un grand nombre de perſonnes, & qui en jette d'autres dans des maux incurables. En empêchant l'évacuation de ces matieres, en renfermant le loup dans la bergerie, il arrive 1° que cette matiere irrite les inteſtins, les enflamme, & de l'inflammation naiſſent les douleurs horribles, la vraie colique inflammatoire, & enſuite ou la gangrene & la mort, ou un ſquirrhe qui dégénere en cancer, (j'ai vu ce cas horrible,) ou la ſuppuration, un abcès, un ulcere ; ou 2° qu'elle ſe rejette ailleurs, produit des ſquirrhes au foie, des aſthmes, l'apoplexie, l'épilepſie ou mal-caduc, des douleurs de rhumatiſme horribles, des maux d'yeux & des maladies de la peau incurables.

Telles ſont les ſuites de tous les remedes aſtringents, & de ceux qu'on donne pour faire dormir ; comme thériaque, mithridate, diaſcordium, &c. quand on les donne trop tôt.

J'ai été appellé pour un rhumatiſme cruel qui avoit ſuccédé immédiatement à un mélange de thériaque & d'eau de plantain donné le ſecond jour d'une dyſenterie.

Comme ceux qui ordonnent ces remedes en ignorent ſans doute les conſéquences, il ſuffira, je l'eſpere, de les leur avoir fait connoître.

§. 342. L'abus des purgatifs a auſſi ſes dan-

gers. L'on détermine toutes les humeurs à ſe jetter ſur les parties malades ; le corps s'épuiſe, les digeſtions ne ſe font plus, les boyaux s'affoibliſſent, quelquefois même il s'y fait de légeres ulcérations, d'où naiſſent des diarrhées preſque incurables, & qui tuent après pluſieurs années de ſouffrance.

§. 343. Si les évacuations ſont exceſſives & le mal long, on tombe dans l'hydropiſie ; mais en l'attaquant d'abord, on peut la diſſiper par une diete ſobre & ſeche, des fortifiants, des frictions & de l'exercice.

CHAPITRE XXV.

La Gale.

§. 344. LA *gale* eſt une maladie contagieuſe par l'attouchement de la perſonne ou des habits, mais non-point par l'air ; ainſi en évitant ces moyens d'infection, on peut être ſûr de ne pas la prendre.

» Quoique toutes les parties du corps puiſſent » en être attaquées, la gale ſe montre d'or- » dinaire d'abord aux mains, & principalement » entre les doigts. Il paroît au commencement » une ou deux puſtules qui ſont remplies d'une » eſpece d'eau claire, & qui donnent des deman- » geaiſons très-incommodes. Si on perce ces » puſtules en les grattant, l'eau qui en découle » communique le mal aux parties voiſines. Dans » le commencement on ne peut guere diſtinguer » la gale, à moins qu'on ne ſoit bien au fait » de ce mal ; mais dans ſon progrès les puſtu- » les augmentent en nombre & en grandeur. » Lorſqu'on les ouvre en les grattant, il s'y for-

» me des croûtes dégoûtantes, & le mal gagne » toute la ſuperficie du corps. Si elles durent » long-temps, elles forment de petits ulceres, » & elles ſont en même-temps très-conta- » gieuſes. «

§. 345. Le mauvais régime, ſur-tout l'abus du ſalé & des fruits mal mûrs, & la mal-propreté occaſionnent cette maladie, qui ſe contracte cependant plus ſouvent par contagion. De très-bons Médecins croient même qu'elle ne ſe contracte pas autrement ; mais j'ai vu le contraire aſſez ſûrement.

Quand elle paroît chez une perſonne, ſans qu'on puiſſe ſoupçonner qu'elle l'a gagnée par contagion, il faut commencer par lui retrancher abſolument le ſalé & les choſes aigres, les graiſſes & les épiceries. On lui fait boire une tiſane de racine de chicorée amere, ou celle N° 26, dont on prend cinq ou ſix verrées par jour (1), & au bout de quatre ou cinq jours on purge avec le N° 21, ou avec une once de ſel de Sedlitz. On continue le régime, on repurge après ſix ou ſept jours, & enſuite on frotte toutes les parties malades & les environs, le matin à jeun, avec le quart de l'onguent N° 52. Le lendemain, le ſurlendemain & le quatrieme jour, on frotte de nouveau, & enſuite on emploie une ſeconde doſe d'onguent, en frottant ſeulement de deux jours l'un. Il eſt rare que ces remedes n'emportent pas le mal ; mais quelquefois il revient, & alors il faut repurger & revenir à l'onguent dont

(1) Comme il eſt néceſſaire de pouſſer continuellement les humeurs à la peau dans cette maladie, & d'empêcher que la gale ne rentre, nous croyons (& nous ſommes fondés ſur une expérience très-nombreuſe) que trois ou quatre verrées par jour d'une tiſane ſudorifique, telle que celle du numéro 22, peuvent tenir lieu de celles de chicorée amere, & du numéro 26.

j'ai éprouvé & dont j'éprouve tous les jours les bons effets.

Si le mal eſt gagné depuis peu de temps par contagion, l'on peut hardiment employer l'onguent dès qu'on s'en apperçoit, ſans l'avoir fait précéder d'aucun purgatif. Mais au contraire, quand on a long-temps négligé le mal, & qu'il eſt parvenu à un degré conſidérable, il faut que le malade ait été long-temps au régime que j'ai indiqué, & qu'il ait été purgé, qu'enſuite il ait bu beaucoup de tiſane N° 26, avant que d'en venir à l'onguent; & dans ces cas j'ai toujours commencé par l'onguent N° 28, dont on emploie le demi-quart tous les matins. Souvent même je n'emploie point celui N° 52, & j'ai toujours trouvé le dernier auſſi ſûr, mais un peu plus lent.

§. 346. Pendant qu'on prend ces remedes, il faut éviter le froid & l'humidité, ſur-tout quand on fait uſage du remede N° 28, dans lequel il entre du mercure, qui pourroit, ſi l'on négligeoit ces précautions, occaſionner de l'enflure à la gorge & aux gencives, & même une ſalivation. Cet onguent a un avantage ſur l'autre, c'eſt qu'il n'a point d'odeur, & qu'on peut même lui en donner une agréable; mais il eſt très-difficile de déguiſer celle de l'autre. (1)

Il faut auſſi changer ſouvent de linge, mais il faut éviter de changer d'habits, parce que les habits s'infectant, ceux qu'on a portés pourroient redonner la gale quand on les reprendroit après être guéri.

» Il faut parfumer de ſoufre les chemiſes, cu-

(1) Pluſieurs Auteurs révoquent en doute l'utilité de l'onguent mercuriel, numéro 28, contre la gale. Il eſt très-ſûr au moins qu'il a manqué pluſieurs fois de la guérir. Il vaut mieux uſer tout de ſuite de celui du numéro 52, en l'employant à plus petites doſes.

» lottes, bas, avant qu'on les mette ; mais cette » fumigation doit se faire en plein air. «

§. 347. Quand cette maladie dure très-long-temps, elle épuise le malade par l'insomnie, l'inquiétude, des demangeaisons, & quelquefois la fievre, il maigrit extrêmement & perd ses forces.

Dans ces cas il faut 1° faire prendre un purgatif doux.

2° Ordonner quelques bains tiedes.

3° Mettre le malade au régime des convalescents.

4° Lui faire prendre, soir & matin, la poudre N° 53, pendant quinze jours, avec la tisane N° 26.

Souvent la maladie est rebelle, & il faut varier les remedes suivant les circonstances ; détail dans lequel je ne puis pas entrer.

§. 348. Après quelques purgatifs, des bains soufrés, tels que ceux d'Yverdun, guérissent très-souvent, & les simples bains froids, de rivieres ou de lac, ont emporté des gales très-rebelles.

Il n'y a rien qui entretienne plus long-temps la gale que l'abus des eaux chaudes. (1)

§. 349. Je réitere qu'on ne doit jamais employer étourdiment l'onguent N° 52, ou les autres remedes qui font disparoître la gale. Il n'y a point de maux qu'on n'ait vu suivre la trop prompte guérison de cette maladie par des remedes extérieurs, employés avant que d'avoir évacué & un peu diminué l'âcreté des humeurs. (2)

(1) Il paroît difficile de concevoir comment l'abus des eaux chaudes peut entretenir la gale. Le peuple tombe moins dans cet excès que les riches ; & il est bien plus souvent & plus long-temps affecté de la gale qu'eux.

(2) Mais quels que soient ces maux, comme ils sont

CHAPITRE XXVI.

Avis pour les Femmes.

§. 350. LEs femmes ſont ſujettes à toutes les maladies que je viens de décrire, & leur ſexe les expoſe à quelques autres qui dépendent de quatre cauſes principales ; les regles, les groſſeſſes, les couches, & les ſuites de couches. Je ne penſe point à traiter ici de toutes ces maladies ; elles exigeroient un volume plus gros que celui-ci, & je ſuis obligé de me borner à des avis généraux ſur ces quatre objets.

§. 351. La nature qui deſtinoit les femmes à élever le genre humain dans leur ſein, les a aſſujetties à un écoulement de ſang périodique, qui eſt la ſource d'où l'enfant tirera un jour ſa ſubſiſtance.

Cette évacuation commence généralement dans ce pays, entre quatorze & ſeize ans. Souvent, avant qu'elle paroiſſe, les jeunes filles ſont pendant long-temps dans un état de langueur, qu'on appelle *chloroſe*, *oppilations*, *pâles-couleurs* ; & quand elle tarde trop à venir, elles tombent dans des maladies très-graves & fort ſouvent mortelles. Mais on attribue cependant, fort mal-à-propos, à cette cauſe, tous les maux auxquels elles ſont ſujettes à cet âge ; ils dépendent d'une autre dont les oppilations mêmes ne ſont ſouvent que l'effet ;

l'effet de la rentrée de l'humeur galeuſe, on les guérit, ſi le malade n'eſt pas à l'extrêmité, en faiſant reparoître la gale, par le moyen d'une chemiſe de galeux, qu'on lui fait porter pendant vingt-quatre heures. On combat enſuite cette nouvelle maladie peu à peu, avec plus de précautions.

l'effet ; c'eſt la foibleſſe qui eſt naturelle & néceſſaire à ce ſexe. Les fibres des femmes, deſtinées à céder quand elles ſeront tendues par tout le volume de l'enfant & de ſes accompagnements, volume ſouvent très-conſidérable, devoient être moins roides, moins fortes, plus lâches que celles des hommes ; par-là même la circulation ſe fait chez elles avec moins de force, le ſang eſt moins épais, plus aqueux, les humeurs ont plus de penchant à croupir dans les viſceres, & à former des engorgements.

§. 352. L'on préviendroit les maux auxquels cette conſtitution peut conduire, en aidant la foibleſſe des mouvements naturels par l'augmentation de mouvement que fournit l'exercice ; mais ce ſecours, qui ſeroit en quelque façon plus néceſſaire aux femmes qu'aux hommes, leur eſt enlevé par l'éducation qu'on leur donne ; on les applique aux ouvrages de ménage, qui exercent beaucoup moins que ceux auxquels la vocation des hommes les appelle ; elles ſe donnent peu de mouvement, la diſpoſition naturelle de foibleſſe s'accroît, & elles deviennent alors maladives, le ſang circule mal, il perd ſes qualités ; les humeurs croupiſſent par-tout, aucune fonction ne ſe fait bien.

Elles commencent à tomber dans un état de langueur, quelquefois très-jeunes, & pluſieurs années avant qu'il ſoit queſtion des regles ; cette langueur les rend pareſſeuſes ; le mouvement les fatigue un peu, elles n'en prennent point ; il ſeroit le remede de ce mal commençant, mais le remede les peine, elles le rejettent, & le mal augmente.

L'appétit ſe dérange comme les autres fonctions ; elles en ont peu, les aliments ordinaires ne le réveillent point ; elles ſe livrent à des fantai-

ſies, ſouvent les plus bizarres, qui achevent de ruiner l'eſtomac, les digeſtions & la ſanté.

Quelques années s'écoulent, le temps des regles approche, & elles ne paroiſſent point, par deux raiſons; la premiere, c'eſt que la ſanté eſt trop affoiblie pour établir cette nouvelle fonction dans le temps que toutes les autres languiſſent; la ſeconde, parce qu'elles ne ſont point néceſſaires, puiſqu'elles ſont deſtinées à évacuer, hors de la groſſeſſe, le ſang ſuperflu que la femme eſt deſtinée à produire, afin qu'elle ne fourniſſe pas de ſon néceſſaire à l'enfant, & que ce ſuperflu n'exiſte point chez les filles languiſſantes dès long-temps.

§. 353. Cependant le mal augmente, parce que toute maladie qui ne guérit pas, fait des progrès journaliers; on l'attribue à la ſuppreſſion, mais ſouvent on ſe trompe, puiſque la maladie ne vient point toujours de la ſuppreſſion, & que la ſuppreſſion vient ſouvent de la maladie. Cela eſt ſi vrai que lors même que cette évacuation arrive, ſi la foibleſſe ſubſiſte, les malades n'en ſont pas mieux, au contraire; & ſouvent l'on voit de jeunes garçons qui, ayant reçu de la nature une conſtitution & de leurs parents une éducation féminines, ont les mêmes maux que les jeunes filles oppilées.

Les filles de la campagne, qui menent ſouvent le genre de vie des hommes, ſont moins ſujettes à ce mal que celles de la ville.

§. 354. Qu'on ne s'y trompe donc point, tous les maux des jeunes filles ne viennent point du manque des regles. Il y en a cependant qui dépendent réellement de cette cauſe; c'eſt quand une jeune fille forte, robuſte, bien portante, qui a fait à-peu-près ſon cru, qui a beaucoup de ſang, n'a point cette évacuation dans l'âge marqué; alors

ce superflu de sang occasionne mille maux, & beaucoup plus violents que ceux qui ne dépendent que de la cause précédente.

Si les filles oisives de la ville sont plus sujettes aux oppilations qui dépendent de la foiblesse dont j'ai parlé, ou qui l'accompagnent, les filles de la campagne sont plus sujettes à cette derniere espece qui dépend de trop de sang retenu, que celles de la ville ; & c'est ce qui procure ces maladies singulieres qui paroissent surnaturelles au peuple, & que par-là même il attribue aux sortileges.

§. 355. Lors même que les regles sont venues, elles se suppriment souvent, & il n'y a aucune maladie que cette suppression n'ait produite. Elles se suppriment souvent, dans le cas du §. 351, par la continuation de la maladie qui avoit mis obstacle à leur arrivée, & dans d'autres cas, par d'autres causes, telles que le froid, l'humidité, une peur violente, toute passion trop forte, des aliments trop froids, ou indigestes, ou trop chauds, des boissons à la glace, un exercice porté trop loin, les veilles. Les accidents que ces suppressions occasionnent, sont quelquefois plus violents que ceux qui précedent la premiere venue.

§. 356. La facilité avec laquelle cette évacuation se supprime, diminue, se dérange par les causes que je viens d'assigner ; les maux affreux, qui sont la suite de ces dérangements, me paroissent des raisons bien fortes pour engager les femmes à donner tous leurs soins pour en conserver la régularité à tous égards, en évitant, à cette époque, toutes les causes qui peuvent leur nuire. Si elles vouloient bien, non-pas sur ma parole, mais sur celle de leurs meres, de leurs parents, de leurs amies, sur leur propre expérience ; si elles vouloient bien, dis-je, se persuader combien il leur

importe de se ménager dans ces temps critiques, il n'y en a pas une qui, dès la premiere apparition, jusqu'au dernier retour, ne se conduisît avec la plus scrupuleuse régularité.

Leur conduite, dans ces circonstances, décide absolument de leur santé, de celle de leurs enfants, de leur bonheur, de celui des personnes avec qui elles ont à vivre.

Plus elles sont jeunes & délicates, plus les ménagements sont nécessaires. Je sais que la robuste campagnarde néglige quelquefois impunément de se ménager, mais d'autres fois elle en est cruellement punie ; & je pourrois produire une longue liste de celles qui se sont jettées, par leurs imprudences, dans les situations les plus tristes.

Outre l'attention qu'il faut avoir d'éviter les causes générales que j'ai indiquées dans le §. précédent, chacune doit observer ce qui lui nuit plus particuliérement à cette époque, & y renoncer pour toujours.

§. 357. Il y a plusieurs femmes chez lesquelles les regles viennent toujours sans aucun dérangement de leur santé ; il y en a d'autres qui sont incommodées à chaque retour, & quelques-unes pour lesquelles ils sont affreux, par la violence des coliques qui les précedent ou les accompagnent, & qui sont plus ou moins longues. J'en ai vu ne durer que quelques minutes, d'autres quelques heures ; il y en a qui durent plusieurs jours, & qui sont accompagnées de vomissements, de défaillances, de convulsions occasionnées par l'atrocité des douleurs, de vomissements de sang, de saignements de nez, &c. qui, en un mot, paroissent les mettre aux portes de la mort. Cet état demande une très-sérieuse attention ; mais comme il dépend de plusieurs causes, souvent très-opposées, il est impossible d'indiquer

ici le traitement qui convient à chacune. Quelques femmes ont le malheur d'être ſujettes à ces accidents tous les mois, depuis la premiere apparition des regles juſqu'à leur dernier retour, à moins que les remedes, le régime, quelquefois une couche ne les en délivrent; quelques autres ne ſouffrent que de temps en temps, tous les deux, trois, quatre mois; de troiſiemes, après avoir ſouffert cruellement pendant les premiers mois, & même les premieres années, ceſſent de ſouffrir enſuite; d'autres enfin, après avoir eu leurs regles pendant très-long-temps, ſans aucune douleur, ſe trouvent aſſujetties à des douleurs cruelles, tous les retours, ſi, par imprudence ou par fatalité, elles ont eſſuyé quelque dérangement qui les ait ſupprimées, diminuées, retardées; & cette conſidération doit rendre prudentes celles même qui paſſent ordinairement cette criſe ſans douleurs; elles doivent toutes être perſuadées, que quoiqu'elles n'aient aucune incommodité ſenſible, elles ſont cependant plus délicates, plus ſenſibles aux impreſſions des corps étrangers, plus aiſément affectées par les mouvements de l'ame, & ont l'eſtomac plus foible.

§. 358. Ces mêmes regles peuvent être trop abondantes, & elles jettent dans des maladies très-graves, mais dont je ne parlerai pas, parce qu'elles ſont beaucoup moins fréquentes que celles qui ſont produites par la ſuppreſſion; d'ailleurs on pourra faire uſage, dans ce cas, des conſeils que je donnerai plus bas, en parlant des pertes de ſang qui ont lieu dans la groſſeſſe, (voyez §. 365.)

§. 359. Enfin, lors même qu'elles ſont le plus régulieres, après avoir duré un certain nombre d'années, (il eſt rare que cela aille à trente-cinq ans,) elles finiſſent naturellement & néceſſairement, entre quarante-cinq & cinquante ans, quelquefois même plutôt, rarement plus tard,

& l'époque de cette ceſſation eſt ordinairement fâcheuſe pour les femmes.

§ 360. L'on prévient les maux décrits §. 352, en évitant les cauſes qui les produiſent, & 1° en faiſant prendre beaucoup de mouvement aux jeunes filles, ſur-tout dès que l'on remarque la plus légere atteinte du mal.

2° En ayant l'œil ſur elles pour qu'elles ne mangent point de choſes contraires, puiſqu'il y a peu de corps dans la nature, même parmi les moins propres à ſervir d'aliments & les plus dégoûtants, qui n'aient été l'objet de leurs bizarres fantaiſies. Les aliments gras, pâteux, farineux, aigres, aqueux leur ſont nuiſibles. Les thés d'herbes, qu'on leur fait ſouvent boire pour les guérir, ſuffiroient pour les jetter dans cette maladie, en augmentant le relâchement des fibres, qui en eſt la premiere cauſe. Si l'on veut boire quelques infuſions, qu'on les boive froides. La meilleure boiſſon pour elles, c'eſt l'eau de Forges.

3° Il faut éviter les remedes chauds, âcres, & deſtinés uniquement à forcer les regles, qui font ſouvent des maux affreux, & ne font jamais du bien. (1) Ils ſont ſur-tout d'autant plus pernicieux que la malade eſt plus jeune.

(1) L'état de la malade doit déterminer l'uſage de différents remedes, pour procurer le retour de ſes regles. Lorſqu'elle eſt d'un tempérament fort, vif, ſanguin, coloré, lorſque le pouls eſt élevé, dur, fréquent, tout ce qui peut rendre le ſang plus fluide, & relâcher les vaiſſeaux de la matrice eſt néceſſaire; les bains d'eau pure agréablement tiede, les lavements, les lavepieds, les boiſſons délayantes, comme le petit-lait & l'eau de poulet, les aliments les plus doux & les plus rafraîchiſſants ſont indiqués, les remedes chauds, comme ſont la plupart des emménagogues proprement dits, ne peuvent que nuire.

Lors au contraire que la malade eſt pâle, foible, languiſſante, lorſqu'elle paroît menacée d'engorgements ſquirrheux dans les viſceres du bas-ventre, que tout le corps

4° Si le mal empire, il faut leur ordonner quelques remedes ; non point des purgatifs, des délayants, des bouillons d'herbes, des ſels, & je ne ſais combien d'autres choſes nuiſibles ; mais la limaille de fer, qui eſt le vrai remede de ces maux. Il faut prendre la limaille de vrai fer, & non point celle d'acier, & faire attention qu'elle ne ſoit point rouillée ; dès qu'elle l'eſt, elle n'a preſque plus aucune efficacité.

Dans les commencements du mal & aux jeunes filles, il ſuffit d'en donner quinze ou vingt grains par jour, en y joignant l'exercice, & une diete convenable. Quand le mal eſt plus grave & la malade moins jeune, on peut aller hardiment juſqu'à un quart d'once. On fait bien de joindre à la limaille quelques amers ou quelques aromates, & l'on trouvera indiqués dans les N° 54, 55 & 56, les remedes les plus utiles dans ces cas, ſous la forme de poudre, de vin & d'opiat. Quand on ſe propoſe de déterminer les regles, il faut faire uſage du vin N° 55, qui réuſſit ordinairement ; mais j'avertis, & je ſouhaite qu'on y faſſe attention, que ſouvent la ſuppreſſion eſt l'effet & non pas la cauſe de la maladie, & qu'il convient alors de rétablir la ſanté, & non-pas de chercher à forcer les regles, qui ſeroient à cette époque quelquefois plus nuiſibles qu'utiles, & qui reviennent naturellement quand la malade eſt guérie ; leur retour doit ſuivre le retour de la ſanté, & ne doit ni ne peut le précéder ou l'amener. Il y a des cas ſur-tout dans leſquels il ſeroit très-dangereux de vouloir employer des remedes chauds ou actifs, c'eſt quand il y a de la fievre, de la toux, quelqu'hémorragie, une grande maigreur, de l'alté-

eſt œdémateux, les remedes chauds deviennent néceſſaires pour augmenter en même-temps l'action des ſolides, les ſecrétions & les évacuations. Les relâchants, qui conviennent dans le premier cas, nuiroient dans celui-ci.

ration ; il faut détruire tous ces maux avant que d'ordonner aucun remede chaud pour déterminer les regles. L'on imagine mal-à-propos que cette évacuation guérit les femmes de tous les maux, & cette erreur coûte la vie à un grand nombre.

§. 361. Pendant qu'on prend ces remedes, il ne faut prendre aucune des choſes que j'ai déconſeillées dans les §. précédents, & l'on doit en aider l'effet par le mouvement. Celui d'une voiture eſt très-ſalutaire, celui de la danſe l'eſt auſſi beaucoup, moyennant qu'il ne ſoit pas porté juſqu'à l'excès.

Quand le mal a des rechûtes, on ſe conduit tout comme ſi c'étoit une premiere attaque.

§. 362. L'autre eſpece d'oppilations, décrite dans le §. 354, demande une conduite très-différente. La ſaignée, qui eſt pernicieuſe dans la premiere eſpece, & dont l'uſage jette pluſieurs jeunes filles dans une langueur incurable, a ſouvent emporté cette eſpece dans le moment. Les bains de pied tiedes, les poudres N° 20, le petit lait ont ſouvent réuſſi ; mais il faut d'autres fois des ſoins appropriés à chaque cas particulier, & par-là même on doit conſulter.

§. 363. Quand les regles ceſſent par l'âge, (§. 359.) ſi elles ceſſent tout-à-coup, & ſi elles étoient abondantes auparavant, il faut néceſſairement, 1° faire une ſaignée & la réitérer tous les ſix, ou même tous les quatre, ou tous les trois mois. (1)

2° Diminuer

(1) La ſaignée doit être regardée dans ce cas comme un mal quelquefois néceſſaire. On s'y déterminera ſi on ne peut eſpérer la guériſon par les autres ſecours indiqués ; mais nous croyons qu'on ne doit jamais y revenir ſans une indication preſſante, ſans un examen nouveau & approfondi. Il faut accoutumer la nature à ſe débarraſſer par la voie des ſelles, des ſueurs ou des urines, de la trop grande abondance des humeurs, à ſéparer elle-même celles qu'elle doit rejetter, & à diminuer la formation d'une auſſi grande

quantité

2° Diminuer la quantité des aliments, ſurtout de la viande, des œufs & du vin.

3° Augmenter l'exercice.

4° Prendre ſouvent, le matin à jeun, la poudre N° 24, qui eſt excellente dans ce cas, parce qu'elle augmente un peu toutes les évacuations naturelles par les ſelles, les urines & la tranſpiration, & diminue par-là la quantité de ſang qui ſe forme naturellement.

Si cette ceſſation eſt annoncée ou mêlée, comme il arrive ſouvent, par des pertes abondantes, la ſaignée n'eſt pas auſſi néceſſaire : mais le régime & la poudre N° 24 le ſont beaucoup, & il faut y joindre de temps en temps la purgation N° 23. Les remedes aſtringents employés à cette époque, peuvent occaſionner des cancers de matrice.

Il périt pluſieurs femmes à cet âge, parce qu'il eſt très-aiſé de leur faire du mal; ce qui doit les rendre très-prudentes ſur tous les remdees qu'elles emploient. Mais auſſi il arrive ſouvent que leur conſtitution change à leur avantage; leurs fibres deviennent plus fortes; elles ſe trouvent plus robuſtes, pluſieurs petites infirmités finiſſent, & elles jouiſſent enſuite d'une vieilleſſe très-heureuſe; j'en ai vu pluſieurs qui, à cinquante-deux ou cinquante-trois ans, quittoient les lunettes, dont elles ſe ſervoient depuis cinq ou ſix.

Le régime que je viens d'indiquer, la poudre N° 24, la boiſſon N° 32, conviennent beaucoup dans preſque toutes les pertes habituelles,

quantité de ſang. Mais pour que la nature s'y prête, & y ſoit forcée, il faut qu'elle ſouffre un peu, & qu'elle jouiſſe de toutes ſes forces. Nous penſons que ni l'un ni l'autre n'arriveroient ſi on prévenoit la pléthore par des ſaignées régulieres. Les femmes de la campagne ſont beaucoup moins expoſées à tous ces maux que celles de la ville; celles-ci doivent imiter les premieres, ſi elles veulent jouir de leur ſort.

(je parle des femmes du peuple) à quelqu'âge que ce ſoit.

De la Groſſeſſe.

§. 364. Les groſſeſſes ſont généralement beaucoup plus heureuſes dans les campagnes qu'à la ville. Les payſannes ſont cependant ſujettes, comme les femmes de la ville, aux maux de cœur & aux vomiſſements le matin, aux maux de tête & aux maux de dents; mais ces maux cedent à la ſaignée, qui eſt preſque le ſeul remede dont elles aient beſoin. (1)

§. 365. Quelquefois après avoir porté des fardeaux trop peſants, avoir fait des travaux violents, avoir ſoutenu des cahotements trop rudes, avoir fait quelque chûte, elles ſont attaquées de violentes douleurs de reins, qui ſe répandent juſques ſur les cuiſſes, & aboutiſſent tout-à-fait au bas du ventre, ce qui préſage ordinairement qu'elles ſont à la veille de ſe bleſſer.

Il faut, pour prévenir cet accident, qui eſt toujours dangereux, 1° qu'elles ſe mettent ſur le champ au lit, & qu'elles ſe couchent ſur la paillaſſe, ſi elles n'ont point de matelas, la plume eſt très-mauvaiſe dans ce cas; qu'elles reſtent pluſieurs jours dans cette ſituation, ne bougeant & ne parlant preſque point.

2° Il faut tirer d'abord huit ou neuf onces de ſang du bras.

(1) La trop grande abondance de ſang eſt à la vérité la ſeule cauſe de tous ces maux; mais comme on a pluſieurs moyens d'y remédier, on doit toujours préférer les plus doux, & ne point accoutumer le corps à des remedes qui peuvent tourner à ſon déſavantage & à celui des enfants. On fera donc tous ſes efforts pour éviter la ſaignée, en joignant l'exercice, dans un air vif, à une nourriture peu abondante, & encore moins ſucculente.

3° Elles ne prendront ni viande, ni bouillon, ni œufs; mais elles vivront uniquement de quelques ſoupes farineuſes.

4° Elles prendront de deux en deux heures la moitié de la poudre N° 20, & ne boiront que de la tiſane N° 2.

Il y a des femmes robuſtes, ſanguines, qui ſont ſujettes à ſe bleſſer à une certaine époque, elles préviennent cet accident, en ſe faiſant ſaigner quelques jours avant cette époque, & en obſervant un régime tel que je viens de l'indiquer. Mais cette méthode ne vaudroit rien pour les femmes délicates de la ville, qui ſe bleſſent par une toute autre cauſe, & dont on prévient les fauſſes-couches par une méthode très-différente.

Les Couches.

§. 366. L'on remarque qu'il périt plus de femmes à la campagne, dans le temps de l'accouchement, & cela par le manque des bons ſecours, & l'abondance des mauvais, & qu'il en meurt plus en ville, après les couches, par une ſuite de la mauvaiſe ſanté.

Le beſoin des ſages-femmes un peu éclairées, dans la plus grande partie du pays, eſt un malheur trop prouvé, qui a les ſuites les plus funeſtes, & qui demanderoit toute l'attention de la police.

Les fautes qui ſe commettent dans le temps des accouchements ſont ſans nombre, & trop ſouvent ſans remede; il faudroit un livre exprès, comme on en a dans quelques pays, pour donner les directions propres à les prévenir, & il faudroit avoir formé des ſages-femmes propres à les comprendre; mais cela ſort du plan que je me ſuis propoſé. J'indiquerai ſeulement une des cauſes qui fait le plus de mal; c'eſt l'uſage des choſes

chaudes, que l'on donne dès que l'accouchement eſt pénible ou lent, comme caſtor, teinture de caſtor, ſafran, ſauge, rue, ſabine, huile d'ambre, vin, thériaque, vin brûlé avec des aromates ; café, eau-de-vie, eau d'anis, de noix, de fenouil & autres liqueurs. Toutes ces choſes ſont de vrais poiſons, qui, bien loin de hâter l'accouchement, le rendent plus difficile, en enflammant & la matrice, qui ne peut plus ſe contracter, & les parties qui ſervent de paſſage, qui par-là même ſe gonflent, retréciſſent les voies, & ne peuvent plus prêter. (1) D'autres fois ces poiſons chauds produiſent une hémorragie qui tue en peu d'heures.

§. 367. L'on ſauveroit un grand nombre de meres & d'enfants, par une méthode directement contraire. Dès qu'une femme, bien portante avant ſes couches, robuſte, bien faite, ſe trouveroit en travail, & que le travail paroîtroit douloureux & difficile, bien-loin de l'encourager à des efforts précoces, qui perdent tout, & de les aider par les remedes deſtructifs dont je viens de parler, il faut lui ordonner une ſaignée du bras, qui préviendra l'engorgement & l'inflammation, calmera les douleurs, relâchera les parties, & diſpoſera tout favorablement. (2)

L'on ne doit donner d'autre nourriture, pendant le temps du travail, qu'un peu de panade

(1) On ne doit employer les cordiaux, les échauffants que dans les grandes foibleſſes ſans fievre, & encore doit-on toujours commencer par les doux, tels que le vin vieux avec du ſucre, les rôties au ſucre, & ſemblables.

(2) Ce conſeil n'a lieu que lorſque la femme pléthorique & vive annonce par ſon pouls, par ſes couleurs, que l'engorgement des vaiſſeaux ſanguins produit une tenſion, des douleurs trop grandes, & fait craindre une perte de ſang trop conſidérable.

toutes les trois heures, & de l'eau panée autant que le malade en veut.

On donne de quatre en quatre heures un lavement avec une décoction de mauve & un peu d'huile ; dans l'intervalle on fait mettre sur une étuve, c'est-à-dire sur un bassin, ou sur une chaise percée, dans lequel il y a de l'eau chaude ; l'on frotte le passage avec un peu de beurre, & l'on tient sur le ventre des fomentations d'eau chaude, qui sont les plus efficaces.

En suivant cette route, non-seulement les sages-femmes ne font point de mal, mais elles laissent à la nature le temps de faire du bien ; un grand nombre d'accouchements qui paroissoient difficiles se terminent heureusement, & l'on a au moins le temps d'aller chercher des secours. D'ailleurs les suites de couches sont heureuses ; au lieu qu'en suivant la méthode échauffante, lors même que l'accouchement est fait, la mere & l'enfant ont si cruellement souffert qu'ils périssent souvent l'un & l'autre.

§. 368. Je sais que ces moyens sont insuffisants lorsque la situation de l'enfant est mauvaise, ou qu'il y a quelque vice de conformation chez la mere ; mais au moins ils empêchent l'augmentation du mal, &, comme je l'ai dit, laissent le temps de recourir aux Chirurgiens-Accoucheurs, ou à quelques sages-femmes un peu moins mal instruites.

Je réitere encore que les sages-femmes doivent bien se garder de presser les femmes à faire des efforts qui leur font un mal infini, & qui peuvent rendre fâcheux l'accouchement, qui, avec un peu de patience, eût été le plus heureux ; & j'insiste d'autant plus volontiers sur ce danger des efforts précipités, & sur la nécessité de la patience, que cette pratique fâcheuse est presque générale dans ce pays.

L'on craint la foibleſſe dans laquelle les malades paroiſſent être, on imagine qu'elles n'auront pas la force d'accoucher, & c'eſt la raiſon dont on s'autoriſe pour leur donner des cordiaux ; mais cette raiſon eſt chimérique ; l'on ne perd pas ſi promptement les forces ; les douleurs légeres abattent, mais à meſure qu'elles augmentent, les forces ſe relevent ; elles ne manquent jamais quand il n'y a point d'accident étranger, & l'on doit être perſuadé que, dans une femme ſaine & bien portante, ce n'eſt jamais la foibleſſe qui empêche l'accouchement.

Suites de Couches.

§. 369. Les ſuites de couches les plus fréquentes dans les campagnes ſont, 1° les pertes de ſang exceſſives. 2° L'inflammation de matrice. 3° La ſuppreſſion ſubite des *lochies*, c'eſt le nom qu'on donne à la perte qui ſuit ordinairement la couche. 4° Les ravages du lait.

Les pertes trop abondantes doivent être traitées par les moyens indiqués §. 365 ; & ſi la perte eſt exceſſive, l'on applique ſur le ventre, les reins, les cuiſſes, des linges trempés dans un mêlange de parties égales d'eau & de vinaigre, qu'on change dès qu'ils commencent à être ſecs, & qu'on quitte dès que la perte commence à diminuer.

§. 370. L'inflammation de matrice ſe manifeſte par les douleurs dans tout le bas du ventre, la tenſion de tout le ventre, l'augmentation des douleurs quand on le touche, une eſpece de tache rouge qui monte au milieu du ventre juſqu'au nombril, & qui, quand le mal empire, devient noire, ce qui eſt toujours mortel ; une foibleſſe étonnante, le viſage prodigieuſement changé, un léger délire, une fievre continue avec un

pouls foible & dur, quelquefois des vomiſſements continuels, ſouvent le hoquet, une perte très-peu abondante d'une eau rouſſe, puante, âcre ; des envies fréquentes d'aller à la ſelle ; des ardeurs & quelquefois une ſuppreſſion d'urine.

§. 371. Ce mal très-grave & ſouvent mortel, doit être traité comme les maladies inflammatoires. Il faut ſur-tout, après les ſaignées, (1) donner fréquemment des lavements d'eau tiede, en injecter dans la matrice, en appliquer continuellement ſur le ventre, & boire abondamment, ou de la tiſane d'orge toute ſimple, ſur chaque pot de laquelle on met un demi-quart d'once de nitre, ou des laits d'amandes N° 4.

§. 372. La ſuppreſſion totale des lochies, qui occaſionne les maladies les plus violentes, ſe traite préciſément de la même façon ; & ſi malheureuſement l'on donne quelques remedes chauds pour en forcer la ſortie, l'on ôte, dans le moment, toute eſpérance de guériſon.

§. 373. Si la fievre de lait eſt très-forte, la tiſane d'orge du §. 371, & les lavements, avec une diete très-légere, uniquement de panade ou de quelques autres farineux très-clairs, la diſſipent.

§. 374. Les femmes délicates, qui ne ſont pas ſoignées comme il ſeroit néceſſaire, ou celles que la néceſſité oblige à travailler trop tôt, ſont expoſées à pluſieurs accidents qui dépen-

(1) On ne ſe décidera à la ſaignée (ſuivant notre avis) que dans le cas où l'accouchée a perdu peu de ſang, lorſqu'elle eſt pléthorique, que la ſuppreſſion eſt totale, & l'inflammation de la matrice bien démontrée par l'élévation & la vivacité de la douleur du bas du ventre. Dans les cas douteux, il faut toujours tenter les fomentations, les cataplaſmes, les liniments, les lavements émolliens, les potions, les tiſanes lénitives, tempérantes, diurétiques, & les lave-pieds dans de l'eau tiede, avant de s'y déterminer.

dent ſouvent de ce que la tranſpiration & l'évacuation des lochies ne ſe faiſant pas bien, & la ſéparation du lait dans les ſeins étant troublée, il ſe forme ce qu'on appelle des dépôts laiteux, qui ſont toujours très-fâcheux, & ſurtout quand ils ſe font ſur quelque partie intérieure. Il s'en fait fréquemment ſur les cuiſſes, & dans ce cas, il faut faire uſage de la tiſane N° 58, & appliquer deſſus la tumeur les cataplaſmes N° 59. Ces deux remedes diſſipent inſenſiblement le mal, s'il peut ſe diſſiper ſans ſuppuration. Si cela n'eſt pas poſſible, & qu'il ſe forme du pus, un Chirurgien ouvre l'abcès, & le traite comme un autre.

§. 375. Si le lait ſe coagule dans le ſein, il eſt de la plus grande importance de diſſiper inceſſamment cette groſſeur, ſans quoi elle ſe durcit, devient ſquirrhe; & de ſquirrhe ſouvent, au bout d'un certain temps, cancer; c'eſt-à-dire, la plus cruelle des maladies.

L'on prévient cet horrible mal, en remédiant à ces petites tumeurs dès le commencement. Il n'y a rien de plus efficace pour cela que les remedes N° 57 & 60; mais il eſt toujours prudent de ne rien faire ſans conſulter.

Dès qu'il y a une dureté invétérée, & exempte de douleur, il ne faut faire aucune application, toutes ſont nuiſibles, & celles qui ſont graſſes, irritantes, réſineuſes, ſpiritueuſes, changent promptement le ſquirrhe en cancer. Quand le cancer eſt manifeſté, toutes les applications ſont auſſi également nuiſibles, excepté celle N° 60. Le cancer a été long-temps incurable; depuis quelques années l'on en a guéri quelques-uns avec le remede N° 57, qui n'eſt cependant pas infaillible, mais qu'on doit toujours eſſayer. (1)

(1) L'uſage de la ciguë tenté à Lyon par tous ceux

§. 376. Les bouts des seins des nourrices s'écorchent souvent, & les font cruellement souffrir. Un des meilleurs remedes, c'est la pommade la plus simple, un mélange d'huile & de cire fondues ensemble, ou l'onguent N° 66 ; & si le mal est opiniâtre, il faut purger, ce qui réussit ordinairement.

CHAPITRE XXVII.

Avis pour les Enfants.

§. 377. LEs maladies des enfants, & tout ce qui regarde leur santé, sont des objets qui ont été généralement trop négligés par les Médecins, & dont on a confié trop longtemps la direction aux personnes les moins propres à s'en charger. Leur santé est cependant bien importante ; il faut les conserver, si l'on veut avoir des hommes, & leur médecine est susceptible d'un plus grand degré de perfection qu'on ne le croit ordinairement ; elle a même un avantage sur celle des adultes, c'est que l'on ne trouve pas des complications de maux aussi fréquentes.

L'on dit qu'ils ne savent pas se faire entendre ; cela est vrai jusqu'à un certain point, mais cela ne l'est pas exactement, & s'ils ne parlent pas notre langage, ils en ont un qu'il faut étudier.

qui avoient des cancers à traiter, & donné même à de très-grandes doses, n'a rien produit dans cette ville qui ait mérité une attention sérieuse de la part des Observateurs. Plusieurs personnes avoient cependant pris la précaution de faire venir l'extrait de Vienne en Autriche, de le tenir des mains de M. Storck lui-même. Ce remede a eu si peu de succès qu'on l'a presqu'entiérement abandonné.

Chaque maladie a proprement le ſien, qu'un Médecin attentif apprend ; il doit donner tous ſes ſoins à comprendre celui des enfants, & à en profiter, pour perfectionner les moyens de les rendre ſains & vigoureux, & de les guérir des différents maux auxquels ils ſont expoſés. Je ne me propoſe point de remplir actuellement cette tâche dans tout le détail qu'elle exigeroit ; mais j'indiquerai les principales cauſes de leurs maux, & la façon générale de les traiter ; je leur épargnerai au moins par-là une partie du mal qu'on leur fait, & l'épargne des maux artificiels eſt un des grands buts de cet ouvrage.

§. 378. Preſque tous les enfants qui meurent avant l'âge d'un an, & même de deux, meurent avec des convulſions ; l'on dit qu'ils ſont morts de convulſions, & l'on a en partie raiſon, ce ſont en effet les convulſions qui les ont tués ; mais ces convulſions elles-mêmes ſont l'effet d'autres maladies qui demandent toute l'attention de ceux qui ont ſoin de ces petites créatures, & ce n'eſt qu'en combattant ces différentes cauſes qu'on peut guérir les convulſions. L'on en reconnoît quatre principales, le *meconium*, les *aigreurs*, la *pouſſée des dents* & les *vers* ; je dirai quelque choſe de chacune.

Du Meconium.

§. 379. L'eſtomac & les inteſtins de l'enfant ſont remplis, quand il vient au monde, d'une matiere noire, médiocrement épaiſſe & aſſez gluante, qu'on appelle *meconium*. Il faut que cette matiere ſoit évacuée avant que l'enfant prenne du lait, ſans quoi elle le corromproit ; & devenant elle-même extrêmement âcre, il en réſulteroit une double ſource de maux auxquels l'enfant ne réſiſteroit point.

L'on procure l'évacuation de cet excrément, 1° en ne leur donnant point de lait les vingt-quatre premieres heures de leur vie. 2° En leur faisant boire pendant ce temps-là de l'eau dans laquelle on met un peu de sucre ou du miel, ce qui délaie ce *meconium*, & en facilite l'évacuation par les selles, & quelquefois par les vomissements.

3° Pour être plus sûr que toute cette matiere sort, il faut leur donner une once de *sirop de chicorée composé*, qu'on délaie avec un peu d'eau, & qu'on leur fait boire dans l'espace de quatre ou cinq heures. Cette pratique a les plus grands avantages, & il est à souhaiter qu'elle devienne générale. Le sirop que j'indique est à préférer de beaucoup à tous les autres, & sur-tout à l'huile d'amandes. (1)

Si la grande foiblesse exige quelque aliment, il n'y a point d'inconvénient à leur donner un peu de biscuit dans l'eau, comme on fait ordinairement, ou un peu de panade très-claire.

Des Aigreurs.

§. 380. Quoique les enfants aient été bien évacués d'abord après leur naissance, très-sou-

(1) Cette méthode est utile lorsque la mere n'allaite point son enfant; l'art est alors obligé de suppléer à la nature, ce qu'il fait toujours très-imparfaitement. Mais lorsque la mere éclairée sur son véritable intérêt & sur celui de son enfant, écoutant la voix de la nature & du devoir, en devient la nourrice, toutes ces précautions, tous ces remedes sont nuisibles, ou au moins inutiles. La mere doit donner à tetter à son enfant aussi-tôt qu'il peut le faire. Le premier lait, le *coloſtrum*, qui est très-séreux, servira lui-même de purgatif, aidera l'évacuation du *meconium*, deviendra peu à peu nourrissant, & tiendra lieu des biscuits & de la panade, que nous croyons dangereux dans les premiers jours de la naissance.

vent le lait s'aigrit dans leur estomac, & produit des vomissements, des coliques violentes, des convulsions, la diarrhée, la mort. Il n'y a que deux choses à faire, évacuer les matieres aigres, & empêcher qu'il ne s'en forme de nouveau. Le sirop de chicorée est encore dans ce cas le meilleur remede pour les évacuer.

On prévient la formation des nouvelles aigreurs, en donnant trois prises par jour si le mal est grave, deux & même une seule s'il est peu considérable, de la poudre N° 61, & on leur fait boire du thé de mélisse & de tilleul.

§. 381. L'on est en usage de donner aux enfants beaucoup d'huile d'amandes douces, dès qu'ils ont quelques tranchées; mais c'est une habitude pernicieuse, & dont les conséquences sont très-dangereuses. Il est vrai que l'huile appaise quelquefois d'abord les douleurs, en enveloppant les acides, & en émoussant la sensibilité des nerfs; mais c'est un remede palliatif, qui loin d'enlever la cause, l'augmente, puisqu'il s'aigrit lui même; aussi le mal revient bientôt, & plus on donne d'huile, plus l'enfant devient sujet aux tranchées. J'en ai guéri sans autre remede que la privation de l'huile, qui leur affoiblissoit l'estomac; par là même le lait se digere moins bien, moins vîte, & s'aigrit plus aisément; & l'affoiblissement que l'estomac reçoit à cette époque, a quelquefois des influences sur le tempérament de l'enfant, pour le reste de ses jours.

Il importe aux enfants d'avoir le ventre libre, & il est certain que très-souvent l'huile les resserre en diminuant les forces des intestins; il n'y a personne qui ne puisse remarquer cet inconvénient, & qui ne continue cependant à l'ordonner dans un but contraire; mais telle est la force du préjugé dans ce cas & dans tant d'autres;

on eſt dans l'idée que tel remede doit produire tel effet ; il a beau ne le produire jamais, la prévention ſubſiſte ; l'on attribue ſon inefficacité à de trop petites doſes, on les double, le mauvais effet augmente, & ne fait point finir l'aveuglement.

L'abus de l'huile diſpoſe auſſi à la nouûre, & enfin il devient ſouvent la cauſe premiere des maux de la peau, qui ſont extrêmement difficiles à guérir.

Il paroît par-là qu'on ne doit l'employer que très-rarement, & qu'on l'ordonne toujours très-mal-à-propos dans les coliques qui viennent d'un principe d'aigreur dans l'eſtomac ou dans les inteſtins.

§. 382. Les enfants ſont ordinairement plus ſujets à ces coliques pendant les premiers mois ; enſuite elles diminuent à meſure que leur eſtomac ſe fortifie. On les ſoulage dans l'accès, en leur donnant des lavements avec une décoction de camomilles, & la groſſeur d'une noiſette de ſavon. Une flanelle trempée dans une décoction de camomilles avec un peu de thériaque, appliquée chaude ſur l'eſtomac & le ventre, leur fait auſſi beaucoup de bien.

On ne peut pas toujours leur donner des lavements, cela auroit ſon danger, & chacun connoît la méthode d'y ſuppléer par des ſuppoſitoires, avec quelques côtes de plantes, ou du ſavon, ou du miel cuit.

Un des plus ſûrs moyens de prévenir ces coliques, qui viennent de ce que le lait ne ſe digere pas, c'eſt de leur donner autant de mouvement qu'il eſt poſſible, vu leur âge.

§. 383. Avant que de paſſer à la troiſieme cauſe des maladies des enfants, qui eſt la pouſſée des dents, je dois parler d'un des premiers ſoins qu'exige leur enfance, c'eſt celui de les laver,

d'abord pour les décraſſer, enſuite pour les fortifier.

Du Lavage des Enfants.

§. 384. Tout le corps de l'enfant qui naît eſt couvert d'une craſſe qui vient de la liqueur dans laquelle il a vécu. Il eſt important de l'en délivrer d'abord, & il n'y a rien d'auſſi bon que le mêlange d'un tiers de vin avec deux tiers d'eau ; le vin pur eſt dangereux. On peut réitérer ce lavage quelques jours de ſuite ; mais c'eſt une très-mauvaiſe coutume que de continuer à les laver ainſi tiédement, & l'on en augmente le danger ſi l'on met du beurre, comme on ne le fait que trop ſouvent dans l'eau & le vin qu'on emploie ; ſi cette craſſe paroît gluante & épaiſſe, il faut ſe ſervir d'une décoction de camomilles, avec la groſſeur d'une noiſette de ſavon. La baſe de la ſanté c'eſt la régularité avec laquelle ſe fait la tranſpiration ; pour obtenir cette régularité, il faut fortifier la peau, & les lavages tiedes l'affoibliſſent. Quand elle a la force néceſſaire, elle fait toujours ſes fonctions, & la tranſpiration ne ſe dérange pas à tous les changements de temps : l'on ne doit donc rien négliger pour la mettre dans cet état ; & pour parvenir à ce point important, il faut laver les enfants, peu de jours après leur naiſſance, avec de l'eau froide, telle qu'on l'apporte de la fontaine.

On ſe ſert d'une éponge, & l'on commence par le viſage, les oreilles, le derriere de la tête, (on évite la fontanelle) (1), le col, les reins, tout le corps, les cuiſſes, les jambes, les bras, en un mot par-tout. Cette méthode uſitée il y a tant de ſiecles, & pratiquée de nos jours par pluſieurs peuples, qui s'en trouvent très-bien,

(1) C'eſt cet eſpace au-deſſus de la tête, dans lequel on ſent que les os ne ſont pas encore réunis.

paroîtra révoltante à nombre de meres ; elles croiront tuer leurs enfants, & elles n'auront point le courage ſur-tout de réſiſter aux cris qu'ils font ſouvent les premieres fois qu'on les lave ; mais ſi elles les aiment véritablement, elles ne peuvent pas leur donner une marque plus réelle de cette tendreſſe qu'en ſurmontant en leur faveur cette répugnance.

Les enfants foibles ſont ceux qui ont le plus beſoin d'être lavés (1) ; les très-robuſtes peuvent s'en paſſer, & l'on ne peut croire, qu'après l'avoir vu ſouvent, combien cette méthode contribue à leur donner promptement des forces. J'ai le plaiſir de voir, depuis que j'ai cherché à l'introduire ici, que pluſieurs meres les plus tendres & les plus raiſonnables l'ont employée avec le plus grand ſuccès. Les ſages-femmes, qui en ont été les témoins, les nourrices & les filles d'enfants qui en ont été les exécutrices, la répandent ; & ſi elle peut devenir générale, comme tout me l'annonce, je ſuis pleinement perſuadé qu'en conſervant un très-grand nombre d'enfants, elle contribuera à arrêter les progrès de la dépopulation.

Il faut les laver très-réguliérement tous les jours, quelque temps & quelque ſaiſon qu'il faſſe, & dans la belle ſaiſon les plonger dans des ſeaux, dans des baſſins de fontaine, dans des ruiſſeaux, dans des rivieres, dans le lac.

Après quelques jours de pleurs, ils s'accoutument tous ſi bien à cet exercice, qu'il devient un de leurs plaiſirs, & qu'ils rient pendant toute l'opération.

(1) Il y a cependant un degré de foibleſſe qui doit l'empêcher ; c'eſt quand l'enfant a beſoin de chaleur, de cordiaux, de frictions, pour ne pas périr de foibleſſe ; car dans ces circonſtances nous croyons qu'on lui nuiroit en le lavant avec de l'eau froide.

Le premier avantage de cette méthode, c'eſt, comme je l'ai dit, d'entretenir la tranſpiration, & de rendre moins ſenſible aux impreſſions de l'air; mais de ce premier avantage il en réſulte qu'on les préſerve d'un grand nombre de maux, ſur-tout de la nouûre, des obſtructions, des maladies de la peau & des convulſions, & on leur aſſure une ſanté ferme & robuſte.

§. 385. Mais il ne faut pas détruire le bien qu'on leur fait en les lavant, par la mauvaiſe habitude de les tenir trop au chaud; il n'y en a point de plus pernicieuſe & qui tue plus d'enfants; il faut les accoutumer à être très-peu habillés, tant le jour que la nuit; à avoir ſur-tout la tête très-peu couverte, & point du tout pendant le jour, depuis l'âge de deux ans; éviter qu'ils ne ſoient dans des chambres trop chaudes, & les faire vivre au grand air, ſoit l'été, ſoit l'hiver, le plus qu'il eſt poſſible. Les enfants élevés au chaud ſont ſouvent enrhumés, foibles, pâles, languiſſants, bouffis, triſtes, tombent dans la nouûre, la conſomption, toutes ſortes de langueurs, & meurent dans l'enfance, ou vivent miſérables, &c. Ceux qu'on lave à l'eau froide & qu'on éleve au grand air, ſont l'oppoſé.

§. 386. Je crois devoir ajouter que l'enfance n'eſt pas le ſeul période de la vie dans lequel les bains froids ſoient utiles. Je les ai employés avec un ſuccès marqué pour des perſonnes de tout âge, même pour des ſeptuagénaires; & il y a deux eſpeces de maladies plus fréquentes, il eſt vrai, à la ville qu'à la campagne, dans leſquelles ils réuſſiſſent très-bien, c'eſt dans les foibleſſes de nerfs, & quand la tranſpiration ſe fait mal, qu'on craint l'air, qu'on eſt fluxionnaire, foible, languiſſant. Le bain froid rétablit la tranſpiration, redonne de la force aux nerfs, & diſſipe par-là tous les dérangements que ces deux

cauſes

causes occasionnoient dans l'économie animale. On doit les prendre avant le dîner. Mais autant les bains froids sont utiles, autant l'usage habituel des bains chauds est pernicieux ; ils disposent à l'apoplexie, à l'hydropisie, aux vapeurs, à l'hypocondrie ; & l'on voit les villes où l'usage en est fréquent, désolées par toutes ces maladies. (1)

(1) On peut diviser les bains aqueux simples, en froids, tempérés & chauds. Ils produisent des effets très-différents suivant ces divers degrés de chaleur.

Les bains très-froids tels que ceux de riviere pendant l'hiver, répercutent violemment les humeurs de la surface & des extrémités du corps dans les visceres. Un homme ne peut y rester long-temps sans crainte de tomber dans un froid mortel. Mais s'il ne reste dans ce bain que quelques secondes ou très-peu de minutes, pour passer dans un lit chaud, la secousse violente qu'éprouve tout le corps dans cette immersion, excite de grands efforts de la nature ; elle augmente la tension & le ressort des fibres, elle donne lieu à un mouvement de fievre souvent utile pour résoudre & dissiper des obstructions, pour rendre le cours des liquides du corps humain plus égal, pour les atténuer & pour rétablir la transpiration. On s'en sert avec succès contre quelques rhumatismes invétérés, les paralysies des hommes robustes, les catarrhes, & sur-tout contre le rachitis. On ne doit en faire usage que le matin à jeun, ou très-loin des repas.

Les bains moins froids, mais au-dessus de la température agréable au corps humain, tels que sont ceux de riviere dans le printemps, produisent à peu près les mêmes effets, mais avec moins de violence & de danger ; les malades peuvent y rester plus long-temps.

Les bains tempérés qui ne produisent aucun sentiment de chaleur ni de froid, qui sont par conséquent les plus agréables, & qui imitent par leur température l'eau de riviere dans les jours les plus chauds de l'été, lorsqu'elle a pendant long-temps été exposée au soleil, mais qui sont encore un peu au-dessous du degré de chaleur propre à l'homme & aux animaux non aquatiques ; ces bains tempérés, dis-je, sont le plus puissant des calmants, des relâchants & des émollients. Ils conviennent toutes les fois qu'il faut calmer des douleurs vives, dilater les vaisseaux du corps humain trop resserrés, ramollir le tissu de

De la Poussée des Dents.

§. 387. La sortie des dents coûte souvent beaucoup aux enfants, & quelques-uns succombent aux maux qu'elles occasionnent. L'on doit à cette époque, si elle est douloureuse :

1° Leur tenir le ventre libre par des lavements faits avec une décoction de mauve, sans y rien ajouter ; mais ils ne sont point nécessaires si l'enfant a en même-temps la diarrhée.

2° Leur diminuer un peu la quantité des aliments, par deux raisons ; l'une, c'est que l'esto-

la peau, rendre le sang plus fluide, détendre les solides trop desséchés ou trop irrités, & rétablir la transpiration. Ils sont par ces raisons de la plus grande utilité dans la colique néphrétique, les maladies de la peau, la suppression des regles, les vapeurs, la mélancolie, la folie, &c. Dans ce dernier cas, rien n'est plus avantageux que d'appliquer sur la tête de la glace pilée entre deux linges, pendant que le corps est plongé dans l'eau tempérée.

Ces mêmes bains sont nuisibles aux tempéraments cachectiques, glaireux, pléthoriques, à ceux qui ont des suppurations intérieures, des plaies & des ulceres extérieurs, dont l'estomac ou la poitrine sont foibles ou malades, dont les premieres ou les secondes voies sont remplies d'humeurs putrides, qui sont assoupis, & qui ont beaucoup d'embonpoint.

Les bains chauds au degré de la température du corps humain (le 32 au-dessus de la glace du thermometre de M. de Réaumur) & au-dessus, tels que nous en fournissent les eaux thermales, sont employés avec succès dans les cas où il faut résoudre une humeur viciée, épaissie & fixée dans certaines parties. Ils excitent des sueurs très-abondantes. On s'en sert utilement contre quelques douleurs rhumatismales, les engorgements squirrheux des glandes cutanées, les mauvaises cicatrices, &c. mais comme ils raréfient excessivement tous les fluides du corps humain, comme ils irritent tous les solides, on ne s'en sert presque plus qu'en douches ou en bains particuliers. Ils nuisent d'ailleurs dans tous les cas où on craint l'apoplexie, l'hydropisie, les vapeurs, &c.

mac eſt plus foible qu'auparavant; l'autre, c'eſt qu'il y a quelquefois un peu de fievre.

3° Leur augmenter un peu la quantité de la boiſſon; la meilleure pour eux, c'eſt ſans contredit l'infuſion de tilleul, qu'on blanchit avec un peu de lait.

4° On leur frotte ſouvent les gencives avec un mélange d'autant de miel que de mucilage de pepins de coings, & on leur donne à mâcher une racine d'althéa ou de réglisſe.

C'eſt ſouvent dans le temps de la ſortie des dents que les enfants ſe nouent.

Des Vers.

§. 388. Le méconium, l'aigreur du lait & les dents ſont trois grandes cauſes des maux des enfants; il y en a une quatrieme, les vers, qui leur fait auſſi très-ſouvent du mal, mais qui n'eſt point cependant, à beaucoup près, la cauſe générale de leurs maux, comme on eſt généralement porté à le croire, dès qu'on voit un enfant de plus de deux ans malade. Il y a un grand nombre de ſymptomes qui font croire qu'un enfant a des vers; il n'y en a qu'un ſeul, c'eſt leur ſortie par le haut ou par le bas, qui le démontre évidemment. Il y a d'ailleurs à cet égard beaucoup de variétés, quelques enfants ayant beaucoup de vers ſans en être incommodés, d'autres étant réellement malades avec un petit nombre.

Les vers nuiſent, 1° en obſtruant les inteſtins, & en comprimant les parties voiſines par leur volume; 2° en ſuçant le chyle deſtiné à nourrir le malade, & le privant par-là même de ſa ſubſiſtance; 3° en irritant les inteſtins & même en les rongeant.

§. 389. Les ſignes qui font croire qu'il y en

a, ſont de légeres coliques, fréquentes & irrégulieres ; une abondance de ſalive à jeun ; une odeur déſagréable, d'une eſpece ſinguliere, dans l'haleine, ſur-tout le matin ; des demangeaiſons dans les narines ; qui font qu'ils les grattent ſouvent ; un appétit très-irrégulier, quelquefois un appétit vorace, d'autre fois point du tout ; des maux de cœur, des vomiſſements ; quelquefois de la conſtipation, plus ſouvent une diarrhée de matieres mal cuites ; le ventre aſſez gros, le reſte du corps maigre ; une ſoif que la boiſſon ne diminue pas ; ſouvent beaucoup de foibleſſe ; de la triſteſſe. Le viſage eſt aſſez ordinairement mauvais, & change d'un quart d'heure à l'autre ; les yeux ſont ſouvent éteints, entourés d'un cercle livide ; on en voit ſouvent le blanc pendant le temps du ſommeil, qui eſt quelquefois accompagné de rêves effrayants, de ſurſauts continuels, de grincements de dents. Quelques enfants ſont dans l'impoſſibilité d'être un ſeul moment tranquilles. Les urines ſont ſouvent blanches, je les ai vues comme du lait. Ils ont des palpitations, des évanouiſſements, des convulſions, des aſſoupiſſements longs & profonds, des ſueurs froides tout-à-coup ; des fievres qui ont des caracteres de malignité ; des pertes de vue & de voix qui durent long-temps ; des paralyſies ou des mains, ou des bras, ou des jambes ; des engourdiſſements. Les gencives ſont en mauvais état & comme rongées ; ils ont ſouvent le hoquet, un pouls petit & irrégulier, des rêveries, & ce qui eſt un des ſymptomes les moins équivoques, fréquemment une petite toux ſeche, ſouvent une eſpece de mucoſité dans les ſelles ; quelquefois de très-longues & violentes coliques, qui ſe terminent par un abcès à l'extérieur du ventre, dont il ſort des

§. 390. L'on a une foule de remedes pour les vers. La *grenette* ou *ſemen-contra*, qui eſt un des plus ordinaires, eſt très-bon (1); l'on ſe ſert auſſi avec ſuccès de celui N° 62; la poudre N° 14 eſt un des meilleurs. La fleur de ſoufre, le jus de creſſon, les acides, l'eau de miel ont ſouvent réuſſi; mais les trois premiers que j'ai indiqués, ſuivis d'un purgatif, ſont les meilleurs. L'on trouvera N° 63, un remede purgatif qu'on peut faire prendre aſſez aiſément aux enfants les plus difficiles. Quand malgré ces remedes les vers ſubſiſtent, il convient de conſulter quelqu'un pour en employer de plus efficaces; ce qui eſt très-important, puiſque, quoique peut-être la moitié des enfants ait des vers, & que pluſieurs ſe portent très-bien, il y en a cependant que les vers tuent très-réellement, après leur avoir fait des maux cruels pendant pluſieurs années.

Cette diſpoſition à avoir des vers prouve toujours des digeſtions imparfaites; ainſi il faut éviter de donner aux enfants qui ſont dans ce cas, des choſes difficiles à digérer. Il faut ſurtout bien ſe garder de leur donner comme remede des huiles qui, ſuppoſé même qu'elles détruiſent quelques vers d'abord, augmentent la cauſe qui en laiſſe reproduire de nouveaux. (2) Un long

(1) Quelques grains de jalap unis au *ſemen-contra* ſont un excellent remede pour tuer & évacuer en même-temps les vers. Mais on évitera de les donner, lorſqu'il y a des coliques, des tenſions douloureuſes dans le bas-ventre & d'autres ſymptomes qui exigent les calmants, les anodins & les huileux.

(2) Un long & grand uſage des huiles eſt très-nuiſible par le relâchement qu'il fait éprouver à l'eſtomac & aux inteſtins, & par la difficulté des digeſtions qui en eſt la ſuite; mais ces mêmes huiles ſont néceſſaires, lorſqu'il faut calmer les douleurs excitées par les vers; on les rendra plus utiles, ſi on les mêle avec des ſirops & des acides.

uſage de limaille de fer eſt ce qui détruit le mieux cette diſpoſition vermineuſe.

Des Convulſions.

§. 391. J'ai déjà dit §. 378, que les convulſions des enfants étoient preſque toujours l'effet de quelqu'autre maladie, & ſur-tout des quatre dont j'ai parlé ; quelques autres cauſes moins fréquentes leur en occaſionnent quelquefois : on peut les réduire aux ſuivantes.

La premiere c'eſt les matieres corrompues qui ſe trouvent dans l'eſtomac & les boyaux, & qui par l'irritation qu'elles occaſionnent dans les nerfs de ces parties, produiſent des mouvements irréguliers dans les nerfs de tout le corps, ou au moins dans quelques parties, d'où naiſſent les convulſions, qui ne ſont que des mouvements involontaires des muſcles. Ces matieres corrompues ſont le produit du trop d'aliments, des aliments mal-ſains, de ceux dont la digeſtion eſt au-deſſus des forces de l'eſtomac des enfants ; des mêlanges, de la mauvaiſe diſtribution des aliments.

On connoît que les convulſions de l'enfant dépendent de cette cauſe, par ce qui a précédé, par ſon dégoût, ſon appeſantiſſement, ſa langue ſale, ſon ventre gros, ſon mauvais teint, ſon mauvais ſommeil.

La diete, c'eſt-à-dire une diminution dans la quantité de ſes aliments, quelques lavements avec de l'eau tiede, & une purgation N° 63 les guériſſent.

§. 392. La ſeconde cauſe c'eſt les vices du lait ; ſoit que la nourrice ait eu quelque colere violente, quelque grand chagrin, quelque peur ; ſoit qu'elle ait pris des aliments mal-ſains, bu trop de vin ou des liqueurs ; ſoit qu'elle ſoit

réglée, & que cette époque produiſe un dérangement ſenſible dans ſa ſanté ; ſoit enfin qu'elle ſoit malade : dans tous ces cas le lait ſe gâte & jette l'enfant dans des accidents violents, qui quelquefois le tuent promptement.

L'on y remédie, 1° En le privant de ce lait gâté, juſqu'à ce que la nourrice ſoit remiſe dans ſon état de ſanté & de tranquillité, dont on hâte le retour par quelques lavements, des calmants, une entiere privation de ce qui lui a fait du mal, & en faiſant tirer exactement tout le lait qui a ſouffert.

2° En donnant à l'enfant même quelques lavements, en lui faiſant boire beaucoup d'eau de tilleul, en ne le nourriſſant, pendant un jour ou deux, que de panades ou d'autres ſoupes ſans lait.

3° En le purgeant, ſi ces premiers ſecours ne ſuffiſent pas, avec une once ou une once & demie de ſirop de chicorée compoſé, ou autant de manne. Ces médecines douces entraînent les reſtes de ce lait empoiſonné, & diſſipent les déſordres qu'il occaſionnoit.

§. 393. Une troiſieme cauſe qui produit auſſi des convulſions, ce ſont les maladies fiévreuſes dont les enfants ſont attaqués, ſur-tout la petite-vérole ou la rougeole ; mais ordinairement elles ne demandent point d'autres ſecours que ceux qu'exige la maladie dont elles dépendent.

§. 394. L'on voit par tout ce chapitre, & il eſt important qu'on y faſſe beaucoup d'attention, que les convulſions ſont ordinairement un ſymptome de quelqu'autre maladie, plutôt qu'une maladie primitive ; qu'elles dépendent d'un grand nombre de cauſes différentes ; qu'il ne peut pas par-là même y avoir de remede général pour les arrêter, & que les ſeuls remedes convenables dans chaque cas ſont ceux qui conviennent à la

cause qui les produit, & que j'ai indiqués en parlant de chacune.

La plupart de ces prétendus spécifiques, qu'on emploie indistinctement & aveuglément dans toutes les convulsions, sont souvent inutiles, & le plus souvent nuisibles. De ce dernier genre sont :

1° Tous les remedes âcres & chauds, les liqueurs spiritueuses, l'huile d'ambre ou d'agathe, les autres essences, les sels volatils, & autres remedes de cette espece, qui par la violence de leur action sur les organes sensibles des enfants, sont plus propres à produire des convulsions qu'à les calmer.

2° Les remedes astringents, qui nuisent toutes les fois que la cause des convulsions dépend de quelque matiere âcre qui doit sortir du corps par les selles, ou qu'elles sont l'effet d'un effort de la nature pour opérer quelque crise ; & comme elles dépendent presque toujours de l'une & de l'autre de ces deux causes, on voit que les astringents ne conviennent presque jamais. Il y a d'ailleurs toujours du danger à en donner aux enfants sans un examen bien mûr, parce qu'ils leur causent souvent des obstructions.

3° L'usage précoce, trop considérable, trop continué ou mal indiqué des anodins, tels que la thériaque, le mithridate, le sirop de pavot, (& il est très-aisé de donner contre quelqu'un de ces écueils,) a aussi les suites les plus fâcheuses dans les convulsions, & ils nuisent au moins aux neuf dixiemes de ceux auxquels on les ordonne. Ils calment, il est vrai, assez fréquemment pour quelques moments, quelquefois quelques heures ; mais le mal ne revient que plus violemment ensuite, parce qu'ils ont augmenté toutes les causes qui le produisoient ; ils détruisent l'estomac, ils constipent, ils diminuent les

urines,

urines ; & d'ailleurs en émouſſant la ſenſibilité des nerfs, qu'on doit enviſager comme une des principales ſentinelles chargées par la nature d'avertir qu'il y a des ennemis, le mal augmente ſans qu'on s'en doute, il ſe forme ſourdement des engorgements qui aboutiſſent bientôt à quelque accident violent & mortel, ou qui laiſſent un germe de maladies de langueur : & je réitere que quoiqu'il y ait des cas dans leſquels ils ſont d'une abſolue néceſſité, l'on doit en général les employer très-ſobrement. Ils ſont utiles 1° quand les convulſions ſubſiſtent encore après qu'on en a détruit la cauſe premiere ; 2° quand elles ſont ſi violentes qu'elles menacent d'un danger très-prochain, & qu'elles ſont un obſtacle aux remedes deſtinés à détruire leur cauſe ; 3° quand cette cauſe même eſt de nature à céder aux anodins, comme quand elles ſont la ſuite immédiate d'une peur.

§. 395. Il y a une très-grande différence entre les enfants par rapport à la facilité à prendre des convulſions ; il s'en trouve à qui les cauſes les plus fortes ne peuvent pas en donner, qui ont des coliques affreuſes, qui percent les dents très-douloureuſement, qui ont de fortes fievres, la rougeole, la petite-vérole, qui ſont rongés des vers, ſans avoir jamais la plus légere apparence de convulſions ; il y en a d'autres chez leſquels la facilité à en avoir eſt ſi grande, (l'on peut appeller cette fâcheuſe diſpoſition *convulſibilité*) qu'ils en ſont attaqués très-fréquemment, pour des cauſes ſi légeres que l'examen le plus attentif ne peut quelquefois pas les découvrir. Cet état qui eſt extrêmement dangereux, & qui conduit, ou à une mort très-prompte, ou à une vie languiſſante, demande des attentions dont le détail ſeroit d'autant plus déplacé ici, que ces cas communs en ville ne le ſont pas autant dans les

campagnes. Les bains froids & la poudre N°. 14 ſont utiles.

Avis généraux.

§. 396. Je finirai ce chapitre par quelques conſeils qui pourront contribuer à donner aux enfants un tempérament vigoureux, & à les préſerver de pluſieurs maux.

1° L'on doit éviter de leur donner trop à manger, & les régler pour la quantité des alimens & les heures des repas, ce qui eſt très-poſſible, même dès les premiers jours de leur vie, quand celle qui les nourrit le veut. C'eſt peut-être même l'âge où il convient le mieux de le faire, parce que c'eſt celui où l'uniformité conſtante de leur vie doit faire préſumer que leurs beſoins ſont plus conſtamment égaux.

Un enfant qui a déjà quelques années, qui eſt abandonné à ſa vivacité, change ſes beſoins, ſa vie eſt irréguliere, ſon appétit doit l'être; il y auroit par là même de l'inconvénient à l'aſſujettir trop ſervilement à une regle exacte dans la quantité & l'ordre des aliments; la diſſipation étant inégale, le beſoin de réparation ne peut pas être conſtant; mais chez le petit enfant l'uniformité au premier de ces égards rend utile l'uniformité par rapport au ſecond. La maladie eſt preſque la ſeule choſe qui doive apporter quelque changement à cet ordre, & ce changement doit être alors pour le retranchement, quoiqu'une pratique générale & meurtriere établiſſe le contraire, & qu'un uſage pernicieux autoriſe les nourrices à remplir d'autant plus ces petites créatures, qu'elles ont moins beſoin d'aliments. L'on s'imagine que les pleurs ſont toujours le cri de la faim, & dès qu'un enfant pleure, on lui don-

ne à manger, ſans vouloir faire attention que ces pleurs étoient peut-être l'effet du mal-aiſe que lui procuroit un eſtomac trop rempli, ou de douleurs, dont on n'enleve pas la cauſe en les faiſant manger, mais à laquelle le manger les rend inſenſibles pendant quelques moments; premiérement en les diſtrayant, ſecondement en les endormant: effet du manger chez les enfants, qui eſt aſſez conſtant & qui dépend des mêmes cauſes qui aſſoupiſſent tant d'adultes après le repas.

L'on ne ſauroit croire tout le mal qu'on fait aux petits enfants, en leur prodiguant ainſi les aliments, dans le temps que leurs douleurs dépendent de cauſes très-différentes de la faim; je ſouhaite que les meres ſenſées veuillent ouvrir les yeux ſur cet abus, & le faire ceſſer.

Ceux qui leur donnent beaucoup à manger, dans l'eſpérance de les fortifier, ſe trompent beaucoup, & il n'y a point de préjugé qui en tue un auſſi grand nombre; tout ce qu'un enfant prend au-delà de ſes beſoins, l'affoiblit au lieu de le fortifier; l'eſtomac diſtendu perd ſes forces, & devient moins capable de faire enſuite de bonnes digeſtions; cet excès d'aliments empêche la digeſtion de ceux qui étoient néceſſaires; ces aliments mal digérés, non-ſeulement ne nourriſſent point, & par-là l'enfant s'affoiblit, mais ils deviennent une ſource de maladies, & concourent à produire des obſtructions, la nouûre, les écrouelles, des fievres lentes, la conſomption & la mort.

Un autre inconvénient dans lequel on tombe, par rapport au régime des enfants, dès qu'ils mangent d'autres aliments que le lait de leur nourrice, c'eſt de leur en donner qui ſont au-deſſus des forces de leur eſtomac, & de leur

permettre des mêlanges nuisibles en eux-mêmes, & sur-tout pour des organes encore foibles & délicats.

Il faut, dit-on, accoutumer leur estomac à tout, mais ce dit-on est une sottise ; il faut leur faire l'estomac bon, alors ils supporteront tout, & on ne le rend point bon en leur causant de fréquentes indigestions. Pour rendre un poulain robuste, on le laisse quatre ans sans en exiger aucun travail, & alors il est capable des plus pénibles, sans en être incommodé. Si pour l'accoutumer à la fatigue, on l'avoit dès sa naissance obligé à porter des fardeaux au-dessus de ses forces, il n'auroit jamais été qu'une rosse incapable d'aucun travail ; c'est l'histoire de l'estomac.

J'ajouterai ici une observation très-importante ; c'est que le travail précoce, auquel l'enfant du payſan est astreint, est un mal réel pour le pays. Par-là même que les familles sont moins nombreuses, & que plusieurs enfants sont tirés très-jeunes de la maison paternelle, ceux qui restent sont obligés de travailler, & même à des ouvrages pénibles, dans un âge où ils ne devroient être occupés que des jeux de l'enfance. Ils s'usent avant l'âge, ils n'acquierent jamais toutes leurs forces, ils ne font point leur crue, & l'on voit réunies des physionomies de vingt ans & des tailles de douze ou treize ; souvent même ils succombent à ces travaux forcés, ils tombent dans une espece de consomption & de dessèchement qui les tue.

§. 397. 2° C'est une répétition du conseil que j'ai déjà donné, & sur lequel je crois ne pouvoir trop insister ; il faut les laver, ou les baigner à l'eau froide.

§. 398. 3° Leur donner le plus de mouvement

qu'il eſt poſſible, dès qu'ils ont quelques ſemaines, car les premiers jours de leur vie paroiſſent conſacrés, par la nature, à un repos preſque total, & à un ſommeil qui n'eſt interrompu que par le beſoin de prendre des aliments; & le trop de mouvement pourroit avoir, dans cet âge ſi tendre, des ſuites funeſtes; mais dès que les organes ont pris un peu de conſiſtance, plus on leur donne de mouvement, moyennant qu'on ne prenne rien ſur les temps de leur ſommeil, qui doit encore être très-long, plus on leur fait de bien, & en allant par degrés, on les accoutume très-vîte, & ſans danger, à des exercices aſſez forts; celui qu'ils prennent dans des chars, ou par le moyen de quelques autres machines deſtinées à leur uſage, leur eſt plus ſalutaire que celui qu'ils prennent au bras, parce qu'ils ſont dans une meilleure attitude, & en été on les échauffe moins, ce qui eſt important, la chaleur & la ſueur étant des cauſes de nouûre.

§. 399. 4° L'on doit les faire vivre au grand air le plus qu'il eſt poſſible.

Si les enfants ont le malheur d'avoir été négligés, & qu'ils paroiſſent foibles, maigres, languiſſants, obſtrués, noués (ce qu'on appelle *rachitiques*, ou *être en chartres*) ces quatre ſecours les tirent ſouvent de cet état, moyennant qu'on n'attende pas trop tard.

§. 400. 5° S'ils ont quelque écoulement naturel par la peau, ce qui eſt très-fréquent, ou quelque éruption, comme dartres, croûtes de lait, rache, &c. il faut bien ſe garder de les arrêter par quelques remedes gras ou aſtringents. Il n'y a point d'années qu'on ne voie pluſieurs enfants que des imprudences de ce genre tuent, ou jettent dans les maux de langueur les plus cruels.

J'ai vu les effets les plus fâcheux des remedes extérieurs employés pour la *rache* & les *croûtes de lait*, qui, quelque horribles qu'elles paroiſſent, ne ſont jamais dangereuſes, moyennant qu'on n'applique rien deſſus ſans l'avis d'une perſonne entendue.

Quand ces maux ſont opiniâtres, on doit ſoupçonner quelques vices dans le lait, qu'il faut quitter tout-à-fait, ou changer, ou corriger; mais je ne puis pas donner ici le détail du traitement que ces maladies exigent.

CHAPITRE XXVIII.

Secours pour les Noyés. (1)

§. 401. Lorſqu'un noyé a été plus d'un quart-d'heure ſous l'eau, l'on ne doit pas avoir de grandes eſpérances de le ranimer; il ſuffit même ſouvent d'y avoir été deux ou trois minutes, pour être abſolument mort. Cependant pluſieurs circonſtances pouvant avoir prolongé la vie au-delà du terme ordinaire, l'on doit toujours eſſayer de leur donner les ſecours les plus efficaces, & il faut, dans ce cas, ne pas ſe laſſer trop tôt, puiſque ce n'eſt ſouvent qu'au bout de deux ou trois heures qu'ils donnent quelques marques non-équivoques de vie.

(1) Le malheur d'un jeune homme, noyé en ſe baignant, les premiers jours des bains, détermina à publier ce chapitre ſéparément en juin 1761. Peu de jours après, un ouvrier alloit éprouver le même ſort; mais il fut heureuſement retiré plus vîte que le premier, qui avoit été environ trente minutes ſous l'eau, & on le guérit, en ſuivant une partie des conſeils indiqués dans cette inſtruction, dont pluſieurs aſſiſtants avoient des exemplaires. *Note de l'Auteur.*

L'on a trouvé quelquefois de l'eau dans l'eſtomac des noyés, le plus ſouvent il n'y en a point ; d'ailleurs la plus grande quantité qu'on y en ait jamais trouvé, n'excede pas ce qu'on peut en boire ſans s'incommoder ; ainſi ce n'eſt point-là la cauſe de la mort : il n'eſt pas même aiſé de dire comment ils peuvent avaler cette eau. Ce qui les tue, c'eſt la ſuffocation par le défaut d'air, & l'eau qui paſſe dans le poumon, & qui y eſt portée dans les mouvements qu'ils font néceſſairement & involontairement pour reſpirer, après qu'ils ſont ſous l'eau ; car il n'entre abſolument point d'eau dans l'eſtomac, ou dans le poumon de ceux qu'on met ſous l'eau après leur mort ; ce qui ſert à fonder un jugement dans pluſieurs cas criminels. Cette eau, intimement mêlée avec l'air qui eſt dans le poumon, forme une écume viſqueuſe, ſans reſſort, qui empêche abſolument les fonctions du poumon ; & par-là, non-ſeulement le malade eſt ſuffoqué, mais de plus, le ſang ne pouvant pas revenir de la tête, les vaiſſeaux du cerveau ſe rempliſſent, & l'apoplexie ſe joint à la ſuffocation. Cette ſeconde cauſe, c'eſt-à-dire l'eau qui entre dans le poumon, n'eſt pas générale, & l'on trouve pluſieurs noyés dans leſquels elle ne paroît pas avoir exiſté. (1)

§. 402. Le but qu'on doit avoir, c'eſt de dé-

(1) L'ouverture de plus de trente cadavres de noyés, nous a appris qu'il entroit rarement de l'eau dans l'eſtomac, & que c'étoit alors en ſi petite quantité, qu'elle pourroit à peine être nuiſible. Mais nous n'avons jamais trouvé de l'eau dans les poumons. La ſuppreſſion du mouvement de ce viſcere par le défaut d'air, eſt la cauſe de l'interruption de la circulation & du cours du fluide nerveux, qui cauſent la mort. Ranimer la reſpiration, réchauffer tout le corps, irriter toutes les parties pour les mettre en action, ſont les indications qu'on remplira très-bien par les moyens ſuivants.

gorger le poumon & le cerveau, & de ranimer la circulation éteinte. Pour cela l'on doit,

1° Dépouiller le patient de tous ſes habits mouillés, le frotter fortement avec un linge ſec, le mettre, s'il eſt poſſible, dans un lit chaud, & continuer long-temps les frictions.

2° Une perſonne ſaine & robuſte doit ſouffler dans ſes poumons de l'air chaud, & de la fumée de tabac, ſi l'on peut en avoir, par le moyen de quelque tuyau de pipe, de fétu, d'entonnoir, de tâte-vin, &c. qu'on introduit dans la bouche. Cet air ſoufflé avec force, ſi l'on bouche en même-temps les narines, pénetre dans le poumon, & raréfie par ſa chaleur l'air, qui, mêlé à l'eau, forme l'écume; il ſe dégage de cette eau, il reprend du reſſort, dilate le poumon, &, s'il reſte encore un principe de vie, la circulation recommence dans ce moment.

3° Dans le même temps, ſi l'on a un Chirurgien un peu adroit, il ouvre la veine jugulaire, ou groſſe veine du col, & laiſſe couler huit, dix, douze onces de ſang. Cette ſaignée fait du bien de pluſieurs façons : premiérement, comme ſaignée, elle rétablit la circulation, parce que c'eſt l'effet conſtant de la ſaignée, dans les évanouiſſements qui dépendent d'une circulation ſuffoquée : en ſecond lieu, c'eſt celle qui, dans ce cas, ſoulage le plus promptement l'engorgement de la tête & du poumon : en troiſieme lieu, c'eſt quelquefois la ſeule qui fourniſſe du ſang. Celle du pied n'en donne point, ou preſque jamais; celle du bras rarement; mais la jugulaire en donne preſque toujours.

4° On introduit le plus vîte qu'on peut, & en auſſi grande quantité poſſible, de la fumée de tabac dans les inteſtins par le fondement. L'on

a des machines très-commodes, deſtinées à cet uſage ; mais comme elles ſont très-rares, on peut y ſuppléer par pluſieurs moyens prompts ; l'un, par lequel on a ſauvé une femme, conſiſte » à introduire dans le fondement le tuyau d'une » pipe allumée ; on enveloppe le fourneau d'un » papier percé de pluſieurs trous, on le met » dans la bouche, & on ſouffle de toutes ſes » forces ; à la cinquieme gorgée, on entendit » dans le ventre de la femme un grouillement » conſidérable ; elle rendit de l'eau par la bou- » che, & un moment après la connoiſſance lui » revint. « L'on peut auſſi allumer deux pipes, dont on abouche les fourneaux ; on met le tuyau de l'une dans le fondement, & on ſouffle par celui de l'autre.

L'on peut encore introduire une vapeur quelconque, en mettant dans le fondement une canule, ou un autre tuyau, qu'on lie fortement à une veſſie; cette veſſie tient, par ſon autre bout, à un gros entonnoir de fer-blanc, ſous lequel brûle le tabac. Ce moyen m'a réuſſi dans d'autres cas où le beſoin me le fit imaginer.

5° L'on fait ſentir au malade les eaux fortes les plus volatiles ; on lui ſouffle dans le nez de la poudre de quelqu'herbe forte, ſeche, comme de ſauge, de romarin, de rue, de menthe, & ſur-tout de marjolaine, ou de tabac très-ſec, ou la fumée des mêmes herbes. Il convient au reſte de n'employer ces derniers ſecours qu'après la ſaignée ; ils ſont alors plus efficaces & plus ſûrs.

6° Tant que le malade *n'a aucun ſigne de vie*, il n'avalera pas, & il eſt inutile & même dangereux de lui mettre dans la bouche beaucoup de liquides, qui ne pourroient qu'entretenir la ſuffocation ; il ſuffit d'y mettre quelques gouttes de quelque liqueur irritante qui ranime. Mais dès

qu'il a repris quelque mouvement, il faut lui donner, dans l'eſpace d'une heure, cinq ou ſix cuillerées à ſoupe d'oximel ſcillitique, délayé avec de l'eau tiede ; ou, ſi l'on n'avoit pas ce remede, on y ſuppléeroit par une forte infuſion de chardon bénit, de ſauge ou de camomille, adoucie avec du miel ; quand on n'a rien autre, on donne de l'eau tiede, dans laquelle on met un peu de ſel de cuiſine. Quelques perſonnes recommandent les remedes vomitifs, mais ils ne ſont pas ſans inconvénients, & ce n'eſt pas comme émétique que je conſeille l'oximel ſcillitique.

7° Quoique les malades donnent quelques ſignes de vie, il ne faut pas diſcontinuer les ſecours, car quelquefois ils meurent après ces premiers mouvements.

8° Lors même qu'ils ſont entiérement rappellés à la vie, il reſte de l'oppreſſion, de la toux, de la fievre, en un mot, une maladie ; & il convient quelquefois de les ſaigner au bras, enſuite on leur donne beaucoup de tiſane d'orge, ou, ſi elle manque, de thé de ſureau.

§. 403. Après avoir indiqué les ſecours néceſſaires & vraiment efficaces, je dirai un mot de quelques autres, qu'on eſt en uſage d'employer tumultuairement.

1° On enveloppe ces infortunés dans des peaux de mouton, ou de veau, ou de chien, qu'on écorche ſur le champ ; ces ſecours ont quelquefois ranimé la chaleur, mais ils ſont plus lents, & ne ſont pas plus efficaces que la chaleur d'un lit bien échauffé, parfumé de ſucre, & que les frictions avec des flanelles chaudes.

2° La méthode de les rouler dans un tonneau eſt dangereuſe, & fait perdre un temps précieux.

3° Celle de les pendre par les pieds eſt auſſi

accompagnée de danger, & ne peut avoir aucun uſage. Cette écume, qui eſt une des cauſes de mort, eſt trop adhérente pour s'évacuer par ſon propre poids ; c'eſt cependant le ſeul ſecours qu'on pourroit retirer de la ſuſpenſion, qui nuit d'ailleurs en augmentant l'engorgement de la tête & du poumon.

§. 404. Il y a quelques années qu'on ſauva une fille de dix-huit ans, (on ignore ſi elle avoit été ſous l'eau peu de temps ou quelques heures) » qui étoit ſans mouvement, glacée, in-» ſenſible, les yeux fermés, la bouche béante, » le teint livide, le viſage bouffi, tout le corps » enflé, chargé d'eau, « en étendant ſur un lit quatre doigts de cendres, promptement échauffées dans des chaudieres, en la couchant toute nue ſur ces cendres, en la couvrant avec d'autres cendres auſſi échauffées, en lui mettant ſur la tête un bonnet, autour du col un bas, qui en étoient remplis, & en mettant par-deſſus le tout des couvertures. Au bout de demi-heure le pouls revint, elle reprit la voix, & cria, *je gele*, *je gele*. On lui donna un peu d'eau clairette, & on la laiſſa huit heures enſevelie ſous les cendres ; elle en ſortit ſans aucun autre mal qu'une laſſitude qui ſe diſſipa le troiſieme jour. Ce remede doit certainement être efficace, & n'eſt pas à négliger ; mais il ne doit pas non-plus faire négliger les autres. Du ſable melé avec du ſel, ou du ſel ſeul, auroient la même efficacité, & on en a éprouvé les bons effets.

Dans ce moment on vient de reſſuſciter deux petits canards qui s'étoient noyés, par un bain de cendres chaudes. Celui du fumier peut auſſi être utile ; & je viens d'apprendre, par un témoin oculaire, très-digne de foi & très-éclairé, qu'il contribua efficacement à rappeller à la vie

un homme qui avoit été certainement six heures sous l'eau.

§. 405. Je finirai par un article qui se trouve dans un petit ouvrage imprimé à Paris, il y a vingt ans, par ordre du Roi, & auquel il n'y a sans doute aucun Prince qui ne souscrive.

» Quoique le peuple soit assez généralement » porté à la compassion, & quoiqu'il souhaitât » de donner des secours aux noyés, souvent il » ne le fait pas parce qu'il ne l'ose. Il s'est » imaginé qu'il s'exposeroit aux poursuites de » la Justice. Il est donc essentiel qu'on sache, & » on ne sauroit trop le redire, pour détruire le » préjugé où l'on est, que les Magistrats n'ont » jamais prétendu empêcher qu'on tentât tout » ce qui peut être tenté en faveur des malheureux qui viennent d'être tirés de l'eau. Ce n'est » que quand leur mort est très-certaine, que » des raisons exigent que la Justice s'empare de » leurs cadavres. «

CHAPITRE XXIX.

Des corps arrêtés entre la bouche & l'estomac.

§. 406. DU fond de la bouche les aliments passent dans un canal plus étroit, qu'on appelle *l'œsophage*, qui, en suivant l'épine du dos, va aboutir à l'estomac.

Il arrive souvent que plusieurs corps sont arrêtés dans ce canal, sans pouvoir ni descendre, ni remonter, soit parce qu'ils sont trop gros, soit parce qu'ils se trouvent avoir quelques pointes,

qui, s'enfonçant dans ſes parois, les empêchent de faire aucun mouvement.

§. 407. Il réſulte de cet arrêt des accidents très-graves, qui font ſouvent une douleur très-vive dans la partie, d'autres fois un ſentiment incommode plutôt que douloureux, quelquefois des ſoulevements de cœur inutiles, une angoiſſe extraordinaire ; & ſi l'arrêt eſt tel que la *glotte* ſoit bouchée, ou la *trachée-artere* comprimée, une ſuffocation cruelle ; le malade ne peut pas reſpirer, le poumon ſe remplit, & le ſang ne pouvant pas revenir de la tête, le viſage devient rouge, livide, le col ſe gonfle, l'oppreſſion augmente, & le malade périt très-promptement.

Quand la reſpiration n'eſt pas arrêtée ou gênée, ſi le paſſage n'eſt pas entiérement bouché, & ſi le malade peut avaler quelque choſe, il vit très-bien quelques jours, & la maladie eſt alors une maladie particuliere de l'œſophage ; mais ſi le paſſage eſt abſolument fermé, & qu'on ne puiſſe point le déboucher pendant pluſieurs jours, il en réſulte une mort cruelle.

§. 408. Le danger ne dépend pas autant de la nature du corps arrêté, que de ſa groſſeur relativement au paſſage de l'endroit où il s'arrête, & de la façon dont il s'arrête ; & ſouvent les aliments tuent, pendant que les corps les moins faits pour être avalés, n'occaſionnent pas de grands maux.

Un enfant de ſix jours avala une dragée ſucrée qui s'arrêta, il mourut d'abord.

Un homme ſentoit qu'un morceau de mouton s'étoit arrêté ; pour n'effrayer perſonne, il ſortit de table : un moment après on veut ſavoir où il eſt, on le trouve mort. Un ſecond périt par un morceau de gâteau ; un troiſieme par un morceau de peau de jambon ; un quatrieme par un œuf qu'il avaloit par défi.

Une châtaigne, qu'un enfant avaloit entiere, le tua. Un autre enfant périt promptement étouffé, (car c'eſt toujours d'étouffement qu'on périt ſi vite) par une poire qu'il avoit jettée en l'air, & reçue dans ſa bouche. Une poire a auſſi tué une femme. Un morceau de tendon, (ce qu'on appelle ordinairement nerf) reſta arrêté huit jours, ſans que le malade pût rien avaler; au bout de ce temps, il tomba dans l'eſtomac, dégagé par la pourriture; mais le malade mourut bientôt après, tué par l'inflammation, la gangrene & la foibleſſe. L'on a malheureuſement une foule d'exemples ſemblables, mais il eſt inutile d'en citer un plus grand nombre.

§. 409. Quand un corps eſt arrêté, il y a deux moyens de le dégager, qui ſont de le retirer, ou de le pouſſer. Le plus ſûr eſt toujours de le retirer, mais ce n'eſt pas toujours le plus aiſé; & comme les efforts qu'on fait pour cela fatiguent beaucoup le malade, & ont quelquefois des ſuites fâcheuſes; que d'ailleurs le mal eſt ſouvent extrêmement preſſant, il convient de pouſſer ſi cela eſt plus aiſé, & s'il n'y a point d'inconvénients à faire entrer le corps arrêté dans l'eſtomac.

Les corps qu'on peut pouſſer ſans riſque, ſont tous les aliments ordinaires, comme le pain, les viandes, les gâteaux, les fruits, les légumes, les morceaux de boyaux, le cuir même. Ce n'eſt pas que de très-gros morceaux de certains aliments ne ſoient preſque indigeſtibles, mais il eſt rare qu'ils ſoient mortels.

§. 410. Les corps qu'on doit chercher à retirer, quoique cela ſoit beaucoup plus pénible que de les pouſſer, ſont tous ceux dont l'effet pourroit être très-dangereux, & même mortel, ſi on les avaloit. De cette claſſe ſont tous les

corps indigeſtibles, tels que le liege, les paquets de linge, les gros noyaux de fruits, les os, les bois, le verre, les pierres, les métaux; ſurtout ſi au danger de *l'indigeſtibilité* ſe joignent ceux qui réſultent de la figure de ces corps. Ainſi l'on doit retirer principalement les épingles, les aiguilles, les arrêtes, les os pointus, les fragments de verre, les ciſeaux, les canifs, les bagues, les boucles.

Il n'y a cependant aucun de ces corps qui n'ait été avalé, & les accidents qui en réſultent le plus ordinairement, ſont de violentes douleurs dans l'eſtomac & les inteſtins; des inflammations, des ſuppurations, des abcès, des ulceres, la fievre lente, la gangrene, le miſéréré, des abcès extérieurs par leſquels ces corps reſſortent, & ſouvent, après beaucoup de maux, une mort cruelle.

§. 411. Quand les corps ne ſont que peu avancés, & qu'ils ſe trouvent à l'entrée de l'œſophage, on peut eſſayer de les retirer avec les doigts, ce qui réuſſit ſouvent. S'ils ſont plus avancés, il faut ſe ſervir de pincettes; les Chirurgiens en ont de pluſieurs eſpeces; celles dont quelques fumeurs ſe ſervent, ſeroient très-commodes pour cela, & on peut dans le beſoin en faire très-promptement avec deux morceaux de bois; mais ce moyen eſt peu utile, ſi le corps eſt fort avancé dans l'œſophage, & ſi c'eſt un corps flexible, qui ſoit exactement appliqué, & rempliſſe tout le canal.

§. 412. Quand les doigts ou les pincettes échouent, ou ne peuvent pas être employés, il faut ſe ſervir des crochets.

On en fait dans le moment avec un fil de fer un peu fort, qu'on courbe par le bout; on l'introduit plat, & pour s'aſſurer de cette direction, on fait, au bout par lequel on le tient, un au-

tre crochet, ou une anſe dans le même ſens ; ce qui ſert en même-temps à l'aſſurer à la main par un fil ; moyen qu'on devroit employer dans ce cas pour tous les inſtruments, afin d'éviter les malheurs arrivés plus d'une fois, quand ces inſtruments échappent. Après que le crochet a paſſé l'obſtacle, ce qui eſt preſque toujours poſſible, on le retourne, & il accroche le corps qu'on amene en le retirant.

Le crochet eſt auſſi très-commode quand un corps un peu flexible, comme une épingle ou une arrête, ſont placées en travers de l'œſophage ; alors ce crochet, les prenant par le milieu, les courbe & les dégage. S'ils étoient très-fragiles, il ſerviroit à les caſſer, & ſi les fragments ne ſe dégageoient pas, on pourroit les retirer par quelqu'un des autres moyens.

§. 413. Quand ce ſont des corps minces, qui n'occupent qu'une partie du paſſage, & qui pourroient aiſément ou échapper au crochet, ou par leur réſiſtance le redreſſer, on ſe ſert d'anneaux ſolides ou flexibles.

On en fait de ſolides avec un fil de fer, ou un cordon de quelques fils d'archal très-minces. Pour cela on plie ces fils en cercle par le milieu, où on ne les rapproche pas, mais où on laiſſe un anneau d'un doigt de diametre ; on rapproche les branches l'une de l'autre, on introduit l'anneau dans l'œſophage, & on cherche à engager le corps, & alors on le ramene. On en fait auſſi de très-flexibles avec de la laine, des fils, des ſoies, de petites ficelles, qu'il convient de cirer, afin qu'ils aient un peu plus de conſiſtance ; on les attache fortement à un manche ou de fil de fer, ou de baleine, ou de bois flexible ; on les introduit, on cherche à engager le corps, & on le retire.

On met ſouvent pluſieurs de ces anneaux de fil, paſſés

passés l'un dans l'autre, afin d'engager plus sûrement le corps, qui entrera dans l'un, s'il échappe à l'autre. Cette espece d'anneaux a un avantage, c'est que quand on a engagé le corps, on peut alors, en tournant le manche, le serrer si fortement dans l'anneau ainsi tordu, qu'on est le maître de le remuer en tout sens; ce qui est un avantage très-considérable dans un grand nombre de cas.

§. 414. Un quatrieme moyen, c'est l'éponge. La propriété qu'elle a de se gonfler en s'humectant, fonde son usage dans ce cas.

Si un corps est arrêté, sans remplir toute la cavité de l'œsophage, on fait passer une éponge par le vuide qui reste au-delà de ce corps; elle se gonfle bientôt dans cet endroit humide, & l'on peut même en hâter le gonflement en faisant avaler quelques gouttes d'eau; alors en la retirant, au moyen du manche qui a servi à l'introduire, comme elle est trop grosse pour ressortir par le même endroit par lequel elle étoit entrée, elle entraîne avec elle le corps qui lui fait obstacle, & par-là elle débouche le gosier.

Comme l'éponge seche peut se resserrer, on a quelquefois profité de ce moyen pour en faire passer un morceau assez gros par un fort petit espace. On la resserre, en l'entourant fortement avec un fil ou un ruban, qu'on peut desserrer très-aisément, & retirer quand l'éponge a passé. On l'assujettit aussi dans un morceau de baleine, fendu en quatre à un bout, & qui ayant beaucoup de ressort, se resserre sur l'éponge; on accommode la baleine de façon qu'elle ne puisse pas blesser; l'éponge est également attachée à un cordon très-fort, afin qu'après l'avoir dégagée de la baleine, le Chirurgien puisse la retirer.

On s'est encore servi de l'éponge d'une autre

façon. Quand il n'y a pas de place pour la faire paſſer, parce que le corps remplit tout le canal, & que ce corps n'eſt point accroché, mais ſeulement engagé par la petiteſſe du paſſage, on introduit un morceau d'éponge un peu gros dans l'œſophage, juſques près du corps avalé; alors cette éponge ſe gonfle, elle dilate le canal en deſſus du corps, on la retire un peu, mais très-peu, & le corps étant moins preſſé en deſſus qu'en deſſous, quelquefois le reſſerrement de la partie inférieure de l'œſophage peut le faire remonter, & dès qu'un premier dégagement eſt fait, le reſte s'opere aiſément.

§. 415. Enfin quand tous ces moyens ſont inutiles, il en reſte un autre, c'eſt de faire vomir le malade; mais ce remede ne peut guere être utile que pour les corps engagés; car dans les cas où ils ſeroient accrochés ou plantés, il pourroit faire beaucoup de mal.

Si l'on peut avaler, on fait vomir en donnant le remede N° 8, ou un remede émétique, N° 34 ou 35. L'on a dégagé, par ce moyen, un os arrêté depuis vingt-quatre heures.

Quand on ne peut pas avaler, on doit eſſayer ſi l'irritation d'une plume promenée dans le fond de la gorge produira cet effet, ce qui n'arrivera pas ſi le corps comprime fortement tout l'œſophage; alors il n'y a d'autre reſſource que celle de donner un lavement de tabac. Un homme avala un gros morceau de poumon de veau, qui s'arrêta au milieu de l'œſophage & bouchoit exactement le paſſage; un Chirurgien eſſaya inutilement un très-grand nombre de moyens; un ſecond voyant leur inutilité, & le malade » ayant le viſage noir & tuméfié, les yeux, » pour ainſi dire, hors de la tête, tombant » dans des ſyncopes fréquentes, avec des mou- » vements convulſifs, il lui fit donner en lave-

» ment la décoction d'une once de tabac en » corde ; ce remede procura un vomiſſement » violent, qui fit rejetter le corps étranger, qui » alloit cauſer la mort du malade. «

§. 416. Un ſixieme moyen, que je ne crois point qu'on ait employé, mais qui pourroit être très-utile dans pluſieurs cas, quand les corps avalés ne ſont pas trop durs, & qu'ils ſont fort gros, ce ſeroit de fixer un tire-bourre ſolidement à un manche flexible, & à un fil ciré, afin qu'on pût le retirer, ſuppoſé qu'il quittât ſon manche; il ſeroit aiſé, ſur-tout ſi le corps n'étoit pas extrêmement bas, d'y planter le tire-bourre, & de le retirer par ce moyen.

L'on a vu une épine fixée dans la gorge, dégagée & rejettée en riant.

§. 417. Dans le cas du §. 409, quand il convient de pouſſer le corps, on emploie ou des poireaux, qui ont l'avantage de ſe trouver partout, mais qui ſont ſujets à ſe caſſer, ou une bougie huilée & tant ſoit peu échauffée, afin qu'elle ſoit flexible, ou une baleine, ou un fil de fer, dont on épaiſſit dans le moment un des bouts avec du plomb fondu, ce qui eſt très-vîte fait. L'on peut employer, avec le même ſuccès quelques bâtons de bois flexible, comme le bouleau, le coudrier, le frêne, le ſaule, une ſonde flexible, une baguette de plomb. Tous ces corps doivent être très-unis & polis, afin qu'ils n'occaſionnent point d'irritation; c'eſt dans cette vue qu'on les enveloppe quelquefois avec un boyau mince de mouton. L'on attache auſſi quelquefois au bout une éponge, qui, rempliſſant tout le canal, entraîne tous les obſtacles qu'elle rencontre.

L'on peut encore dans ces cas faire avaler de gros corps, comme de la mie ou de la croûte de pain, un navet, une tige de laitue, une

balle, dans l'espérance qu'ils entraîneront l'obstacle ; mais ce sont des moyens bien foibles : & si on les fait avaler sans les avoir assujettis à un fil, il est à craindre que s'arrêtant eux-mêmes, ils ne doublent le mal.

Il est arrivé quelquefois fort heureusement, que les corps qu'on vouloit pousser s'engageoient dans la bougie, ou dans le poireau dont on se servoit pour les pousser, & ressortoient avec ; mais cela n'arrive qu'aux corps pointus.

§. 418. S'il est impossible de retirer les corps du §. 410, & tous ceux qu'il est dangereux d'avaler, il faut alors de deux maux choisir le moindre, & courir les risques de les pousser, plutôt que de laisser périr horriblement le malade en peu de moments. L'on doit d'autant moins balancer à prendre ce parti, qu'un grand nombre d'exemples prouvent que, s'il est arrivé souvent de grands maux après avoir avalé ces corps, & même une mort cruelle, d'autres fois ils n'ont occasionné que peu ou point d'accidents.

§. 419. Il arrive, quand ces corps ont été avalés, de quatre choses l'une ; ou 1° ils ressortent par les selles ; ou 2° ils ne ressortent point, & tuent le malade ; ou 3° ils ressortent par les urines ; ou 4° ils se font jour par la peau. Je détaillerai ces quatre issues différentes.

§. 420. Quand ils ressortent par les selles, ou ils ressortent au bout de peu de temps, sans avoir occasionné presque aucun accident, ou cette sortie ne se fait que trop long-temps après, & est précédée par beaucoup de douleurs. L'on a vu ressortir, peu de jours après, sans avoir souffert, un os de jambe de poule, un noyau de pêche, un couvercle de boîte de thériaque, des épingles, des aiguilles, des monnoies de toute espece, une petite flûte longue de quatre pouces, qui causa de vives douleurs pendant trois jours, & sor-

tit heureusement, des couteaux, des rasoirs, une boucle de souliers. J'ai vu, il n'y a que peu de jours, un enfant de deux ans & demi, qui avala un clou long de plus d'un pouce, & dont la tête avoit plus de trois lignes de largeur ; il s'arrêta quelques moments au col, mais il passa pendant qu'on vint me chercher, & ressortit pendant la nuit, avec une selle, sans avoir occasionné aucun accident. Plus récemment encore, un os entier d'aileron de poulet n'a occasionné qu'un peu de douleur d'estomac pendant trois ou quatre jours.

Quelquefois ces corps restent plus long-temps, & ne ressortent qu'au bout de plusieurs mois, & même des années, sans avoir cependant fait aucun mal ; il y en a qu'on ne revoit & qu'on ne ressent jamais.

§. 421. L'événement n'est pas toujours aussi heureux, & quelquefois, quoiqu'ils ressortent naturellement, ce n'est qu'après avoir fait souffrir les douleurs les plus vives dans l'estomac & dans les boyaux. Une fille avala quelques épingles, elles lui occasionnerent des douleurs violentes pendant six ans ; enfin au bout de ce terme elle les rendit, & fut guérie. Trois aiguilles occasionnerent pendant un an des coliques, des évanouissements, des convulsions ; elles ressortirent au bout de ce terme par les selles, & le malade fut guéri.

Un autre, plus heureux, qui en avoit avalé deux, ne souffrit que six jours, au bout desquels il les rendit par les selles.

Il arrive quelquefois que ces corps, après avoir parcouru tous les intestins, sont arrêtés au fondement, & occasionnent de fâcheux accidents, mais auxquels un Chirurgien adroit peut presque toujours remédier. S'il est possible de les couper, comme des os minces, des mâchoires de poissons,

des épingles, ils sortent alors avec beaucoup de facilité.

§. 422. Une seconde issue, c'est quand ces corps ne ressortent point, mais occasionnent des accidents fâcheux, qui tuent le malade, & il y a beaucoup de ces cas.

Une demoiselle ayant avalé des épingles qu'elle tenoit dans sa bouche, une partie ressortit par les selles, mais l'autre partie perça les intestins, & même le ventre, avec des douleurs inouies; la malade périt au bout de trois semaines.

Un homme avala une aiguille qui perça l'estomac, pénétra dans le foie, & fit périr le malade en consomption.

Une sonde échappée en examinant la gorge, & avalée, tua le malade au bout de deux ans.

On voit tous les jours avaler des pieces monnoyées, de différents métaux, sans qu'il survienne rien de fâcheux; on a vu avaler jusqu'à cent louis d'or qui ressortirent tous. Mais que ces heureux hazards n'inspirent pas trop de sécurité, les événements fâcheux doivent inspirer une juste crainte; une seule piece de monnoie avalée boucha la communication entre l'estomac & les intestins, & tua. On avale tous les jours des noyaux impunément, mais on a des exemples de gens chez lesquels il s'en est fait des amas qui sont devenus cause de mort, après beaucoup de douleurs.

§. 423. La troisieme issue, c'est quand ces corps ressortent avec les urines; mais ces cas sont rares.

Une épingle de moyenne grandeur ressortit en urinant, trois jours après l'avoir avalée, & l'on a rendu par la même voie un petit os, des noyaux de cerises, de prunes, & même un de pêche.

§. 424. Enfin le quatrieme cas, c'eſt quand les corps avalés percent l'eſtomac ou les boyaux, & qu'ils vont juſqu'a la peau, occaſionnent un abcès, & ſe font jour eux-mêmes, ou ſont tirés en ouvrant l'abcès. Ils ſont ſouvent très-long-temps à faire ce trajet; quelquefois les douleurs ſont continues, d'autres fois le malade ſouffre pendant quelque temps, les douleurs ceſſent & recommencent. L'abcès ſe forme ou ſur l'eſtomac, ou dans d'autres parties du ventre; quelquefois même ces corps, après avoir percé les inteſtins, font des routes ſingulieres, & vont reſſortir loin du ventre. Une aiguille avalée reſſortit au bout de quatre ans à la jambe, une autre à l'épaule.

§. 425. Tous ces exemples & une foule d'autres, de morts cruelles après des corps avalés, prouvent la néceſſité d'être ſur ſes gardes à cet égard, & dépoſent contre l'imprudence horrible, j'oſerois dire criminelle, de s'amuſer de jeux qui peuvent occaſionner ces malheurs, ou même de tenir dans la bouche des corps qui, échappant par imprudence ou par accident, deviennent cauſe de mort. Peut-on, ſans frémir, mettre dans la bouche des aiguilles & des épingles, quand on penſe aux maux horribles & à la mort cruelle qu'elles peuvent occaſionner?

§. 426. L'on a vu plus haut, que quelquefois les corps arrêtés étouffoient le malade; d'autres fois on ne peut ni les retirer ni les précipiter, mais ils reſtent dans l'œſophage, ſans que le malade meure, au moins d'abord. Cela arrive quand ils ſont ſitués de façon qu'ils ne compriment pas la trachée-artere, & qu'ils n'empêchent pas totalement le paſſage des aliments; ce qui ne peut guere arriver qu'aux corps pointus. Ces corps ainſi arrêtés occaſionnent quelquefois, ſans beaucoup de violence, une petite ſuppuration, qui

les dégage, & ils reſſortent par la bouche, ou tombent dans l'eſtomac ; d'autres fois une inflammation prodigieuſe qui tue le malade ; ou ſi la matiere de l'abcès ſe porte en dehors, il ſe forme une tumeur à l'extérieur du col, qu'on ouvre, & le corps reſſort par-là. De troiſiemes ſe font une route qu'ils parcourent avec peu ou point de douleur, & ils vont reſſortir derriere le col, ſur la poitrine, à l'épaule, enfin en différents endroits.

§. 427. Quelques perſonnes étonnées des marches ſingulieres de ces corps, qui par leur volume & ſur-tout par leur figure paroiſſent ne pouvoir s'introduire dans le corps qu'en le détruiſant, ſouhaiteront qu'on leur explique comment & où ces corps font leur route. L'on me permettra en leur faveur une courte digreſſion, qui eſt peut-être d'autant moins étrangere à mon plan, qu'en faiſant diſparoître le merveilleux de la choſe, elle fera tomber le préjugé ſuperſtitieux qui a ſouvent attribué aux ſortileges des faits de cette eſpece, qui s'expliquent avec beaucoup de facilité. Cette même raiſon eſt une de celles qui m'ont déterminé à donner autant d'étendue à ce chapitre.

L'on trouve ſous la peau, dans quelque endroit qu'on l'ouvre, une membrane compoſée de deux lames, ſéparées l'une & l'autre par de petites cellules qui communiquent toutes les unes aux autres, & qui ſont remplies plus ou moins de graiſſe. Il n'y a aucune graiſſe dans tout le corps, qui ne ſoit renfermée dans cette membrane, qu'on appelle *membrane graiſſeuſe* ou *cellulaire*.

Elle ſe trouve non-ſeulement ſous la peau ; mais delà, en ſe repliant de différentes façons, elle ſe répand dans tout le corps ; elle ſépare tous les muſcles, elle fait partie de l'eſtomac, des boyaux, de la veſſie, de tous les viſceres ; c'eſt

elle

elle qui forme ce qu'on appelle *coëffe*, ou dans les animaux *panne*; elle fournit une enveloppe aux veines, aux arteres, aux nerfs. Dans quelques endroits elle eſt très-épaiſſe & remplie de beaucoup de graiſſe; dans d'autres elle eſt extrêmement mince & dénuée de graiſſe : par-tout elle eſt privée de tout ſentiment.

On pourroit ſe la repréſenter comme une couverture piquée, dont le coton eſt inégalement diſtribué; dans quelques endroits il y en a beaucoup, dans d'autres il n'y en a point, & les deux doubles s'y touchent. C'eſt dans cette membrane que ſe font les mouvements de ces corps étrangers; & comme la communication eſt générale, il n'eſt point étonnant qu'ils aillent d'un endroit à un autre très-éloigné, en parcourant de très-longs chemins. Les officiers & les ſoldats ſentent très-fréquemment des balles qu'on n'a pas pu faire ſortir, faire des trajets conſidérables.

La communication générale entre toutes les parties de cette membrane eſt démontrée par un fait qui ſe réitere tous les jours contre les loix de la police; les bouchers font une petite inciſion à la peau d'un veau, à laquelle ils appliquent un ſoufflet, ils ſoufflent fortement, & il n'y a pas une partie de tout le veau qui ne ſe reſſente de ce gonflement artificiel.

Des ſcélérats ſe ſont ſervis de cette indigne manœuvre pour rendre monſtrueux des enfants qu'ils faiſoient voir enſuite pour de l'argent.

C'eſt dans cette membrane que les eaux des hydropiques ſont ordinairement épanchées, & dans laquelle elles ſuivent les mouvements que leur imprime la peſanteur. L'on demandera : cette membrane étant traverſée en différents endroits pas des nerfs, des veines, des arteres, &c. qui ſont des parties dont les bleſſures occaſionneroient néceſſairement des accidents fâcheux,

comment n'en arrive-t-il pas ? Je réponds, 1° Que ces accidents arrivent quelquefois ; 2° Qu'ils doivent cependant arriver rarement, parce que toutes ces parties, qui traverſent la membrane graiſſeuſe, étant plus dures que la graiſſe, ces corps doivent preſque néceſſairement, quand ils les rencontrent, être détournés vers les graiſſes qui les entourent, où la réſiſtance eſt beaucoup moins conſidérable, & cela d'autant plus ſûrement que ces corps ſont toujours cylindriques.

§. 428. A tous les ſecours que j'ai indiqués juſqu'à préſent, je dois ajouter encore quelques conſeils généraux.

1° Il eſt ſouvent utile, & même néceſſaire de faire une ample ſaignée du bras, ſur-tout quand la reſpiration eſt extrêmement gênée, ou quand l'on ne peut pas réuſſir d'abord à déplacer le corps, parce qu'alors la ſaignée prévient l'inflammation que produiroient les irritations fréquentes; & en jettant toutes les parties dans le relâchement, elle peut opérer ſur le champ le dégagement du corps.

2° Quand on voit que toutes les tentatives pour retirer ou pour pouſſer, ſont inutiles, il faut les ceſſer, parce que l'inflammation qu'on occaſionneroit, ſeroit auſſi fâcheuſe que le mal même, & que l'on a des exemples de gens morts de cette inflammation, quoique le corps eût été déplacé.

3° Pendant qu'on fait ces tentatives, il faut faire avaler ſouvent au malade, ou injecter avec un canal courbe qui aille plus loin que la glotte, quelque liqueur fort émolliente, comme de l'eau tiede ou pure, ou mêlée avec du lait, ou une décoction d'orge, de mauve, de ſon. Il en réſulte ce double avantage; premiérement, que l'on adoucit par-là les parties irritées, ce qui retarde l'inflammation; & en ſecond lieu, ſouvent une

injection faite avec force, réuſſit mieux pour dégager un corps charnu, que toutes les tentatives avec des inſtruments.

4° Quand on eſt obligé de laiſſer dans la gorge un corps arrêté, il faut conduire le malade tout comme s'il avoit une maladie inflammatoire; le ſaigner, le mettre au régime, lui envelopper tout le col avec des cataplaſmes émollients. Il convient d'employer la même méthode, quoique le corps ſoit dégagé, ſi l'on a lieu de croire qu'il eſt reſté de l'inflammation dans l'œſophage.

5° Quelquefois un peu de mouvement dégage mieux que les inſtruments. L'on ſait qu'un coup de poing derriere l'épine a ſouvent dégagé des corps fortement arrêtés; & j'ai deux exemples que les malades qui avoient des épingles arrêtées, étant montés à cheval pour aller de la campagne chercher du ſecours dans la ville voiſine, ſentirent l'épingle ſe dégager après une heure de marche; l'un la cracha, l'autre l'avala, ſans mauvaiſes ſuites.

6° Quand le danger de ſuffocation eſt preſſant, que la ſaignée eſt inſuffiſante, qu'on n'a point d'eſpérance de dégager promptement le col, & que la mort eſt proche, ſi l'on ne rend pas la reſpiration au malade, il faut, ſur le champ, faire la *bronchotomie*; c'eſt-à-dire, ouvrir la trachée-artere; ce qui n'eſt ni difficile pour un Chirurgien un peu entendu, ni fort douloureux.

7° Quand le corps arrêté paſſe dans l'eſtomac, il faut d'abord mettre le malade à un régime très-doux; éviter tous les aliments âcres, irritants, chauds, le vin, les liqueurs, le café, ne prendre que peu d'aliments à la fois; n'en point prendre de ſolides qu'après les avoir extrémement mâchés. Le meilleur régime ſeroit de vivre de ſoupes farineuſes, de quelques légumes, d'eau & de lait;

ce qui vaut beaucoup mieux que l'usage des huiles.

§. 429. L'Auteur de la nature a pourvu à ce qu'en mangeant, rien ne passât par la glotte dans la trachée-artere; ce malheur arrive cependant quelquefois; & il survient, dans le moment, une toux continue & violente, une douleur aiguë, une suffocation, tout le sang se porte à la tête, le malade est angoissé & agité par des mouvements violents & involontaires, il meurt quelquefois sur le champ. Un grenadier Hongrois, cordonnier de son métier, travailloit & mangeoit en même-temps; il tomba de sa chaise sans dire un seul mot, ses camarades appellerent du secours; des Chirurgiens arriverent aussi-tôt; il ne donna, malgré plusieurs secours, aucun signe de vie. On trouva dans le cadavre un morceau de viande de bœuf, du poids de quatre lots, enfoncé dans la trachée-artere, qu'il bouchoit si exactement qu'elle ne pouvoit laisser passer le moindre air au poumon.

§. 430. Il faut, dans ce cas, frapper fréquemment sur l'épine du dos, occasionner quelques efforts pour vomir, faire éternuer avec du poivre blanc, du muguet, de la sauge, des tabacs céphaliques quelconques, qu'on souffle fortement dans les narines.

Un pois jetté en badinant dans la bouche, entra dans la trachée-artere, & ressortit en faisant vomir avec de l'huile.

Un petit os fut chassé en faisant éternuer avec de la poudre de muguet. Enfin, si ces secours ne réussissent pas d'abord, il faut, sans hésiter, faire la *bronchotomie*, (voyez §. précédent N° 6.) L'on a retiré par ce moyen des os, une feve, une arrête, & sauvé par-là les malades.

§. 431. L'on tente tout quand il s'agit de la vie humaine. Dans le cas où un corps ne pour-

roit ni être dégagé de l'œsophage, ni y rester sans tuer promptement le malade, l'on a proposé de faire une incision à l'œsophage même, par laquelle on le tireroit, & d'employer le même moyen lorsqu'un corps tombé dans l'estomac seroit de nature à occasionner des accidents propres à tuer promptement le malade.

Quand l'œsophage est fermé, on nourrit par des lavements de bouillon.

CHAPITRE XXX.

Maladies chirurgicales & externes. Des brûlures, des plaies, des meurtrissures, des foulures, des ulceres, des membres gelés, des engelures, des hernies, des clous, des panaris, des échardes, des verrues & des cors.

§. 432. Les payſans ſont expoſés par leurs travaux, à pluſieurs accidents extérieurs, comme coupures, meurtriſſures, &c. qui, quelque graves qu'ils ſoient, ſe termineroient preſque toujours très-aiſément, & cela par une ſuite de la nature du ſang, qui a ordinairement beaucoup moins d'âcreté à la campagne que dans les villes; mais un traitement pernicieux rend ſouvent fâcheux les maux les plus légers en eux-mêmes, & j'ai vu un ſi grand nombre de ces malheurs qu'il me paroît néceſſaire d'indiquer ici le traitement qui convient à ces maux externes, quand ils n'exigent pas néceſſairement la main du Chirurgien. Je dirai auſſi un mot de quelques maladies extérieures qui dépendent cependant d'une cauſe interne.

Des Brûlures.

§. 433. Quand la brûlure eſt très-légere, & qu'il n'y a point de veſſie levée, il ſuffit d'y mettre une compreſſe trempée dans l'eau fraîche, & de la changer tous les quarts-d'heures juſqu'à ce qu'on ne ſente plus de douleur. Quand il s'eſt levé une veſſie, on applique deſſus une compreſſe de linge très-fin, enduite de la pommade N° 64, qu'on change deux fois par jour.

Si la peau eſt brûlée, & les chairs mêmes endommagées, il faut ſe ſervir de la même pommade; mais au lieu d'une compreſſe, il faut ſe ſervir de charpie, qui s'applique plus exactement, & par-deſſus la charpie on met une ſimple toile cirée, que chacun peut aiſément préparer, N° 65, ou ſi l'on veut un *ſparadrap*, N° 66.

Mais indépendamment de ces ſecours extérieurs, qui ſont les plus efficaces qu'on puiſſe employer, quand la brûlure eſt très-forte & très-enflammée, & qu'on craint les progrès & les ſuites de cette inflammation, il faut employer les mêmes remedes que dans les fortes inflammations; faire une ſaignée, ou même pluſieurs ſi elles ſont néceſſaires, & *mettre au régime*; ne faire boire que les tiſanes N° 2 & 4, & donner tous les jours deux lavements ſimples.

Quand on n'eſt pas à même d'avoir d'abord du *nutritum*, pour faire la pommade N° 64, on ſe contente de fondre enſemble de l'huile d'olive, avec une huitieme partie de cire, & à deux onces de ce mêlange on ajoute un jaune d'œuf; enfin quelque choſe de plus ſimple encore, c'eſt de battre un œuf, le blanc & le jaune, avec deux cuillerées d'huile qui ne ſoit pas rance.

Quand le mal eſt proche de ſa fin, & qu'il ne

reſte plus qu'une très-petite plaie, il ſuffit d'appliquer le ſparadrap N° 66.

Des Plaies.

§. 434. Si une plaie a pénétré dans l'intérieur des cavités, & a bleſſé quelque partie contenue dans la poitrine & dans le ventre; ſi, ſans pénétrer dans les cavités, elle a ouvert quelque nerf, ce qui occaſionne des accidents beaucoup plus violents qu'ils ne devroient être ſans cela; ſi elle eſt allée juſqu'à l'os, & qu'il ait ſouffert; enfin, s'il ſurvient quelque ſymptome extraordinaire, il faut néceſſairement appeller un Chirurgien. Mais quand la plaie n'eſt accompagnée d'aucune de ces circonſtances; qu'elle n'intéreſſe que la peau, les graiſſes, les chairs, & de petits vaiſſeaux, l'on peut la panſer aiſément ſans ſecours, parce qu'ordinairement tout ſe réduit à la préſerver des impreſſions de l'air, en donnant cependant iſſue au pus.

§. 435. Si le ſang ne ſort d'aucun vaiſſeau conſidérable, mais coule à-peu-près également de tous les points de la plaie, on peut hardiment le laiſſer couler, pendant qu'on prépare promptement de la charpie. Quand elle eſt prête, on en met ce qu'on peut dans la plaie, ſans la trop preſſer, ce qui ſeroit très-fâcheux, & auroit les mêmes inconvénients que les tentes & les bourdonnets; on la couvre avec une compreſſe trempée dans l'huile d'olive, ou avec la toile cirée N° 65, mais je préfere la compreſſe pour les premiers panſements; & l'on ſoutient le tout avec une bande large de deux doigts, d'une longueur proportionnée au volume de la partie qu'il faut bander, & qu'on ſerre aſſez pour qu'elle ne ſe dérange pas, aſſez peu pour

qu'elle n'occasionne aucune inflammation.

On laisse cet appareil vingt-quatre ou quarante-huit heures, les plaies étant d'autant plutôt guéries qu'on les panse moins souvent ; & alors on ôte toute la charpie qu'on peut ôter aisément, & s'il y en a qui se soit attachée par le desséchement du sang, on la laisse, en se contentant d'en remettre un peu de nouvelle ; le reste du pansement se fait comme la premiere fois.

Quand, en continuant ce pansement simple, la plaie est devenue tout-à-fait superficielle, il suffit d'appliquer la toile cirée, ou le sparadrap, sans charpie.

Les personnes qui ont quelque prédilection pour les huiles imprégnées des vertus de quelques plantes, peuvent, si cela augmente leur confiance, employer celles de millepertuis, de treffle, de lis, de camomilles, de balsamines, de roses rouges, en observant toujours qu'elles ne soient point rances.

§. 436. Quand la plaie est considérable, on doit s'attendre qu'elle s'enflammera avant que la suppuration, qui alors paroît plus tard, ait pu s'établir, & que cette inflammation sera accompagnée de douleurs, fievre, quelquefois de rêveries ; il faut, dans ce cas, au lieu de la compresse ou de la toile cirée, appliquer un cataplasme de mie de pain & de lait, dans lequel on met un peu d'huile, afin qu'il ne s'attache pas, & que l'on change, sans toucher à la plaie, trois & même quatre fois par jour.

§. 437. S'il y avoit quelque vaisseau un peu gros, ouvert, il faudroit appliquer un morceau *d'agaric de chêne*, N° 67, dont on devroit être fourni par-tout. On le contient en appliquant dessus beaucoup de charpie, & en couvrant le

tout avec une groſſe compreſſe, & un bandage un peu plus ſerré qu'à l'ordinaire. Si cela ne ſuffiſoit pas, & que la plaie fût à un bras, ou à une jambe, il faudroit faire une forte ligature en deſſus de la plaie, avec un *tourniquet*, qui ſe fait dans le moment avec un écheveau de fil ou de chanvre, qu'on paſſe autour du bras en forme d'anneau; on introduit entre deux une piece de bois épaiſſe d'un pouce, & longue de quatre ou cinq, & en tournant cette piece de bois, on ſerre autant que l'on veut, tout comme le payſan ſerre un tonneau, ou une piece de bois ſur ſon char, avec la chaîne & le chaton. Mais il faut avoir ſoin, 1° d'arranger l'écheveau de façon qu'il conſerve une largeur de deux pouces, & 2° de ne pas ſerrer aſſez fort pour occaſionner une inflammation, qui dégénéreroit bientôt en gangrene.

§. 438. Tous les éloges prodigués à un grand nombre d'onguents, ſont une pure charlatanerie; l'art ne contribue pas le moins du monde à la guériſon des plaies, c'eſt la ſeule nature qui l'opere, & tout ce que nous pouvons, c'eſt d'éloigner les obſtacles qui s'oppoſent à la réunion. Pour cela, s'il y a quelque corps étranger dans la plaie, comme fer, plomb, bois, verre, morceaux d'habits & de linge, il faut les ôter, ſi l'on peut le faire avec beaucoup de facilité, ſinon il faut s'adreſſer à un bon Chirurgien, qui décide quel parti l'on doit prendre; enſuite on panſe comme je l'ai dit.

Bien loin d'être utiles, il y a pluſieurs onguents qui pourroient faire beaucoup de mal; & les ſeuls cas dans leſquels on doit en employer, c'eſt quand il y a dans la plaie quelques vices qu'il faut détruire par des ſecours particuliers; mais une plaie fraîche, dans un homme ſain, n'en de-

mande point d'autres que ceux que j'ai indiqués, & ceux du régime.

Les applications ſpiritueuſes ſont ordinairement nuiſibles, & ne peuvent convenir que dans un petit nombre de cas, dont les Médecins ou les Chirurgiens peuvent ſeuls juger.

Quand les plaies ſont à la tête, au lieu de la compreſſe huilée, ou de ſparadrap, on couvre la plaie avec une emplâtre de bétoine, ou ſi l'on n'en a point, on trempe la compreſſe dans du vin chaud.

§. 439. Comme les accidents qu'on doit craindre ſont ceux de l'inflammation, les ſecours qu'on doit employer ſont ceux qui la préviennent ; la ſaignée, le régime, les rafraîchiſſants, les lavements.

Quand la plaie eſt très-légere, il ſuffit de ne rien prendre d'échauffant, & ſur-tout il faut retrancher l'uſage du vin & de la viande.

Quand elle eſt conſidérable, & qu'il eſt à préſumer qu'il ſurviendra de l'inflammation, il faut néceſſairement faire une ſaignée, ordonner un repos total, & mettre au régime ; quelquefois même il faut réitérer la ſaignée. Ces ſecours ſont ſur-tout indiſpenſablement néceſſaires quand la bleſſure a attaqué quelque partie intérieure, & il n'y a pas de remede plus ſûr qu'une diete extrêmement légere. Des malades jugés ne devoir vivre que quelques heures, après des plaies de la poitrine, du bas-ventre, des reins, ont été complétement guéris en ne vivant pendant pluſieurs ſemaines que de tiſane d'orge, ou d'autres tiſanes farineuſes, ſans ſel, ſans bouillon, ſans aucun remede quelconque, & ſur-tout ſans onguents.

§. 440. Autant la ſaignée, employée modérément, eſt utile, autant ſon excès eſt nuiſible.

Les grandes bleſſures ſont ordinairement accompagnées d'une hémorragie conſidérable, qui épuiſe déjà le malade, & ſouvent la fievre eſt une ſuite de cette hémorragie. Si, dans ces circonſtances, l'on ordonne encore des ſaignées, l'on détruit totalement les forces; les humeurs croupiſſent, ſe corrompent, la gangrene ſurvient, & le malade meurt miſérablement au bout de deux ou trois jours, par une ſuite des ſaignées, & non-pas de la bleſſure. Le Chirurgien ſe glorifie de dix, douze, quinze ſaignées, & aſſure que la bleſſure étoit néceſſairement mortelle, puiſque tant de ſang répandu n'a pas pu ſauver le malade, pendant que c'eſt réellement cette proſuſion qui l'a tué.

Les plaiſirs de l'amour ſont mortels aux bleſſés.

§. 441. Les baumes & les plantes vulnéraires ſi vantés, ſont très-nuiſibles, pris intérieurement, parce que leur uſage donne la fievre, & qu'il faut l'abattre.

Des Meurtriſſures, ou Contuſions.

§. 442. L'on appelle meurtriſſure, ou contuſion, *caſſein* parmi le peuple, l'effet du coup d'un corps non tranchant, ſur le corps de l'homme ou d'un animal, ſoit qu'il ſoit jetté contre l'homme, comme quand on reçoit un coup de pierre ou de bâton, ſoit que l'homme ſoit porté contre lui, comme dans une chûte, ſoit enfin que l'on ſe trouve ſerré entre deux corps, comme quand le doigt eſt pris entre la porte & le montant, ou tout le corps froiſſé entre une voiture & une muraille. Les meurtriſſures ſont encore plus fréquentes à la campagne que les plaies, & ordinairement plus dangereuſes, d'autant plus qu'on ne peut pas juger exactement de tout le mal, & que le déſordre qui ſe

manifeste d'abord, n'est qu'une petite partie du mal réel ; souvent même on ne découvre aucun mal les premiers jours, & il ne se déclare que quand il n'est plus temps d'y remédier.

§. 443. Il n'y a que quelques semaines qu'un Tonnelier vint me consulter ; sa respiration, sa physionomie, la vîtesse, la petitesse, & le peu de régularité de son pouls, me firent d'abord juger qu'il y avoit du pus dans la poitrine. Il alloit & venoit cependant encore, & travailloit même à quelques fonctions de son métier. Il avoit fait une chûte en remuant des tonneaux, & tout le poids de son corps avoit porté sur le côté droit de la poitrine. Il ne sentit cependant presque rien d'abord ; mais quelques jours après il commença à avoir une douleur sourde dans cette partie, qui continua & amena la gêne dans la respiration, la foiblesse, le mauvais sommeil, le manque d'appétit. Je lui ordonnai le repos, je lui défendis la viande & le vin, & je lui conseillai la tisane d'orge avec un peu de miel, bue abondamment. Il ne suivit avec régularité que le dernier conseil. Quelques jours après, l'ayant rencontré, il me dit qu'il se trouvoit mieux ; & dans la même semaine je sus qu'on l'avoit trouvé mort dans son lit. L'abcès s'étoit sûrement rompu, & l'avoit étouffé.

§. 444. Un jeune homme, emporté par un cheval, fut froissé contre la porte d'une écurie, sans ressentir d'abord aucun mal. Au bout d'une douzaine de jours, il eut les mal-aises qu'on a au commencement d'une fievre ; l'on crut qu'il avoit une fievre putride, & il fut très-mal traité pendant plus d'un mois. Enfin une consulte décida qu'il avoit du pus dans la poitrine ; on l'envoya chez lui, & l'opération de l'empyeme put heureusement le guérir, après un an de souffrances. J'ai cité ces deux exemples pour prouver

le danger qu'il y a à négliger les coups violents ; puiſque ces deux malades auroient évité, l'un la mort, l'autre une maladie longue & cruelle, s'ils avoient pris, d'abord après l'accident, les précautions néceſſaires dans ces cas.

§. 445. Quand une partie eſt meurtrie, il arrive de deux choſes l'une, & ordinairement toutes deux à la fois, ſur-tout ſi la meurtriſſure eſt un peu conſidérable ; ou les petits vaiſſeaux de la partie meurtrie ſont briſés, & le ſang qu'ils contenoient s'épanche dans le voiſinage ; ou, ſans épanchement, ces vaiſſeaux perdent leur force, & n'aidant plus la circulation, le ſang croupit. Dans l'un & l'autre cas, ſi la nature, ou ſeule ou aidée, n'y remédie pas, il ſurvient inflammation, ſuppuration de mauvaiſe eſpece, pourriture, gangrene, ſans parler des accidents qui dépendent de la meurtriſſure de quelque partie particuliere, comme nerf, gros vaiſſeau, os, &c. L'on comprend auſſi tous les dangers de la meurtriſſure, quand elle a attaqué quelque partie intérieure, & que le ſang s'eſt épanché, ou que la circulation ne ſe fait plus dans quelque partie importante à la vie. C'eſt-là la cauſe de la mort ſubite des perſonnes qui ont fait quelque chûte violente, ou reçu quelques corps peſants ſur la tête, ou quelques coups ſans qu'il paroiſſe aucun mal extérieurement.

L'on a pluſieurs exemples de morts ſubites après un coup de poing ſur le creux de l'eſtomac, qui occaſionnoit la rupture de la rate.

C'eſt parce que les chûtes occaſionnent une légere meurtriſſure générale, tant intérieure qu'extérieure, qu'elles ont quelquefois des ſuites ſi fâcheuſes, ſur-tout pour les vieillards, chez leſquels la nature, déjà affoiblie, ne rétablit point les déſordres ; auſſi l'on en voit pluſieurs qui,

ayant joui d'une excellente ſanté, la perdent au moment d'une chûte, qui paroît d'abord ne leur faire aucun mal, & languiſſent continuellement juſqu'à leur mort, que ces accidents accélerent preſque toujours.

§. 446. Il y a, pour les meurtriſſures, des remedes internes & externes. Quand le mal eſt léger, & qu'il n'y a point eu de ſecouſſe générale qui ait pu occaſionner des meurtriſſures intérieurement, les remedes externes ſuffiſent. Ils doivent être propres, 1° à réſoudre ce ſang épanché, qu'on voit d'une maniere ſi marquée, & qui, de noir qu'il eſt un peu après la contuſion, devient ſucceſſivement brun, jaune, griſâtre, à meſure que la groſſeur diminue; elle diſparoît enfin totalement, & la peau reprend ſa couleur, ſans que ce ſang ſoit ſorti extérieurement, mais peu à peu il s'eſt diſſous, & il a été repompé par les vaiſſeaux. 2° A redonner un peu de force aux vaiſſeaux.

Le meilleur c'eſt le vinaigre, mêlé, s'il eſt fort, avec le double d'eau tiede, dans lequel on trempe des linges qui ſervent à envelopper la partie meurtrie, & qu'on change toutes les deux heures, pendant le premier jour.

L'on applique auſſi, avec grand ſuccès, le perſil, le cerfeuil, l'artichaud ſauvage, légérement concaſſés; & ces remedes ſont à préférer au vinaigre, quand il y a en même-temps plaie & meurtriſſure. L'on peut auſſi appliquer les cataplaſmes N° 68.

§. 447. L'on eſt dans l'uſage d'employer d'abord les liqueurs ſpiritueuſes, telles que l'eau-de-vie, l'eau d'arquebuſade, l'eau d'alibour, &c. mais un long abus ne doit pas faire loi. Ces liqueurs, qui épaiſſiſſent le ſang au lieu de le diſſoudre, ſont réellement nuiſibles, quoiqu'on

les emploie quelquefois impunément dans les cas très-légers. Souvent, en déterminant ce ſang épanché vers les entre-deux des muſcles, ou même en l'empêchant de s'épancher, & en le figeant dans les vaiſſeaux meurtris, elles paroiſſent guérir, mais ce n'eſt qu'en concentrant le mal, qui ſe reproduit ſous une forme fâcheuſe au bout de quelques mois. J'ai vu de triſtes exemples de ce cas ; ainſi l'on ne doit jamais employer les remedes de cette eſpece, & le vinaigre doit les remplacer. L'on peut, tout au plus, quand on juge que tout le ſang épanché eſt diſſous & repompé, mêler un tiers d'eau d'arquebuſade au vinaigre, afin de redonner un peu de force aux parties affoiblies.

§. 448. C'eſt une méthode encore plus pernicieuſe d'appliquer des emplâtres compoſées de graiſſes, de réſines, de gommes, de terres, &c. La plus vantée eſt toujours nuiſible, & l'on a pluſieurs exemples de contuſions extrêmement légeres, qui auroient été guéries en quatre jours, ſi on en avoit remis tout le ſoin à la nature, & que des emplâtres appliquées par des ignorants, ont fait dégénérer en gangrene.

L'on ne doit jamais ouvrir ces ſacs de ſang coagulé qu'on apperçoit ſous la peau, à moins de quelque raiſon preſſante, parce que, quelque gros qu'ils ſoient ils ſe diſſipent peu à peu, au lieu qu'en les ouvrant, ils laiſſent quelquefois une ulcération dangereuſe. (1)

§. 449. Le traitement intérieur eſt préciſément le même que celui des plaies, excepté que dans ce cas la meilleure boiſſon c'eſt le remede N° 1, à chaque pot duquel on joint une dragme de nitre.

(1) Parce que le contact de l'air, toujours nuiſible dans les plaies, donne lieu à la putréfaction des humeurs.

Quand quelqu'un a fait une violente chûte, qu'il a perdu connoissance, ou qu'il est fort étourdi, que le sang sort par les narines, ou par les oreilles, qu'il est fort oppressé, ou qu'il a le ventre fort tendu, ce qui dénote épanchement de sang dans la tête, la poitrine, ou le bas-ventre, il faut sur le champ, en commençant par la saignée, employer tous les secours indiqués §. 439, & donner au malade le moins de mouvement qu'il est possible; il faut sur-tout éviter de le secouer ou de l'agiter, dans la vue de rappeller le sentiment; c'est exactement le tuer, en augmentant l'épanchement. Il faut fomenter tout le corps avec quelqu'une des décoctions indiquées; & quand le mal est à la tête, il faut les faire avec de l'eau & du vin, au lieu de vinaigre.

L'on a vu des chûtes accompagnées de blessure & de fracture du crâne, avec les accidents les plus graves, se guérir par ces secours internes, & sans autres secours externes que des fomentations aromatiques, N° 68.

Un homme de *Pully-Petit* vint me consulter, il y a quelques mois, pour son pere qui étoit tombé du haut d'un arbre: il étoit, depuis vingt-quatre heures, sans sentiment, sans connoissance, & sans autre mouvement que des efforts fréquents pour vomir; il perdoit du sang par le nez & les oreilles; il n'y avoit point de mal extérieur, ni à la tête, ni ailleurs, & heureusement on ne lui avoit encore rien fait. Je lui conseillai une ample saignée au bras, & beaucoup de petit lait miellé en boisson & en lavement; on exécuta ponctuellement l'ordonnance, & quinze jours après le pere vint à *Lausane*, qui est à quatre lieues de *Pully-Petit*, & me dit qu'il se portoit très-bien. Il convient dans toutes les contusions considérables, de purger avec quelque purgatif rafraîchissant, comme les

N^os 11, 23, 32, 49. Le remede N° 24, & le petit-lait miellé, sont excellents par la même raison.

§. 450. Dans ces circonstances, le vin, les liqueurs, tout ce qui anime, tue; ainsi il ne faut point s'impatienter de ce que les malades sont sans connoissance & sans sentiment. L'usage de la térébenthine peut faire plus de mal que de bien, & si elle a été utile quelquefois, c'est en purgeant un malade qui peut-être en avoit besoin. Le blanc de baleine, le sang de dragon, les yeux d'écrevisses, les graisses quelconques, sont des remedes au moins inutiles & dangereux, si le cas est grave, soit par le mal réel qu'ils font, soit par le bien qu'ils empêchent de faire. L'on doit chercher à délayer le sang, à le rendre plus coulant, à en faciliter la circulation, & ces remedes produisent un effet tout contraire.

§. 451. Quand un vieillard a fait une chûte, ce qui est d'autant plus dangereux qu'il est plus âgé & plus replet, quoiqu'il ne paroisse point incommodé, on doit, s'il est sanguin, & encore vigoureux, lui faire une petite saignée de trois ou quatre onces; lui donner tout de suite quelques tasses d'une boisson un peu aromatique, dont il boit quelques tasses chaudes, comme de la mélisse avec du miel, & le faire promener doucement. Il faut qu'il diminue un peu la quantité de ses aliments, pendant quelques jours, & qu'il prenne un exercice doux, mais presque continuel.

§. 452. Les entorses ou foulures, qui arrivent très-fréquemment, produisent dans le voisinage de l'articulation une espece de meurtrissure, occasionnée par le violent frottement des os contre les parties voisines; & quand les os se remettent d'abord à leur place, le mal ne doit

être traité que comme contusion ; s'ils ne se remettent pas, il faut recourir à la main d'un Chirurgien.

Le meilleur remede, c'est le parfait repos, & une compresse trempée dans le vinaigre & l'eau, jusqu'à ce que toute la contusion soit dissipée, & qu'on soit sûr qu'il n'y a point d'inflammation à craindre. Alors on fait bien de joindre au vinaigre un peu d'eau-de-vie, ou d'eau d'arquebusade; & l'on doit porter la partie (c'est presque toujours le pied,) bandée assez long-temps, sans quoi elle fait souvent de faux mouvements, ou elle reçoit de nouvelles entorses qui l'affoiblissent journellement davantage ; & si l'on néglige trop long-temps ce mal commençant, la force ne revient jamais en entier ; & souvent il survient une légere enflure pour toute la vie.

Quand le mal est extrêmement léger, le bain d'eau froide est très-bon ; mais si on ne le fait pas dans le premier moment, ou si la contusion est forte, il est nuisible.

La méthode de rouler le pied nu sur quelque corps rond, est insuffisante quand les os ne sont pas parfaitement replacés, nuisible quand il y a contusion.

Il arrive tous les jours que les payſans s'adressent à des ignorants ou à des gens de mauvaise foi, qui trouvent ou veulent trouver un dérangement des os là où il n'y en a point, & qui par la violence avec laquelle ils manient ces parties, ou par les emplâtres dont ils les couvrent, y attirent une inflammation dangereuse, & changent en mal très-grave, la crainte d'un mal très-léger.

Ce sont ces mêmes gens qui ont créé des maladies impossibles, telles que l'estomac & les reins ouverts. Mais ces grands mots effraient, & ils dupent plus aisément.

Des Ulceres.

§. 453. Quand les ulceres dépendent d'une corruption générale de la masse du sang, on ne peut les guérir qu'en détruisant la cause qui les entretient ; c'est même une imprudence que de vouloir les fermer par des remedes extérieurs, & un malheur que de réussir.

Mais le plus souvent les ulceres, à la campagne, sont les restes de quelque plaie, de quelque meurtrissure, ou de quelques tumeurs mal traitées & sur-tout pansées avec des remedes trop âcres ou trop spiritueux. Les huiles rances sont aussi une des causes qui changent en ulceres rebelles les plaies les plus simples ; ainsi l'on doit les éviter, & les Apothicaires doivent avoir cette attention, quand ils préparent des onguents gras, qu'il convient de préparer souvent, parce qu'une grosse provision est rancie avant que d'être débitée, quoiqu'on eût employé de l'huile très-fraîche en la préparant.

§. 454. Ce qui distingue les ulceres des plaies, c'est la dureté & la sécheresse de leurs bords, & la nature de l'humeur qui en découle, qui au lieu d'être un vrai pus, est une liqueur moins épaisse, moins blanche, qui exhale quelquefois une mauvaise odeur, & si âcre que souvent, si elle touche la peau du voisinage, elle y produit de la rougeur, de l'inflammation, des boutons, des especes de dartres & même de nouvelles ulcérations.

§. 455. Les ulceres qui durent trop long-temps, qui sont étendus, ou qui fluent beaucoup, minent le malade, & le jettent dans une fievre lente qui le tue.

Quand un ulcere a duré long-temps, il est très-dangereux de le tarir, & l'on ne doit jamais

le faire qu'en suppléant à cette évacuation, qui est presque devenue naturelle, par quelqu'autre, comme les purgations de temps en temps.

L'on voit tous les jours des morts subites, ou des maladies cruelles, après avoir arrêté tout-à-coup ces écoulements qui duroient depuis long-temps; & quand quelque *Charlatan*, (tous ceux qui font cette promesse méritent ce nom) promet de guérir en peu de jours un ulcere invétéré, il prouve qu'il est un ignorant dangereux, qui, s'il réussissoit, rendroit un office mortel. Il y en a qui appliquent des remedes extrêmement rongeants, & même arsenicaux; mais l'on voit presque toujours la mort la plus violente être la suite de ces applications dangereuses.

§. 456. Tout ce que l'art peut faire, relativement aux ulceres qui ne dépendent pas d'un vice des humeurs, c'est de les changer en plaies. Pour cela il faut diminuer la dureté & la sécheresse des bords & même de tout l'ulcere, & en ôter l'inflammation. Quelquefois ce vice est tel qu'on ne peut amollir les bords qu'en les scarifiant par des coups de lancette; quand cela n'est pas nécessaire, il faut appliquer sur tout l'ulcere un plumaceau enduit de l'onguent N° 69, & le recouvrir avec une compresse pliée en plusieurs doubles, trempée dans la liqueur N° 70, qu'on change trois fois par jour, & le plumaceau seulement deux fois.

Comme j'ai dit que les ulceres étoient souvent le produit des remedes âcres & spiritueux, l'on sent qu'on doit absolument les éviter dans les traitements, sans quoi l'on ne guérira jamais.

Il faut, pour avancer la guérison, éviter le salé, le vin, les épices, manger peu de viande, & entretenir la liberté du ventre, par un régime de légumes, & par l'usage du petit lait miellé.

Quand les ulceres ſont aux jambes, ce qui eſt très-ordinaire, il eſt très-important, auſſi-bien que dans les plaies des mêmes parties, de peu marcher, & de ne ſe tenir jamais debout ſans marcher. C'eſt ici un de ces cas dans leſquels je ſouhaite que les perſonnes qui ont quelque crédit ſur l'eſprit du peuple, ne négligent rien pour lui faire comprendre la néceſſité de prendre quelques jours d'un repos abſolu, & lui prouver que, bien-loin que ce ſoit un temps perdu, c'eſt le temps de ſa vie le plus chérement payé. La négligence à cet égard change les plaies les plus légeres en ulceres, les ulceres les moins fâcheux en ulceres incurables, & il n'y a perſonne qui ne puiſſe trouver dans ſon voiſinage quelque famille réduite à l'Hôpital, parce qu'on a négligé quelque mal de cette eſpece.

Je réitere que les ulceres qui viennent de cauſe interne, ou ceux qui viennent de cauſe externe, mais chez une perſonne d'un mauvais tempérament, demandent ſouvent d'autres ſoins.

Des Membres gelés.

§. 457. Il arrive ſouvent, dans les hivers rigoureux, que quelques perſonnes ſont ſaiſies par un froid ſi fort que les mains ou les pieds, ou ces deux parties à la fois, gelent tout comme un morceau de viande expoſé à l'air.

Si l'on ſe laiſſe aller au mouvement ſi naturel de les réchauffer, & ſur-tout de réchauffer les parties gelées, tout eſt perdu. Il ſurvient des douleurs inſupportables, qui ſont bientôt ſuivies d'une gangrene incurable, & il n'y a plus de reſſource pour les ſauver que de leur couper les membres gangrénés.

L'on a vu il n'y a que peu de temps, à *Coſſonay*, le triſte cas d'un homme qui eut les mains

gelées ; on lui appliqua chaudement des onguents gras, la gangrene ſuivit, & l'on fut obligé de lui couper les dix doigts.

§. 458. Il n'y a qu'un ſeul remede dans ce cas, c'eſt de mettre les malades dans un endroit où il ne puiſſe pas geler, mais où il faſſe très-peu chaud, & de leur appliquer continuellement ſur les parties gelées, de la neige, ſi l'on en a, ſinon de les laver continuellement, mais fort doucement (car toute friction forte ſeroit dangereuſe) avec des linges trempés dans de l'eau de glace à meſure qu'elle ſe fond. Ils s'apperçoivent peu à peu que le ſentiment renaît ; ils éprouvent une grande chaleur dans la partie, & commencent à en recouvrer le mouvement ; alors on peut les porter dans un endroit un peu plus chaud, & leur donner quelques taſſes de la potion N° 13, ou de quelqu'autre de même eſpece.

§. 459. Il n'y a perſonne qui ne puiſſe juger du danger de la méthode échauffante, & de l'utilité de l'eau glacée, par une expérience qui ſe fait tous les jours. Les poires, les pommes, les raves gelées, miſes dans l'eau prête à geler, reprennent leur premier état, & peuvent être mangées. Si on les met dans l'eau tiede, ou dans un endroit chaud, la pourriture, qui eſt une gangrene, s'en empare d'abord. Je joindrai ici une obſervation, qui fera mieux comprendre ce traitement, & en conſtatera l'efficacité.

» Un homme avoit une route de dix lieues à » faire, par un temps froid, & un chemin plein » de neige & de glace. Ses ſouliers lui manque- » rent ; il fit les trois dernieres lieues à pieds » nus, & eut, dès la premiere demi-lieue, des » douleurs aſſez vives aux jambes & aux pieds, » qui allerent en augmentant. Il arriva preſque » perclus des extrêmités inférieures. On le mit » devant un grand feu, on échauffa bien un lit,

» & l'on l'y coucha. Les douleurs devinrent in-
» supportables ; il ne cessoit d'être dans de vio-
» lentes agitations, de pousser des cris perçants.
» On demanda un Médecin dans la nuit, qui
» trouva les doigts des pieds d'une couleur noi-
» râtre, & commençant à perdre le sentiment.
» Les jambes & le dessus des pieds, excessive-
» ment enflés, d'un rouge pourpre, varié de
» taches violettes, souffroient encore les dou-
» leurs les plus aiguës. Le pouls étoit dur &
» fréquent, & le mal de tête très-violent. Le
» Médecin fit chercher un seau d'eau à la ri-
» viere, & y fit ajouter de l'eau & de la glace ;
» & il obligea le malade à plonger les jambes
» dedans : ce premier bain dura plus d'une heure ;
» & les douleurs, pendant ce temps-là, furent
» moins violentes ; une heure après, il ordonna
» un second bain, & le malade s'y trouvant de
» nouveau soulagé, le prolongea deux heures.
» Pendant ce temps-là, on enlevoit de l'eau du
» seau, & l'on y remettoit de la glace & de la
» neige. Les doigts des pieds, qui étoient noirs,
» devinrent rouges ; les taches violettes des jam-
» bes se dissiperent ; l'enflure diminua ; les dou-
» leurs étoient légeres, & avec intervalle. L'on
» réitéra cependant six fois, après quoi il ne
» resta d'autre mal qu'une sensibilité à la plan-
» te des pieds, qui empêchoit le malade de mar-
» cher. On lui fit quelques fomentations aroma-
» tiques, & on lui fit boire une tisane de sal-
» separeille ; (celle de sureau est tout aussi bonne
» & moins coûteuse.) Le huitieme jour il fut
» parfaitement guéri & s'en retourna le quinzie-
» me jour à pied. «

§. 460. Quand le froid est très-fort, & qu'on y reste long-temps exposé, il tue, parce qu'il congele le sang, & qu'il en détermine une trop grande quantité au cerveau ; ainsi on meurt d'a-

poplexie, qui commence par un ſommeil ; auſſi le voyageur qui ſe ſent aſſoupi, doit redoubler d'efforts pour ſe tirer du danger imminent auquel il eſt expoſé. Ce ſommeil, qui paroît devoir adoucir ſes ſouffrances, ſeroit pour lui le dernier ſommeil.

§. 461. Les remedes, dans ce cas, ſont les mêmes que dans le cas d'une ſeule partie gelée. Il faut mettre le malade dans un endroit plutôt froid que chaud, & le frotter avec de la neige, ou de l'eau glacée ; l'on a même pluſieurs exemples conſtatés, & ils ſont fréquents dans les pays du Nord, qu'un bain d'eau très-froide eſt très-ſalutaire.

L'on a rappellé à la vie pluſieurs perſonnes qui avoient été dans la neige, ou à l'air gelant, pendant cinq & même ſix jours, & qui ne donnoient aucun ſigne de vie, pendant pluſieurs heures ; ainſi il faut toujours eſſayer les ſecours.

Des Engelures.

§. 462. » Il vient aux doigts des mains, des » pieds, aux talons, aux oreilles, au nez, aux » levres, des enfants ſur-tout, & principale- » ment en hiver, quand ces extrémités paſſent » ſubitement du chaud au froid & du froid » au chaud, une enflure ou un gonflement, » qui, dans les commencements, n'occaſion- » ne que peu de chaleur, de douleur & de de- » mangeaiſon ; « quelquefois ces tumeurs ne paſſent point ce premier degré, & ſe guériſſent ſans ſecours ; d'autres fois, & on peut appeller cet état le ſecond degré, ſoit qu'on ne leur faſſe rien, ſoit qu'on les traite mal, l'enflure, la chaleur, la rougeur, la demangeaiſon, la douleur, augmentent conſidérablement, & le malade eſt ſouvent privé de l'uſage de ſes doigts par la douleur,

douleur, le gonflement, l'engourdiſſement ; & le mal empire ſi l'on n'emploie pas des ſecours efficaces.

Quand l'inflammation augmente encore d'un degré, il ſe forme de petites veſſies qui ne tardent pas à ſe crever, & laiſſent une très-légere excoriation, qui devient bientôt ulcere, & ulcere ſouvent très-profond & très-opiniâtre, dont il ſort beaucoup d'un pus âcre & mal conditionné.

Le dernier degré des engelures, fréquent dans les pays très-froids, mais rare dans les tempérés, c'eſt quand l'inflammation dégénere en gangrene.

§. 463. Elles dépendent d'un engorgement des vaiſſeaux de la peau, qui vient de ce que les veines plus extérieures que les arteres, ſe trouvant proportionnellement plus reſſerrées par le froid, ne remportent pas tout le ſang que celles-ci apportent, & peut-être des particules frigorifiques, qui, admiſes par les pores de la peau, agiſſent ſur nos fluides comme ſur l'eau, & y occaſionnent un commencement de congélation.

Si elles ont lieu dans les extrêmités plutôt que ſur d'autres parties, c'eſt par deux raiſons ; la principale, que la force de la circulation y étant plus foible qu'ailleurs, l'effet des cauſes qui peuvent la déranger doit y être plus ſenſible ; la ſeconde, que ces parties ſont plus expoſées à la viciſſitude des impreſſions extérieures que les autres.

Elles ſont plus fréquentes chez les enfants, parce que leur foibleſſe & la ſenſibilité de leurs organes augmentent néceſſairement l'effet des impreſſions étrangeres. C'eſt l'alternative fréquente & forte du chaud au froid, qui paroît contribuer le plus puiſſamment à produire les engelures, & cet effet eſt plus ſenſible quand la chaleur eſt en même temps humide, & que les parties paſſent ainſi d'une eſpece de bain tiede au froid. Un

homme de ſoixante ans, qui n'avoit jamais eu d'engelures, ayant porté, pendant quelques heures, en voyage, des gants péliſſés, dans leſquels ſes mains ſuerent, s'attendrirent & ſe remplirent de ſang, parce que l'effet conſtant du bain tiede eſt d'amollir, de remplir de ſang, & de rendre plus ſenſible la partie qui y eſt expoſée, ſentit les premieres attaques d'engelures, qui devinrent aſſez cruelles, & dont il a eu enſuite des reſſentiments tous les hivers, une demi-heure après avoir quitté ſes gants dans un air aſſez froid.

C'eſt la même raiſon qui fait que pluſieurs perſonnes n'ont des engelures que quand elles s'accoutument à l'uſage des manchons. Elles ſont preſque inconnues dans les pays chauds; elles ne ſont pas communes dans les pays du Nord, dans leſquels les variations du froid au chaud ne ſont pas fréquentes.

Quelques perſonnes en ont une attaque en automne, d'autres n'en ont qu'au printemps. L'enfant du payſan, qui a la peau dure & accoutumée à toutes les influences des ſaiſons & des élémens, eſt & doit néceſſairement être moins ſujet aux engelures que l'enfant riche, dont on ménage la peau aux dépens de ſa ſanté; mais parmi les enfants de la même claſſe, qui paroiſſent être à-peu-près de la même complexion, mener un genre de vie aſſez ſemblable, & devoir par-là même éprouver à-peu-près les mêmes impreſſions, & en reſſentir les mêmes effets, il y a une différence très-grande par rapport à la diſpoſition aux engelures. Les uns en ſont cruellement affligés depuis le commencement de l'automne juſqu'à la fin du printemps, d'autres n'en ont point, ou n'en ont que de très-légeres & de très-paſſageres. Cette différence vient, ſans contredit, de la nature des humeurs & de la texture de toute la peau, & ſur-tout de celle des

mains ; mais il n'eſt cependant pas aiſé de déterminer avec certitude & préciſion en quoi cette différence conſiſte.

Les enfants qui ſont ſanguins & qui ont la peau délicate, ſont aſſez généralement ſujets à ce mal, qu'on traite ordinairement trop cavaliérement, & qui eſt aſſez cruel pour mériter quelqu'attention, puiſque, indépendamment des douleurs qui rendent ſouvent ces jeunes enfants malheureux pendant pluſieurs mois, il leur occaſionne quelquefois de la fievre, les empêche de dormir, les retient au lit, ce qui eſt toujours un grand mal, les détourne de leurs devoirs, les ſevre de leurs plaiſirs, quelquefois même, quand ils ſont obligés de gagner leur vie en travaillant, les plonge dans la miſere. J'ai connu un jeune homme qui ayant été diſtrait d'un apprentiſſage d'horlogerie par des engelures, eſt devenu un fainéant gueux.

Les engelures qui attaquent le nez, y laiſſent ſouvent une impreſſion qui change la phyſionomie le reſte de la vie, & les mains qui en ont eſſuyé de fortes, s'en reſſentent ordinairement toujours.

§. 464. L'on doit ſe propoſer, par rapport aux engelures, premiérement de les prévenir, en ſecond lieu de les guérir ſi l'on n'a pas pu les prévenir.

§. 465. Puiſqu'elles dépendent de la ſenſibilité de la peau, de la nature des humeurs, & des alternatives du chaud au froid, il faut pour les prévenir, 1° endurcir la peau ; 2° corriger la diſpoſition vicieuſe du tempérament qui peut contribuer à les produire ; 3° éviter, autant qu'il eſt poſſible, ces fréquentes alternatives.

L'on fortifie la peau des mains, comme celle de tout le corps, par l'uſage du lavage à l'eau froide, que j'ai détaillé dans le §. 384, & je n'ai

point vu que les enfants élevés à cette pratique fussent tourmentés des engelures comme les autres ; mais l'on doit encore donner des soins plus particuliers à préserver la peau des mains, qui sont plus sujettes aux engelures que les pieds, en les faisant tremper, pendant quelques moments, dans l'eau froide, tous les matins & tous les soirs avant souper, dès le commencement de l'automne ; il n'en coûte rien aux enfants dans cette saison, de prendre cette habitude, & quand elle est prise, il ne leur en coûte rien de la continuer tout l'hiver, lors même que toute l'eau est prête à se geler. L'on peut aussi leur faire tremper les pieds dans l'eau froide deux ou trois fois par semaine ; cette méthode, qui auroit des inconvénients pour les adultes qui n'y sont pas accoutumés, n'a que de l'utilité pour les enfants qu'on y accoutume très-jeunes.

Il faut éviter de détruire l'effet du bain froid par trop de chaleur entre deux, c'est en même temps éviter les alternatives de chaud & de froid ; pour cela il faut, 1° élever les enfants à ne jamais approcher les mains du feu, & moins encore des poëles ou fourneaux, qui sont vraisemblablement une des principales causes des engelures, puisqu'elles sont plus rares dans les pays où ils sont moins en usage, & chez ceux qui s'en servent moins ; l'usage sur-tout des *cavettes*, (ce sont des degres pratiqués entre le poële & le mur,) nuit aux enfants & aux adultes, de plusieurs façons. 2° Il ne faut jamais leur donner des manchons. 3° Il conviendroit aussi de ne leur faire jamais porter de gants, à moins que quelques circonstances particulieres ne l'exigeassent, & je le conseille très-fort pour les garçons ; mais quand on leur en donne, que ce soit toujours des gants de peau mince & lisse.

§. 466. Quand les engelures paroissent entrete-

nues par un vice dans le tempérament, il n'y a que l'examen d'un Médecin qui puiſſe décider comment on doit le détruire; j'ai vu des enfants, dès l'âge de trois ans juſqu'à celui de douze ou treize, chez leſquels des engelures écorchées pendant huit mois de l'année ſembloient être un cauſtique par lequel la nature ſe déchargeoit d'un ſuperflu qui l'incommodoit, dès que le ralentiſſement des chaleurs diminuoit la tranſpiration. J'ai été obligé de leur faire des traitements aſſez longs, mais qui, variant par beaucoup de circonſtances, ne peuvent pas être décrits ici. Les préparations douces d'antimoine ſont ſouvent néceſſaires, & quelques purgatifs contribuent dans certains cas à adoucir & à abréger le mal.

§. 467. Le premier degré des engelures ſe guérit, comme je l'ai déjà dit, ſans ſecours; ou s'il s'opiniâtroit, on le diſſiperoit aiſément par quelques-uns des remedes ſuivants: mais quand elles ſont parvenues au ſecond, il faut les traiter comme la congélation dont elles ſont le premier degré, avec l'eau froide, même à la glace, & la neige.

Il n'y a aucun remede qui approche de l'efficacité de l'eau très-froide ou prête à ſe glacer, dans laquelle on trempe les mains pluſieurs fois par jour, pendant quelques minutes, & c'eſt le ſeul qu'on doive employer quand le mal eſt aux mains, que le malade a le courage de ſoutenir ce froid, & qu'il n'y a point de circonſtances qui puiſſent le rendre nuiſible; c'eſt le ſeul dont je me ſois ſervi, après avoir été attaqué d'engelures, il y a quelques années, pour m'être ſervi d'un manchon trop chaud.

L'on éprouve une légere douleur, les premiers moments que la main eſt dans l'eau, qui diminue peu à peu; en ſortant, les doigts ſont en-

gourdis par le froid, mais bientôt ils se réchauffent, & au bout d'un quart-d'heure on est très à son aise.

En sortant de l'eau, on met la main bien essuyée dans un gant de peau ; au bout de trois ou quatre bains elle désenfle, la peau se ride, en continuant elle se resserre, on est guéri au bout de trois ou quatre jours, & ordinairement le mal ne revient pas le même hiver.

L'on est sûr d'appaiser les demangeaisons les plus cruelles en trempant les mains dans l'eau froide.

L'effet de la neige est peut-être encore plus prompt ; on s'en frotte les mains souvent & longtemps, elles s'échauffent & rougissent fortement pendant quelques moments, mais le bien-être suit de très-près.

Un très-petit nombre de personnes, qui ont sans doute la peau excessivement délicate & sensible, ne se trouve cependant pas bien de ce remede ; il paroît trop actif, il agit sur la peau presque comme un véscatoire, & en y déterminant une plus grande quantité d'humeurs, augmente le mal au lieu de le diminuer.

§. 468. Quand cette derniere raison, ou quelqu'autre circonstance, comme le peu de fermeté & la désolation d'un enfant, le temps des regles chez une femme, une violente toux, des coliques habituelles, quelques autres maladies dont on auroit remarqué que le froid aux extrêmités renouvelle les accès, ne permettent pas d'employer ce remede, il faut lui en substituer d'autres.

Un des meilleurs c'est de porter jour & nuit sans le quitter, un gant d'une peau lisse comme celle de chien ; il ne manque guere de dissiper le mal au bout de quelques jours.

Quand ce ſont les pieds qui ſont attaqués, il faut employer des chauſſons de la même eſpece, & reſter quelques jours au lit.

§. 469. Quand le mal eſt preſſant, que l'on ne peut pas employer l'eau froide, & que l'uſage du gant paroît trop lent, il faut tremper les parties malades, pluſieurs fois par jour, dans quelque décoction un peu plus que tiede, qui ſoit en même-temps réſolutive & émolliente; telle eſt la décoction ſi vantée des pelures de raves, dont on augmente l'efficacité en y ajoutant une ſeizieme partie de vinaigre.

Une autre décoction, dont j'ai vu de très-grands effets, mais qui jaunit les mains pour quelques jours, c'eſt celle N° 71. L'on peut en faire pluſieurs autres qui auront à peu près les mêmes vertus, avec toutes les herbes vulnéraires & avec le faltranck même.

L'urine que quelques perſonnes vantent, parce qu'elles l'ont employée avec ſuccès, & le mélange d'urine & d'eau de chaux agiſſent comme ces décoctions. (1)

Quand on ſort les mains de ces décoctions, il faut néceſſairement les préſerver de l'air par le moyen d'un gant.

§. 470. Les vapeurs ſont ſouvent encore plus efficaces que les décoctions; ainſi l'on peut quelquefois avec beaucoup de ſuccès, au lieu de tremper les mains dans la décoction, en recevoir la vapeur; celle du vinaigre chaud eſt un des plus puiſſants remedes; celles d'aſphalt ou de théré-bentine ont ſouvent réuſſi. Il eſt inutile de dire qu'après les vapeurs, comme après les bains, il faut éviter l'air; c'eſt en l'éloignant que des

(1) On peut joindre à ces moyens celui de laver les engelures tous les jours avec de la farine de moutarde & de l'eau; ce qui concourt en même-temps, d'une maniere ſûre & aiſée, à la propreté & à la guériſon.

toiles cirées seroient très-utiles ; c'est par-là que le suif réussit quelquefois.

Quand le mal est dissipé par l'usage des bains ou des vapeurs, qui rendent la peau foible & sensible, il faut la fortifier, en se lavant tous les jours avec un peu d'eau-de-vie camphrée, mêlée à autant d'eau.

§. 471. Quand une engelure attaque le nez, la vapeur du vinaigre & un nez de peau de chien porté pendant quelques jours, sont les meilleurs remedes. Le même traitement convient pour les oreilles & le menton. Le lavage d'eau froide préserve ces parties.

§. 472. Quand l'inflammation est très-forte & qu'elle occasionne quelques mouvements de fievre, il faut retrancher la viande & le vin, donner quelques lavements, faire prendre tous les soirs une prise de nître N° 20, & même saigner si la fievre étoit forte.

On doit toujours priver de vin & de salé les personnes qui ont des engelures un peu opiniâtres.

§. 473. Quand elles sont parvenues au troisieme degré, & qu'il y a ulcération, il faut, outre un régime des convalescents assez sévere, & une purgation avec de la manne, mettre sur l'ulcération une emplâtre de diapalme, exposer les parties enflées à la vapeur du vinaigre, & tenir le tout enveloppé dans la peau lisse ou les toiles cirées.

§. 474. Le quatrieme degré, ou la gangrene, se prévient par les remedes qui guérissent l'inflammation ; si malheureusement la gangrene paroît, il faut recourir à un Chirurgien.

Des Hernies.

§. 475. Les *hernies*, *descentes*, *ruptures*, que le

payſan déſigne en diſant *qu'il eſt rompu*, ſont quelquefois une maladie de naiſſance; plus ſouvent l'effet des pleurs violents, d'une toux forte, ou d'efforts réitérés pour vomir dans la premiere enfance. Dans la ſuite elles ſont produites à tout âge, ou par quelques maladies, ou par des efforts violents. Elles ſont beaucoup plus fréquentes chez les hommes que chez les femmes; & l'eſpece la plus commune, la ſeule dont je me propoſe de dire un mot, c'eſt celle qui dépend du paſſage d'une partie des inteſtins ou de la coëffe dans les bourſes.

Elle eſt aiſée à connoître. Quand elle ſe trouve chez de petits enfants, on la guérit preſque toujours en faiſant porter conſtamment un bandage qui ne doit être que de triege, avec une pelotte de linge, de crin ou de ſon. Il faut en avoir au moins deux, afin de les changer de temps en temps, & avoir le plus grand ſoin de ne jamais le mettre que quand l'enfant eſt couché ſur le dos, & qu'on eſt ſûr que tout eſt bien rentré; ſans cette précaution il feroit les plus grands maux.

L'on peut aider l'effet du bandage, en appliquant ſur la peau, dans le pli de l'aine, à l'endroit du paſſage, une emplâtre aſtringente quelconque, comme celle *pour les fractures*, ou celle dont j'ai parlé, §. 144.

L'on ne doit point laiſſer monter à cheval les enfants, juſqu'à ce qu'ils ſoient entiérement guéris.

§. 476. Dans un âge plus avancé, un bandage ſimplement de triege eſt inſuffiſant, il en faut un où il y ait du fer, & quelque gênant qu'il paroiſſe d'abord, l'on s'accoutume bien vîte à cet uſage, & l'on n'en eſt plus incommodé.

§. 477. Les hernies acquierent quelquefois un volume prodigieux, & une grande partie des in-

teſtins paſſe dans les bourſes ſans aucun ſymptome de maladie ; mais cela entraîne cependant une incommodité très-grande, qui met ordinairement ceux qui en ſont atteints hors d'etat de travailler ; & quand le mal eſt auſſi conſidérable & en même-temps invétéré, il y a ordinairement des obſtacles qui empêchent que les inteſtins ne rentrent tout-à-fait ; alors l'uſage du bandage eſt impoſſible, & ces infortunés ſont condamnés à porter toute leur vie cette incommodité, qu'on peut un peu ſoulager par l'uſage d'un ſuſpenſoire adapté à la taille de la hernie. Cette crainte d'augmentation eſt une raiſon bien forte pour en arrêter les progrès dès les commencements. Il y en a une encore plus forte, c'eſt que les hernies ſont ſuſceptibles d'un accident qui eſt très-ſouvent mortel ; il arrive quand la partie des inteſtins qui eſt dans les bourſes s'enflamme, qu'alors acquérant plus de volume, & ſe trouvant extrêmement comprimés, il ſurvient des douleurs aiguës ; le volume étant plus conſidérable, le paſſage qui les avoit laiſſé ſortir, ne peut plus les laiſſer rentrer ; les vaiſſeaux mêmes étant gênés, l'inflammation augmente d'un moment à l'autre, la communication entre l'eſtomac & le fondement eſt ſouvent entiérement interceptée, il ne paſſe rien, il ſurvient des vomiſſements continuels, (c'eſt l'eſpece de *miſéréré* dont j'ai parlé §. 320,) le hoquet, le délire, les défaillances, les ſueurs froides, la mort.

§. 478. Cet accident des hernies arrive quand les excréments viennent à ſe durcir dans la partie des boyaux renfermée dans les bourſes ; quand le malade s'eſt échauffé par le vin, les liqueurs, le régime, &c. quand il a reçu quelque coup ſur cette partie ; ou qu'il a fait quelque chûte.

§. 479. Le meilleur remede c'eſt, 1° dès qu'on

s'apperçoit de cet accident, une très-forte saignée faite dans le lit, le malade étant couché sur le dos, la tête cependant un peu élevée, & les jambes un peu fléchies, de façon que les genoux soient en l'air; c'est même l'attitude qu'ils doivent toujours conserver, autant qu'il est possible. Quand le mal n'est pas trop avancé, souvent la premiere saignée guérit radicalement, & les intestins rentrent dès qu'elle est faite. D'autres fois cela ne réussit pas aussi bien, & il faut alors réitérer la saignée.

2° On ordonne un lavement composé d'une forte décoction de feuilles de blettes, d'une pincée de sel de cuisine, & d'un morceau de beurre frais de la grosseur d'un œuf.

3° Il faut appliquer sur toute la tumeur des linges trempés dans l'eau glacée, & les changer constamment tous les quarts-d'heure. Ce remede, appliqué d'abord, a produit les plus grands effets; mais si le mal a duré violemment plus de dix ou douze heures, il est souvent trop tard; & alors il convient mieux d'appliquer des flanelles trempées dans une décoction tiede de fleurs de mauve & de sureau, & les changer souvent. L'on a cependant vu l'eau à la glace, ou la glace même, réussir encore le troisieme jour. (1)

4° Quand ces secours ne sont pas suffisants, il faut essayer les lavements de fumée de tabac, qui ont souvent dégagé des hernies qui résistoient à tout.

(1) L'application de la glace pilée entre deux linges sur les hernies, dans les premieres heures de l'étranglement, est un de ces remedes admirables qu'on ne doit pas hésiter de mettre promptement en usage. On est sûr par son moyen, s'il n'y a point de complication grave, de guérir dans peu de temps, & presque sans douleur, une maladie dont les suites peuvent être terribles. Mais on doit proportionner la durée de cette application aux forces du malade; ce que le pouls déterminera très-bien.

5° Enfin, si ces remedes ne réussissent pas, il faut se déterminer à faire l'opération, sans perdre un seul moment ; car ce mal tue quelquefois au bout de deux jours : mais pour cela, il faut avoir un très-bon Chirurgien. Le succès avec lequel je l'ai fait faire, dans un cas presque désespéré, depuis la premiere édition de cet ouvrage, le sixieme jour d'une couche, m'a convaincu, plus encore qu'aucune observation précédente, qu'on ne devoit jamais se dispenser de la tenter, quand les autres remedes sont insuffisants ; elle ne peut pas même hâter la mort, d'ailleurs inévitable, mais elle la rend plus douce, si elle ne sauve pas. Quand on la fait comme M. LEVADE la fit dans le cas dont je viens de parler, les douleurs sont très-tolérables & courtes.

Je ne parlerai point de la façon de la faire, parce que je ne pourrois pas m'étendre assez pour instruire un Chirurgien qui l'ignoreroit, & qu'un Chirurgien éclairé fait tout ce que je pourrois lui dire.

L'on a vu ici une femme, morte depuis quelques années, qui entreprenoit effrontément cette opération, & tuoit les malades, après les tourments les plus cruels, & l'amputation du testicule, que font toujours les Charlatans & les Chirurgiens ignorants, mais qu'un Chirurgien entendu ne fait jamais dans ce cas. Il court même souvent dans le pays des scélérats qui font cette opération sans aucune nécessité, & taillent impitoyablement une multitude d'enfants que la nature seule, ou aidée d'un simple bandage, auroit guéris radicalement, au lieu qu'ils en tuent un grand nombre, & privent de la virilité ceux qui survivent à leur brigandage. Il seroit à souhaiter qu'ils fussent sévérement châtiés, & l'on ne peut trop inculquer au peuple que cette opération,

telle que les bons Chirurgiens la font, n'eſt néceſſaire que dans les cas que j'ai indiqués, & que l'amputation du teſticule ne l'eſt jamais.

Des Furoncles ou Clous.

§. 480. Tout le monde connoît les furoncles ou clous, qui font quelquefois ſouffrir beaucoup, s'ils ſont gros, fort enflammés, ou ſitués de façon à gener les mouvements ou les poſitions. Quand l'inflammation eſt très-conſidérable, qu'il y en a pluſieurs à la fois, qu'ils empêchent de dormir, il convient de ſe mettre à un régime rafraîchiſſant, de prendre quelques lavements, & de boire beaucoup de tiſane N° 2. Quelquefois même une ſaignée eſt néceſſaire.

Si l'inflammation eſt très-forte, on applique ſur le mal un cataplaſme de mie de pain & de lait, ou d'oſeille un peu bouillie & pilée. Si elle eſt moins forte, l'on ſe ſert de l'emplâtre de *mucilage* ou *diachilon ſimple*, étendu ſur de la peau. Le *diachilon gomme* eſt plus actif, mais il augmente ſi fort les douleurs chez quelques perſonnes, qu'elles ne peuvent pas le ſoutenir.

Les furoncles qui reviennent ſouvent, indiquent quelque vice dans le tempérament, & ſouvent un vice aſſez conſidérable, & dont les ſuites pourroient être à craindre; ainſi il faut chercher à en connoître la cauſe, & à la détruire; mais c'eſt un détail que je ne puis pas donner ici.

§. 481. Le clou ſe termine ordinairement par ſuppuration, mais une ſuppuration d'une eſpece ſinguliere. Il s'ouvre d'abord dans ſon ſommet, & il en ſort quelques gouttes d'un pus tel que celui de tous les abcès, & alors on découvre ce qu'on appelle le *germe* ou le *bourbillon*; c'eſt une

matiere purulente, ſi épaiſſe & ſi ferme qu'elle a l'apparence d'un corps ſolide, & qu'on peut la tirer en entier ſous la forme d'un petit cylindre, comme de la moëlle de ſureau, de la longueur de quelques lignes, quelquefois même d'un pouce & au-delà. La ſortie de ce *bourbillon* eſt ſuivie ordinairement de celle d'une certaine quantité de pus liquide, épanché au fond de la tumeur. Dès que cette évacuation eſt faite, les douleurs ceſſent entiérement, & la groſſeur diſparoît au bout de peu de jours, en continuant le *diachilon* ſimple, ou l'onguent N° 66.

Des Panaris.

§. 482. Le danger des panaris eſt beaucoup plus grand qu'on ne le croit ordinairement. C'eſt une inflammation à l'extrêmité d'un doigt, qui eſt ſouvent l'effet d'un peu d'humeur extravaſée dans cette partie, ſoit par une meurtriſſure, ſoit par une piquure ; d'autres fois il paroît qu'il n'a aucune cauſe extérieure, & qu'il eſt l'effet d'un vice intérieur.

L'on en diſtingue pluſieurs eſpeces, ſuivant l'endroit dans lequel l'inflammation commence ; mais la nature du mal eſt toujours la même, & demande des remedes de même eſpece ; ainſi les perſonnes qui ne ſont ni Médecins, ni Chirurgiens, peuvent ſe paſſer de la connoiſſance de ces diviſions, qui, quoiqu'elles varient le danger & l'opération du Chirurgien, n'influent point ſur le traitement, dont l'activité doit être réglée par la violence des ſymptomes.

§. 483. Le mal commence par une douleur ſourde, avec un léger battement, ſans enflure, ſans rougeur, ſans chaleur ; mais bientôt la douleur, la chaleur, le battement deviennent inſup-

portables. La partie devient extrêmement groſſe & rouge ; les doigts voiſins, toute la main enflent. On obſerve dans quelque cas une fuſée enflée & rouge, qui commençant à la partie malade, ſe continue preſque juſqu'au coude ; & il n'eſt pas rare que les malades ſe plaignent d'une douleur très-vive ſous l'épaule, quelquefois même tout le bras eſt exceſſivement enflé & enflammé. Les malades ne dorment point, & la fievre avec les accidents ne tarde pas à paroître. Si le mal eſt très-grave, le délire & les convulſions ſurviennent.

L'inflammation du doigt ſe termine, ou par la ſuppuration, ou par la gangrene. Quand ce dernier accident arrive, le malade eſt dans un danger très-preſſant, s'il n'eſt promptement ſecouru, & il a fallu plus d'une fois couper le bras pour ſauver la vie. Quand la ſuppuration ſe fait, ſi elle eſt très-profonde, âcre, ou ſi les ſecours du Chirurgien arrivent trop tard, la derniere phalange du doigt eſt ordinairement cariée, & on la perd. Quelque léger qu'ait été le mal, il eſt rare que l'ongle ne périſſe pas.

§. 484. Le traitement intérieur des panaris eſt le même que celui des autres maladies inflammatoires. Il faut ſe mettre au régime, plus ou moins exactement, à proportion du degré de la fievre, & ſi elle eſt très-forte & l'inflammation conſidérable, faire une ou pluſieurs ſaignées.

Le traitement extérieur conſiſte à diminuer l'inflammation, à amollir la peau, & à donner iſſue au pus dès qu'il eſt formé.

Pour cela, 1° l'on trempe long-temps le doigt, dès le commencement du mal, dans l'eau un peu plus que tiede ; on reçoit auſſi la vapeur de l'eau bouillante ; & en faiſant cela preſque continuellement pendant le premier jour, on eſt ſouvent parvenu à diſſiper entiérement le mal.

Mais malheureuſement on croit que ces petits commencements n'auront point de ſuites, & l'on ſe néglige juſqu'à ce que le mal ait fait de grands progrès ; alors il faut néceſſairement qu'il ſuppure.

2o On hâte cette ſuppuration, en enveloppant continuellement le doigt avec une décoction de fleurs de mauves cuites dans du lait, ou un cataplaſme de mie de pain & de lait. On peut le rendre plus actif, en y ajoutant quelques oignons de lys, ou un peu de miel ; mais il ne faut le faire que quand l'inflammation diminue, & que la ſuppuration commence ; avant ce temps-là tous les remedes âcres ſont très-dangereux. L'on emploie auſſi à cette époque le levain qui hâte puiſſamment la ſuppuration. Le cataplaſme d'oſeille, §. 480, eſt très-efficace.

§. 485. L'évacuation prompte du pus eſt très-importante, mais c'eſt l'affaire du Chirurgien, parce qu'il ne convient point d'attendre que l'ouverture ſe faſſe naturellement, d'autant plus que la peau étant quelquefois extrêmement dure, le pus ſe répandroit dans l'intérieur des chairs, avant qu'elle ſe perçât. Ainſi, dès qu'on ſoupçonne que le pus eſt formé, il faut voir un Chirurgien, qui décide du moment où il convient de faire l'ouverture, qu'il vaut beaucoup mieux faire un peu trop tôt qu'un peu trop tard, & un peu trop profonde que pas aſſez.

Quand l'ouverture eſt faite, l'on panſe avec l'emplâtre N° 66, étendu ſur une toile, ou avec le ſparadrap, & l'on change tous les jours.

§. 486. Quand le panaris eſt occaſionné par une humeur extravaſée dans le voiſinage de l'ongle, un Chirurgien adroit en arrête très-promptement les progrès, & guérit radicalement par une inciſion qui donne iſſue à cette liqueur. Mais

qu'ordinairement

quoique cette opération ne ſoit pas difficile, tous les Chirurgiens ne ſavent pas l'exécuter, pluſieurs même n'en ont point d'idée.

§. 487. Quelquefois il ſe forme des chairs fongueuſes ou baveuſes, qu'on deſſeche en les poudrant avec un peu de *minium* ou d'alun brûlé.

§. 488. Quand il y a carie, il faut néceſſairement avoir un Chirurgien, auſſi-bien que quand il y a gangrene; ainſi je ne parlerai point de ces deux cas. J'avertis ſeulement qu'il y a trois remedes eſſentiels contre la gangrene; le kina N° 14, dont on donne une dragme toutes les deux heures; les ſcarifications ſur toute la partie gangrenée, & les fomentations avec la décoction de kina, à laquelle on ajoute l'eſprit de ſoufre. Il eſt vrai que ce remede eſt cher, mais on peut y ſuppléer par une décoction d'autres herbes ameres, & l'eſprit de ſel. J'ajoute encore qu'il convient dans la plupart des cas de membres gangrenés, de ne faire l'amputation que quand la gangrene s'arrête d'elle-même, ce qu'on connoît par un cercle très-ſenſible & très-aiſé à diſtinguer par les plus ignorants, qui en marque les bornes, & fait la ſéparation entre le vif & le mort.

Des Echardes ou Corps pointus qui entrent dans la peau.

§. 489. Il arrive très-fréquemment qu'il entre dans la peau des mains, des pieds ou des jambes, quelques petits corps pointus, comme des épines, proprement dites, des épines de roſes, de chardons, de châtaignes, des eſquilles de bois, d'os, &c.

Si l'on retire ces corps dans le moment tous entiers, ordinairement l'accident n'eſt d'aucune

conſéquence ; & pour en prévenir plus ſûrement les ſuites, on peut appliquer ſur la partie pendant quelques heures, des compreſſes trempées dans l'eau tiede, ou tenir la partie dans un bain tiede. Mais ſi le corps ne peut pas être retiré, ou s'il ne l'eſt qu'en partie, il occaſionne une inflammation qui augmentant parvient bientôt à produire les mêmes accidents qu'un panaris ; ou ſi c'eſt à la jambe, elle s'enflamme, & il s'y forme des abcès très-conſidérables.

§. 490. Pour éviter ces accidents, il faut ſur le champ, ſi le corps étranger eſt encore proche de la ſuperficie, & ſi l'on a un Chirurgien adroit, faire une petite inciſion qui lui donne iſſue ; mais ce ſecours devient inutile, & même dangereux, ſi l'inflammation eſt déjà formée.

Quand l'inciſion n'a pas lieu, il faut appliquer ſur la partie, après un bain de vapeurs, ou des cataplaſmes très-émollients avec la mie de pain, le lait & l'huile, ou ſeulement quelque graiſſe très-émolliente : on emploie ordinairement celle de lievre, qui eſt effectivement très-propre à aſſoupir la peau, à en diminuer la réſiſtance, & à laiſſer reſſortir le corps ; mais il n'y a que le préjugé le plus groſſier qui puiſſe faire croire que cette graiſſe attire le corps par une vertu ſympathique, & il n'y a de ſympathie bien démontrée dans la nature qu'entre les têtes mal-faites & les opinions extravagantes.

Il eſt important de tenir la partie malade dans une très-grande tranquillité.

Si l'on n'a pas pu prévenir la ſuppuration, il faut ouvrir l'abcès dès qu'il eſt poſſible ; j'ai vu des maux très-fâcheux pour avoir attendu trop tard.

§. 491. Quelquefois l'écharde, après avoir traverſé très-douloureuſement la peau, pénetre d'a-

bord dans la graisse, la douleur cesse, le malade croit n'avoir été que piqué, & ne soupçonne pas qu'elle soit restée ; mais au bout de quelques jours, & même de quelques semaines, il survient de nouvelles douleurs, une inflammation, un abcès, qu'il faut traiter par les émollients & l'ouverture.

On a vu perdre la main pour avoir d'abord négligé, ensuite mal soigné, une pointe d'épine entrée dans un doigt.

Des Verrues.

§. 492. Quelquefois les verrues sont la suite d'un vice particulier de la masse du sang, & il en naît des quantités étonnantes ; cela arrive à quelques enfants, depuis quatre jusqu'à dix ans, qui prennent trop de laitage ; ils guérissent par le changement de régime & les pilules N° 18.

Plus souvent elles sont un vice accidentel de la peau qui dépend de quelques causes extérieures.

Dans le dernier cas, si elles incommodent par leur grosseur, par leur situation, par leur durée, on peut les détruire, 1° En les liant avec une soie ou un fil ciré. 2° En les coupant avec des ciseaux ou un bistouri, & en couvrant la plaie avec un peu de diachilon gommé, qui occasionne une petite suppuration destinée à détruire la racine de la verrue. 3° En les desséchant par quelque application un peu corrosive, comme le lait de feuilles de pourpier, de figuier, de chélidoine, de tithymale ; mais, outre que ces sucs ne se trouvent qu'en été, les personnes qui ont la peau délicate ne doivent pas s'en servir ; ils pourroient leur occasionner une enflure considérable & douloureuse. Un vinaigre fort, dans lequel

on a fait dissoudre autant de sel qu'il est possible, est très-bon. L'on fait aussi des emplâtres avec du sel ammoniac & du galbanum, qui pêtris ensemble & appliqués sur les verrues, ne manquent guere de les détruire.

Les corrosifs plus forts ne doivent être employés que sous la direction d'un Chirurgien, & il est même plus sage de ne point les employer, non plus que les brûlures artificielles; j'ai vu depuis peu de longs maux de doigts, ensuite d'une eau corrosive appliquée par un Charlatan. L'amputation est un moyen plus sûr, moins douloureux & sans danger.

Les loupes, dès qu'elles sont un peu grosses, & qu'elles durent depuis quelque temps, ne guérissent que par l'amputation.

Des Cors.

§. 493. Les cors sont toujours l'effet des souliers trop rudes ou trop étroits.

Toute la guérison consiste à les amollir par plusieurs bains de pieds chauds; à les couper, au sortir du bain, avec un canif ou des ciseaux, sans attaquer les parties saines, qui sont d'autant plus sensibles qu'elles sont plus tendues, & à appliquer dessus une feuille de joubarbe ou de lierre grimpant, ou de pourpier, qu'on peut tremper dans du vinaigre. On peut aussi au lieu de ces feuilles, si l'on veut s'épargner la petite peine du pansement journalier, y appliquer une emplâtre de diachilon simple, ou de gomme ammoniac amollie dans le vinaigre.

Il n'y a point d'autre moyen de prévenir les retours des cors, que d'éviter les causes qui les ont produits.

CHAPITRE XXXI.

De quelques cas qui demandent des ſecours prompts ; évanouiſſements, hémorragies, accès de convulſions, ſuffocations, ſuites de peur, maux produits par des vapeurs nuiſibles, poiſons, douleurs exceſſives.

Des Evanouiſſements.

§. 494. L'Evanouiſſement a pluſieurs degrés ; le plus léger, dans lequel le malade ſe ſent toujours & entend, ſans pouvoir cependant parler, eſt ce qu'on appelle *défaillance*, accident très-fréquent chez les perſonnes qui ont des vapeurs, & dans lequel le pouls ne change pas beaucoup.

Quand le malade perd entiérement le ſentiment & la connoiſſance, avec un affoibliſſement très-conſidérable du pouls, cet état s'appelle *ſyncope*, c'eſt le ſecond degré de l'évanouiſſement.

Si la ſyncope eſt telle que le pouls ſoit entiérement éteint, la reſpiration inſenſible, le corps froid, le viſage d'un pâle livide, ce dernier degré, qui eſt rare, mais qui eſt la vraie image de la mort, & qui quelquefois y conduit, s'appelle *aſphixie*.

Les évanouiſſements dépendent d'un grand nombre de cauſes différentes, dont je ne puis indiquer que les principales, qui ſont 1° le trop de ſang ; 2° le manque de ſang & en général la foibleſſe ; 3° les embarras dans l'eſtomac ; 4° les maux de nerfs ; 5° les paſſions ; 6° quelques maladies.

Des Evanouiſſements occaſionnés par le trop de ſang.

§. 495. Le trop de ſang eſt ſouvent une cauſe d'évanouiſſement, & l'on juge qu'il dépend de cette cauſe quand il attaque les perſonnes ſanguines, fortes, robuſtes, & qu'il les attaque ſur-tout après quelque cauſe propre à augmenter tout-à-coup le mouvement du ſang ; comme des aliments ou des boiſſons échauffantes, vin, liqueurs, café ; des boiſſons bues chaudes, comme thé, méliſſe, &c. un long ſéjour au ſoleil, ou dans un endroit chaud; beaucoup d'exercice, une application un peu trop longue, quelque paſſion. (1)

Dans ce cas, 1° on fait flairer du vinaigre ; on en lave le front, les tempes, les poignets, après l'avoir mélé avec la moitié d'eau tiede, ſi on le peut. Les eaux ſpiritueuſes nuiſent dans cette eſpece.

2° On fait avaler deux ou trois cuillerées de vinaigre, avec quatre ou cinq fois autant d'eau.

3° On ſerre très-fortement les jarretieres au-deſſus du genou, parce que par ce moyen on retient une plus grande quantité de ſang dans les jambes, & le cœur en eſt moins ſurchargé.

4° Si la défaillance eſt opiniâtre, c'eſt-à-dire, dure plus d'un quart-d'heure, ou s'il y a *ſyncope*, il faut faire une ſaignée au bras, qui ranime très-promptement.

5° Après la ſaignée on fait très-bien de donner un lavement, enſuite on laiſſe le malade

(1) Les évanouiſſements qui ſont produits par la trop grande abondance de ſang, s'annoncent toujours par une rougeur vive, & un gonflement du viſage. Ils font craindre une apoplexie ſanguine, qu'on doit prévenir auſſi-tôt que la cauſe eſt reconnue, en ſaignant, ſans différer, le malade du bras.

tranquille, en lui faiſant boire de demi-heure en demi-heure quelques taſſes de thé de ſureau, avec un peu de ſucre & de vinaigre.

Quand les évanouiſſements qui dépendent de cette cauſe, ſont fréquents, il faut, pour les éviter, ſuivre les conſeils que j'indiquerai plus bas, §. 544, en parlant des perſonnes qui font trop de ſang.

La même cauſe qui produit ces évanouiſſements, occaſionne auſſi quelquefois de violentes palpitations, dans les mêmes circonſtances, & ſouvent même les palpitations précedent ou ſuivent l'évanouiſſement.

Des Evanouiſſements occaſionnés par la foibleſſe.

§. 496. Si le trop de ſang, qu'on peut enviſager comme un excès de ſanté, produit des évanouiſſements, ils ſont encore plus ſouvent l'effet d'une cauſe contraire, c'eſt-à-dire du manque de ſang ou de l'épuiſement.

Cette eſpece arrive après de grandes hémorragies, après des évacuations, ou promptes & exceſſives, comme au bout de quelques heures d'un *colera-morbus*, §. 321, ou plus lentes, mais longues, comme après une diarrhée invétérée, des ſueurs exceſſives, un flux d'urine, des excès de nature à épuiſer, des veilles opiniâtres, un long dégoût, qui en privant des aliments néceſſaires produit le même effet que des évacuations exceſſives.

L'on doit travailler à détruire ces cauſes d'évanouiſſements par les remedes qui conviennent à chacune; ce détail ſeroit déplacé ici, mais les ſecours qui conviennent dans le temps de l'évanouiſſement, ſont à peu près les mêmes pour tous les cas de cette claſſe, excepté pour celui qui ſuit les hémorragies, dont je parlerai plus bas, &

l'on doit, 1° Etendre les malades sur un lit, où on les couvre, & on leur frotte avec de la flanelle chaude les jambes, les cuisses, les bras, tout le corps, sur lequel on a soin de ne laisser aucune ligature.

2° On leur fait flairer des choses très-spiritueuses, comme l'eau des Carmes, celle de la Reine d'Hongrie, le sel d'Angleterre, l'esprit de sel ammoniac, des herbes fortes, telles que la rue, la sauge, le romarin, la menthe, l'absinthe, &c.

3° On leur met dans la bouche & on tâche de leur faire avaler quelques gouttes d'eau des Carmes ou d'eau-de-vie, ou de quelqu'autre liqueur buvable mêlée à un peu d'eau, pendant qu'on prépare du vin échauffé avec du sucre & de la canelle, ce qui fait le meilleur des cordiaux.

4° On leur applique sur le creux de l'estomac un morceau de flanelle ou d'autre étoffe de laine, trempé dans du vin échauffé avec quelque herbe forte, ou même dans de l'eau-de-vie chaude.

5° Si le mal paroît durer, il faut les mettre dans un lit bien chaud, parfumé avec un peu de sucre & de canelle, & continuer les frictions de tout le corps avec des flanelles chaudes.

6° Dès qu'ils peuvent avaler, on leur donne du bouillon avec un jaune d'œuf, ou un peu de pain, ou de biscuit trempé dans le vin avec le sucre & la canelle.

7° Enfin, pendant qu'on prend des précautions pour agir sur la cause, on continue pendant quelques jours à prévenir de nouveaux retours, en leur donnant souvent, & peu à la fois, d'une nourriture légere, mais cependant fortifiante, comme des panades au bouillon, des œufs à la coque très-frais & très-peu cuits, des rôties au sucre, du chocolat, des soupes avec le meilleur bouillon, des gelées, du lait, &c.

§. 497. Les évanouiſſements qui ſont une ſuite de la ſaignée ou de quelque purgatif trop fort, appartiennent à cette claſſe.

Ceux qui ſurviennent après la ſaignée, ſont ordinairement très-paſſagers, & finiſſent dès qu'on a étendu le malade ſur un lit, & les perſonnes qui y ſont ſujettes, les préviennent en ſe faiſant ſaigner couchées; s'il eſt un peu fort, du vinaigre ſenti & avalé avec un peu d'eau y remédie très-bien.

On trouvera, §. 552, les moyens de remédier aux accidents qui ſont une ſuite des émétiques ou des purgatifs trop forts.

Des Evanouiſſements occaſionnés par les embarras d'eſtomac.

§. 498. L'on a déjà vu, § 308, que les indigeſtions occaſionnoient des évanouiſſements, & ſi forts même qu'ils exigeoient des ſecours très-actifs, tels qu'un émétique. Quelquefois l'indigeſtion eſt moins l'effet de la quantité des aliments que de leur qualité ou de leur corruption; ainſi il y a quelques perſonnes que des œufs, du poiſſon, des écreviſſes, des aliments gras jettent dans un mal-aiſe & une angoiſſe très-ſouvent accompagnés d'évanouiſſements. On juge que l'évanouiſſement dépend de cette cauſe quand elle a précédé, & qu'il ne peut dépendre ni de celles dont j'ai parlé, ni de celles dont je parlerai.

L'on doit dans ces cas ranimer les malades, comme dans les eſpeces précédentes, en leur faiſant ſentir quelque odeur forte, quelle qu'elle ſoit; mais l'eſſentiel c'eſt de leur faire avaler beaucoup de quelque boiſſon tiede qui noie ces matieres, en émouſſe l'âcreté, & en procure l'évacuation par le vomiſſement, ou les entraîne dans les boyaux.

Une légere infuſion de camomilles, de thé, de ſauge, de ſureau, de chardon-bénit, opere à peu près avec la même efficacité; le chardon-bénit & les camomilles operent cependant plus ſûrement le vomiſſement. L'eau tiede ſeule eſt très-bonne.

L'évanouiſſement finit ou au moins diminue beaucoup dès qu'on a commencé à vomir. Il arrive même ſouvent que la nature excite pendant l'évanouiſſement des nauſées qui raniment le malade un moment, mais qui étant inſuffiſantes pour le faire vomir, le laiſſent bientôt retomber dans un anéantiſſement qui dure ſouvent aſſez long-temps, & qui laiſſe des maux de cœur, des vertiges, un mal-aiſe qu'on n'éprouve point dans les premieres eſpeces.

Lorſque l'accès a fini, il faut ſe mettre pendant quelques jours à une diete très-légere, & prendre en même-temps, le matin à jeun, une priſe de la poudre N° 38, qui débarraſſe l'eſtomac de ce qui peut y être reſté de nuiſible, & en rétablit les forces.

§. 499. Il y a une autre eſpece d'évanouiſſement qui a auſſi ſa cauſe dans l'eſtomac, mais qui eſt cependant très-différente de celle-ci, & qui demande des ſecours très-différents, c'eſt celle qui eſt produite par une grande ſenſibilité de cet organe, & une foibleſſe générale.

Les perſonnes ſujettes à ce mal ſont des perſonnes valétudinaires, foibles, que peu de choſe éprouve, & dont l'eſtomac eſt en même-temps foible & très-ſenſible. La quantité d'aliments qui leur eſt néceſſaire, quelque petite qu'elle ſoit, les éprouve; elles ont preſque toujours un peu de mal-aiſe après les repas, s'il arrive qu'elles mangent un peu plus, ou qu'elles mangent quelque aliment moins facile à digérer; qu'elles aient quelque émotion après le repas,

que la ſaiſon ſoit défavorable ; ſouvent même, ſans que l'on puiſſe en aſſigner aucune cauſe ſenſible, le mal-aiſe ſe change en évanouiſſement.

Ces malades n'ont preſque beſoin, dans ce moment, que d'un grand repos, & il ſuffiroit de les étendre ſur un lit ; mais comme on ſe réſout difficilement à être tranquilles ſpectateurs d'un évanouiſſement, on peut leur faire ſentir quelque eau ſpiritueuſe, en laver les tempes & les poignets, & en même-temps leur faire avaler un peu de vin. Les frictions ſont auſſi utiles.

Cette eſpece d'évanouiſſement eſt plus ſouvent ſuivie d'un peu de fievre que les autres eſpeces.

Des Evanouiſſements qui dépendent des maux de nerfs.

§. 500 Cette eſpece d'évanouiſſement eſt preſqu'entiérement inconnue aux perſonnes auxquelles cet ouvrage eſt principalement deſtiné ; mais comme il y a des perſonnes de la ville qui paſſent une partie de leur vie à la campagne, & des perſonnes à la campagne qui ont le malheur d'avoir les maux de la ville, j'ai cru devoir en dire un mot.

Je n'entends ici, par maux de nerfs, que ceux qui dépendent de ce vice dans les nerfs, qui fait qu'ils excitent dans le corps, ou des mouvements irréguliers, c'eſt-à-dire, des mouvements ſans cauſe extérieure, au moins ſenſible, & ſans un acte de la volonté, ou des mouvements beaucoup plus conſidérables qu'ils ne devroient l'être, s'ils étoient proportionnés à la force de l'impreſſion extérieure. C'eſt préciſément cet état qu'on appelle *vapeurs*, chez le peuple *la mere* ; & comme il n'y a aucun organe qui n'ait ſes nerfs, aucune ou preſque aucune fonction ſur laquelle les

nerfs n'influent, l'on comprend aiſément que les *vapeurs* étant cet état qui réſulte de ce que les nerfs ont de faux mouvements, ſans cauſe évidente, & toutes les fonctions du corps dépendant en partie des nerfs, il n'y a aucun ſymptome de maladies que les *vapeurs* ne puiſſent produire, & que ces ſymptomes, par-là même, doivent varier infiniment, ſuivant les branches des nerfs qui ſe dérangent; l'on comprend auſſi pourquoi les vapeurs d'une perſonne ne reſſemblent ſouvent point à celles d'une autre; pourquoi les vapeurs d'un jour ne reſſemblent point chez la même perſonne à celles du lendemain; l'on comprend encore que les vapeurs ſont un mal très-réel, & que cette bizarrerie, dans les ſymptomes, qui étant incompréhenſible pour tous ceux qui ne ſont pas verſés dans la connoiſſance de l'économie animale, a fait qu'ils les ont regardées comme l'effet d'une imagination dépravée, plutôt que comme une maladie réelle; l'on comprend, dis-je, que cette bizarrerie eſt un effet néceſſaire de la cauſe des vapeurs, & que l'on n'eſt pas plus maître de ne pas avoir des vapeurs, que de ne pas avoir un accès de fievre, ou de mal de dents.

§. 501. Quelques exemples donneront une idée plus nette du méchaniſme des *vapeurs*. Un émétique fait vomir principalement par l'irritation qu'il occaſionne aux nerfs de l'eſtomac: irritation qui produit le ſpaſme de cet organe; ſi par une ſuite de ce vice des nerfs, qui conſtitue les vapeurs, ceux de l'eſtomac viennent à agir avec la même violence qu'après un émétique, le malade ſera travaillé par de violents efforts pour vomir, tout comme s'il avoit pris un émétique.

Si un faux mouvement dans les nerfs qui ſe diſtribuent dans le poumon, vient à reſſerrer les

petites véſicules qui doivent admettre l'air frais à chaque inſpiration, le malade ſe ſentira ſuffoqué, tout comme ſi ce reſſerrement étoit occaſionné par quelque vapeur nuiſible.

Si les nerfs qui ſe diſtribuent à la peau, viennent par une ſuite de ces mouvements irréguliers à ſe reſſerrer, comme ils pourroient le faire par le froid, ou par quelque application, la tranſpiration s'arrêtera, les humeurs qui devoient s'évacuer par cette voie, ſe rejetteront ou ſur les reins, & l'on rendra beaucoup d'urine claire, accident très-fréquent chez les perſonnes à vapeurs; ou ſur les boyaux, & l'on aura une diarrhée aqueuſe, ſouvent très-rebelle.

§. 502. Parmi les différents ſymptomes de cette maladie, les évanouiſſements ne ſont pas un des plus rares.

On eſt sûr qu'ils dépendent de cette cauſe, quand ils attaquent une perſonne ſujette à cette maladie, & qu'on ne peut trouver aucune des autres cauſes qui les produiſent.

Ces évanouiſſements ne ſont preſque jamais dangereux, & n'ont preſque beſoin d'aucun ſecours; il faut mettre le malade ſur un lit, lui donner beaucoup d'air, & lui faire ſentir quelque odeur plutôt puante qu'agréable; c'eſt dans ces évanouiſſements que la fumée de cuir, de plume, de papier, réuſſit ſouvent très-bien.

§. 503. Ils ſont ſouvent occaſionnés parce que le malade a été un peu trop long-temps à jeun, parce qu'il a un peu trop mangé, qu'il eſt dans une chambre trop chaude, qu'il a vu trop de monde, qu'il a ſenti quelque odeur trop forte, qu'il eſt trop ſerré, que quelques diſcours l'ont affecté un peu trop vivement; en un mot par beaucoup de cauſes, preſqu'inſenſibles pour des gens bien portants, mais qui operent un effet

très-violent ſur ces perſonnes, parce que, comme je l'ai dit, le vice de leurs nerfs conſiſte à être affecté beaucoup trop vivement, la force de la ſenſation n'eſt point proportionnée à celle de ſa cauſe extérieure.

Quand on peut démêler quelle eſt celle de ces cauſes qui a occaſionné l'évanouiſſement, l'on ſent qu'il convient d'y remédier en l'éloignant ſi elle ſubſiſte encore.

Comme des cauſes auſſi légeres peuvent produire ces évanouiſſements, il n'eſt pas ſurprenant qu'ils reviennent ſouvent. Le meilleur préſervatif eſt de détruire le vice des nerfs qui les produit, mais le long détail de ce traitement ſort abſolument de mon plan. Je me contente d'avertir les perſonnes qui y ſont ſujettes, que tous les remedes évacuants, ſaignées, purgatifs, eaux minérales purgatives, tous les remedes rafraîchiſſants & relâchants, les ſels, les eaux chaudes, les chambres chaudes, le long ſommeil, la vie ſédentaire leur ſont en général très-nuiſibles; qu'il ne leur faut que des remedes qui fortifient ſans échauffer; que la vie active, les chambres & les lits froids, le grand air, ſur-tout le matin, l'exercice, ſur-tout à cheval, la diſtraction & la ſobriété ſont les vrais remedes de ce mal. Les excès, la vie molle, les eaux chaudes, & les chagrins le perpétuent & rendent abſolument inutiles tous les remedes.

Les Evanouiſſements produits par les paſſions.

§. 504. L'on a quelques exemples de gens qu'une joie exceſſive a tués ſur le champ; mais ces cas ſont rares, & l'on ne demande pas ſouvent du ſecours pour les défaillances qu'elle procure. Il n'en eſt pas de même de la colere, du

chagrin & de la peur. Je parlerai dans un article ſéparé de la peur, je dois dire un mot ici de la colere & du chagrin.

§. 505. Une colere exceſſive, un chagrin violent tuent quelquefois dans un clin d'œil ; plus ſouvent ils jettent ſeulement dans la défaillance ; le chagrin ſur-tout produit cet effet, & il eſt très-commun de voir des perſonnes dans cet état tomber de défaillances en défaillances, pendant pluſieurs heures ; l'on ſent fort bien que dans ce cas il y a très-peu de ſecours à donner : il eſt utile de leur faire ſentir du vinaigre, & de leur faire prendre fréquemment quelques taſſes d'une boiſſon chaude, légérement cordiale, comme de la méliſſe, ou de la limonade faite avec l'écorce d'orange ou de citron.

Un calmant cordial qui m'a paru réuſſir le mieux, c'eſt une cuillerée à café d'un mêlange de trois parties de *liqueur minérale anodine d'*HOFFMAN, & d'une partie de *teinture ſpiritueuſe de ſuccin*, qu'on fait avaler dans une cuillerée d'eau, & l'on boit par-deſſus quelques taſſes des boiſſons que je viens d'indiquer.

Il ne faut pas croire qu'on puiſſe remédier aux défaillances de cette eſpece par les nourritures ; l'état phyſique dans lequel un violent chagrin met le corps, eſt de toutes les diſpoſitions celle dans laquelle les aliments peuvent le plus nuire ; & tant que la violence du ſaiſiſſement dure, il ne faut donner que quelques cuillerées de bouillon ou quelques bouchées de rôtie.

§. 506. Quand la colere a été portée à un point ſi violent que la machine épuiſée par cet effort tombe tout-à-coup dans un relâchement exceſſif, il ſurvient quelquefois une défaillance & même une *ſyncope*.

Il ſuffit de laiſſer le malade tranquille, & de lui faire ſentir du vinaigre ; quand il eſt revenu,

on lui fait boire beaucoup de limonade chaude, faite avec le jus de citron, le ſucre & l'eau, & on lui donne des lavements N° 5.

Il reſte quelquefois dans ce cas des maux de cœur, des envies de vomir, une amertume à la bouche, des vertiges qui paroîtroient indiquer un émétique; mais il faut bien ſe garder de l'employer, il pourroit avoir les ſuites les plus funeſtes; la limonade & les lavements diſſipent ordinairement cet état; ſi le dégoût & les maux de cœur continuoient, on pourroit tout au plus ordonner le remede N° 23, ou quelques priſes du N° 24.

Des Evanouiſſements qui arrivent dans les maladies.

§. 507. Les évanouiſſements qui ſurviennent dans d'autres maladies, ne ſont jamais d'un augure favorable, parce qu'ils dénotent la foibleſſe, & que la foibleſſe eſt un obſtacle à la guériſon.

Dans les commencements des maladies putrides, ils dénotent auſſi ſouvent un embarras d'eſtomac, ou un amas de matieres corrompues, & ils ceſſent quand il eſt ſurvenu quelque évacuation par les vomiſſements ou par les ſelles.

Dans le commencement des fievres malignes ils annoncent toute la force de la malignité & la ruine des forces.

Dans l'un & l'autre cas le vinaigre extérieurement & intérieurement eſt le meilleur remede pendant l'accès, & enſuite beaucoup de jus de citron & d'eau.

§. 508. Les évanouiſſements qui ſurviennent dans les maladies accompagnées de beaucoup d'évacuations, ſe guériſſent comme ceux qui dépendent de la foibleſſe, & il faut chercher à modérer les évacuations.

§. 509. Les perſonnes qui ont un abcès dans le corps, ſont ſujettes à évanouir fréquemment; on les ranime avec le vinaigre, mais ſouvent un de ces évanouiſſements devient mortel.

§. 510. Il arrive à pluſieurs perſonnes d'avoir un évanouiſſement plus ou moins fort à la fin d'un violent accès de fievre, ou de chaque redoublement dans les fievres continues, ce qui prouve toujours que la fievre a été très-forte, l'évanouiſſement étant l'effet du relâchement qui ſuccede à une forte tenſion. Une ou deux cuillerées d'un vin blanc léger, mêlées à autant d'eau, ſont le ſeul ſecours néceſſaire.

§. 511. Les perſonnes qui ſont ſujettes à de fréquents évanouiſſements, ne doivent rien négliger pour en connoître la cauſe, & pour la détruire quand ils la connoiſſent, parce que l'effet des évanouiſſements eſt toujours nuiſible, excepté dans quelques fievres dans leſquelles il paroît décider les criſes.

Tout évanouiſſement laiſſe dans le mal-aiſe & dans la foibleſſe, les ſécrétions ſe ſuſpendent, les humeurs croupiſſent, il ſe forme des engorgements, & ſi le mouvement du ſang s'arrête tout-à-fait, ou ſe ralentit conſidérablement, il ſe forme dans le cœur & dans les gros vaiſſeaux, des polypes ſouvent incurables, dont les ſuites ſont terribles, & quelquefois occaſionnent des anévriſmes intérieurs, qui tuent toujours après de longues angoiſſes.

Les évanouiſſements qui attaquent les vieillards, ſans cauſe manifeſte, ſont d'un fâcheux augure.

Des Hémorragies.

§. 512. Les hémorragies du nez, qui ſurviennent dans les fievres inflammatoires, ſont ordi-

nairement une criſe favorable, qu'il faut bien ſe garder d'arrêter, à moins qu'elle ne devînt exceſſive, & ne fît craindre pour la vie du malade.

Dans les ſujets bien portants, comme elles ne ſurviennent preſque jamais que quand il y a une ſurabondance de ſang, il ne convient pas non plus de les arrêter trop tôt, il ſeroit à craindre qu'il ne ſe formât des engorgements ſanguins dans quelque partie intérieure.

Quelquefois il ſurvient un évanouiſſement après qu'il s'eſt écoulé une médiocre quantité de ſang; cet évanouiſſement arrête l'hémorragie, & ſe diſſipe ſans autre ſecours que l'odeur du vinaigre; mais d'autres fois il ſurvient défaillances ſur défaillances, ſans que le ſang s'arrête; il y a même de légers mouvements convulſifs, du délire, alors il faut néceſſairement arrêter l'écoulement; & même, ſans attendre ces ſymptomes violents, voici les ſignes qui font juger ſi l'on doit l'arrêter ou non. » Tandis que le pouls eſt encore » aſſez plein, que la chaleur du corps reſte » égale par-tout, juſqu'aux extrêmités, & que » le viſage & les levres ſont colorés de rouge, » on n'a rien à redouter de l'hémorragie, fût-elle » même violente.

» Mais lorſque le pouls commence à être » tremblant, lorſque le viſage & les levres » ſont pâles, que le malade ſe plaint de mal » de cœur, il faut arrêter l'écoulement du » ſang. «

Et comme les remedes n'agiſſent pas ſur le champ, il vaut mieux en commencer l'uſage un peu trop tôt, que d'attendre un peu trop tard.

§. 513. 1° On applique les bandes au bras, dans l'endroit où on les applique pour faire la ſaignée, & au bas des cuiſſes, dans l'endroit

où l'on met la jarretiere, & on les ſerre fortement, afin d'arrêter le ſang dans les extrêmités.

2° Pour augmenter cet effet, on fait tremper les jambes dans l'eau tiede juſqu'au genou; en relâchant les vaiſſeaux des jambes, elle fait qu'ils ſe dilatent, & reçoivent par-là même plus de ſang. Si l'eau étoit froide, elle renverroit le ſang à la tête; ſi elle étoit chaude, elle en augmenteroit le mouvement, donneroit plus de vîteſſe au pouls, & animeroit l'hémorragie.

Quand l'hémorragie eſt arrêtée, on peut un peu relâcher les ligatures, ou en défaire une tout à-fait, & laiſſer les autres encore une heure ou deux ſans y toucher; mais il faut bien ſe garder de les deſſerrer tout-à-fait toutes à la fois.

3° On fait prendre, toutes les demi-heures, ſept ou huit grains de nître & une cuillerée de vinaigre dans un demi-verre d'eau.

4° On fait fondre une dragme de vitriol blanc, dans deux cuillerées à ſoupe d'eau de fontaine, & l'on trempe dans cette liqueur une tente de charpie, ou de brins de fin linge, qu'on introduit dans le nez, d'abord horizontalement, qu'on releve enſuite & qu'on porte auſſi haut qu'il eſt poſſible à l'aide d'un bois flexible. Si ce remede ne réuſſit pas, la *liqueur minérale anodine* D'HOFFMAN, employée de la même façon, réuſſit à coup sûr, & dans les campagnes où l'on n'a ſouvent ni l'un ni l'autre de ces remedes, de l'eau-de-vie, & même de l'eſprit de vin, mêlés avec un tiers de vinaigre, réuſſiſſent très-bien, & j'en ai vu de grands effets.

L'on peut auſſi ſe ſervir du remede N° 67, dont j'ai déjà parlé à l'article des plaies, qu'on met en poudre, & qu'on porte, auſſi haut qu'il

est possible, dans les narines, au bout d'une tente de charpie, qui s'en charge très-aisément, ou dans un canon de plume, qu'on remplit de cette poudre, on le porte fort haut, & on souffle ensuite fortement par le bout extérieur; mais la premiere méthode est à préférer.

5° Quand le sang est arrêté, on laisse le malade dans un grand repos, & on se garde bien de retirer la tente qui est restée dans le nez, ou de détacher les caillots de sang figé qui le rempliſſent, ce détachement se fait peu à peu, & la tente ne ressort souvent qu'au bout de plusieurs jours.

§. 514. Je ne parle point de la saignée, parce que je la crois inutile, & que si quelquefois elle arrête le sang, d'autres fois elle l'anime; (1) ni des anodins, dont l'effet est constamment de déterminer plus de sang à la tête.

Les applications d'eau froide à la nuque, ne doivent jamais être employées, elles ont quelquefois produit les accidents les plus fâcheux. (2)

Dans toutes les hémorragies le repos, les ligatures, & l'usage des boissons, N° 2 ou 4, sont très-utiles.

§. 515. Les personnes sujettes aux fréquentes

(1) La saignée a quelquefois réussi à arrêter l'hémorragie, en faisant tomber plus promptement le malade dans une défaillance qui facilite la formation du caillot, qui ferme le vaisseau ouvert. Mais on ne doit pas la faire, lorsque le malade est déjà épuisé par la perte du sang; & il faut d'ailleurs éviter, autant qu'on le peut, de guérir un mal par un autre.

(2) L'application de l'eau fraîche, de l'oxycrat, ou même du vinaigre très-froid sur toute la tête, & particuliérement sur le front, nous paroît un très-bon secours, lorsque l'hémorragie n'est plus un effort salutaire de la nature. Un lavepied tiede, fait dans le même-temps, en augmentera l'utilité.

hémorragies doivent se conduire de la façon prescrite dans le Chapitre suivant, §. 544, peu souper ; éviter toutes les choses âcres & spiritueuses ; éviter les endroits trop chauds, & ne se couvrir la tête que très-légérement.

Quand on a été sujet pendant long-temps à des hémorragies, si elles finissent, il faut diminuer ses aliments, se faire faire de temps en temps une saignée, & prendre quelques laxatifs, sur-tout le N° 24, & souvent, le soir, du nitre.

Des accès de Convulsions.

§. 516. Les convulsions sont en général plus effrayantes que dangereuses ; elles dépendent d'un grand nombre de causes différentes, & leur guérison dépend de la destruction de ces causes.

Dans l'accès il y a très-peu de remedes à tenter.

Rien n'abrege, ni ne dimimue même un accès d'épilepsie, ainsi il ne faut rien faire, d'autant plus que souvent les remedes aigrissent le mal ; mais l'on doit seulement veiller à la sûreté du malade, en empêchant qu'il ne se donne des coups violents : il est aussi utile de mettre entre les dents, si on le peut, un petit rouleau de linge qui empêche que la langue ne s'engage, & ne soit dangereusement serrée dans une forte convulsion.

Le seul cas qui demande quelque secours, c'est quand l'accès paroît si violent, le col si gonflé, le visage si rouge, qu'on a lieu de craindre une apoplexie, qu'il faut prévenir par une saignée au bras, de huit ou dix onces.

Comme cette cruelle maladie est fréquente dans les campagnes, c'est rendre un service essentiel aux infortunés qui en sont les victimes, que de

les avertir combien il est dangereux pour eux de se livrer à faire aveuglément tous les remedes qu'on leur conseille ; s'il y a une maladie dont le traitement soit délicat, c'est celle-ci : il y en a quelques especes qui sont incurables, celles mêmes qui sont guérissables, demandent tous les soins des Médecins les plus éclairés ; & ceux qui prétendent guérir tous les épileptiques avec un même remede, sont des ignorants ou des imposteurs, souvent tous les deux à la fois.

§. 517. Les accès de convulsions simples, non-épileptiques, sont souvent fort longs, & continuent presque sans interruption, pendant des jours & même des semaines.

L'on doit chercher à en découvrir la véritable cause, mais l'on ne doit presque rien faire pendant les accès ; les nerfs se trouvent alors dans un si grand degré de tension & de sensibilité, que les remedes qui passent pour les mieux indiqués, redoublent souvent l'orage au lieu de l'appaiser.

Des boissons aqueuses, légérement aromatiques, sont ce qu'il y a de plus innocent, comme de la mélisse, du tilleul, du sureau ; quelquefois une tisane de réglisse réussit mieux que rien autre.

Des accès de suffocation.

§. 518. Les suffocations, quelque nom qu'on leur donne, quand elles attaquent tout-à-coup une personne dont la respiration étoit aisée auparavant, dépendent presque toujours ou d'un spasme dans les nerfs des vésicules du poumon, ou d'un engorgement de cette même partie, produit par des humeurs visqueuses.

La suffocation qui dépend d'un spasme n'est pas dangereuse, elle se dissipe d'elle-même, ou l'on peut la traiter comme les évanouissements

qui dépendent de la même cause ; voyez §. 502.

§. 519. On connoît que la suffocation dépend d'un engorgement sanguin, quand elle attaque des personnes fortes, vigoureuses, sanguines, qui mangent beaucoup, qui prennent des aliments succulents, qui boivent des vins forts, des liqueurs, qui s'échauffent souvent ; quand elle attaque après quelque cause d'échauffement, quand le pouls est plein, le visage rouge.

On la guérit 1° par la saignée du bras très-abondante, & réitérée s'il est besoin.

2° Par des lavements.

3° Par beaucoup de tisane N° 1, à chaque pot de laquelle on joint une dragme de nitre.

4° Par la vapeur du vinaigre respirée continuellement ; voyez §. 55.

§. 520. L'on a lieu de croire que la suffocation dépend d'un dépôt d'humeurs visqueuses sur le poumon, quand elle attaque des personnes dont le tempérament & le genre de vie sont opposés au tempérament & au genre de vie dont je viens de parler, tels que des gens valétudinaires, foibles, phlegmatiques, pituiteux, paresseux, dégoûtés, qui se nourrissent mal, ou de choses grasses, visqueuses & insipides, qui boivent beaucoup d'eaux chaudes ; quand le mal attaque par un temps pluvieux, un vent du Midi ; quand le pouls est mol & petit, le visage pâle & cavé.

Ce qu'on peut faire de plus efficace, c'est 1° de donner toutes les demi-heures, une demi-tasse de la potion N° 8, si on peut l'avoir d'abord ; 2° de faire boire abondamment de la boisson N° 12 ; 3° d'appliquer aux gras de jambes deux forts vésicatoires.

Si le malade étoit robuste avant l'accident, si le pouls conserve encore de la force & paroît un peu plein, une saignée de sept ou huit on-

ces eſt ſouvent indiſpenſablement néceſſaire.

Un lavement produit auſſi quelquefois de très-grands effets.

Les malades ſont ordinairement ſoulagés dès qu'ils peuvent beaucoup cracher, (1) quelquefois même un peu vomir.

Le remede N° 25, dont on donne une priſe de deux en deux heures, avec une taſſe de la tiſane N° 12, réuſſit ſouvent très-bien. (2)

Si l'on n'avoit ni ce remede, ni celui du N° 8, ce qui peut ſouvent arriver dans les campagnes, il faut piler un oignon médiocre dans un mortier de fer ou de marbre, verſer deſſus un verre de vinaigre bouillant, paſſer fortement par un linge, y méler autant de miel, & avaler toutes les demi-heures une cuillerée de ce mélange, dont j'ai obſervé l'efficacité d'une façon ſenſible.

Des

(1) Lorſque l'abondance & la ténacité des crachats, que le malade ne peut rendre, ſont les cauſes de l'oppreſſion, & lorſque le malade eſt d'un tempérament phlegmatique, nous avons employé pluſieurs fois avec beaucoup de ſuccès un bol expectorant, preparé avec dix ou quinze grains de gomme ammoniac en poudre, & ſuffiſamment de vinaigre ſcillitique pour former le bol que le malade prend tout à la fois. Dans les tempéraments ſecs, ſanguins, vifs, qui ſont oppreſſés par le rétréciſſement de la poitrine, la vivacité de la circulation & le reſſerrement ſpaſmodique de tous les vaiſſeaux; ce médicament ſeroit nuiſible. Les calmants au contraire réuſſiront.

(2) La doſe du kermes minéral, portée par la formule Numéro 25, nous paroît bien foible, nous croyons qu'on ne doit pas craindre de donner aux adultes ce remede à une doſe double & même quadruple, pourvu qu'on s'arrête lorſque le malade en aura pris environ huit grains. On ne doit pas héſiter de le donner de bonne heure dans les accès de ſuffocation qui dépendent en partie de l'engorgement glaireux de l'eſtomac, & des indigeſtions qui ont précédé.

Des suites de la peur.

§. 521. Je placerai ici quelques conseils pour prévenir les mauvais effets des peurs qui ont des suites très-fâcheuses à tout âge, mais sur-tout chez les enfants.

Les effets généraux de la peur sont de resserrer tous les petits vaisseaux, & de repousser le sang vers l'intérieur ; delà la suppression de la transpiration, le saisissement général, le tremblement, les palpitations & l'angoisse, quand le cœur & le poumon sont surchargés de sang, quelquefois même les évanouissements, des maladies incurables du cœur, la mort ; souvent les assoupissements, les rêveries, une espece de délire furieux, comme je l'ai vu fréquemment chez des enfants quand les vaisseaux du cerveau s'engorgent, les convulsions, & l'épilepsie même, qui est souvent la suite horrible d'un mauvais badinage. La moitié des épilepsies non-natives en dépendent, & l'on ne sauroit trop inculquer aux enfants de ne jamais se faire réciproquement peur ; les maîtres d'école devroient les avertir sérieusement sur cet article.

Quand l'humeur de la transpiration arrêtée se jette sur les boyaux, il en résulte des diarrhées très-longues & très-opiniâtres.

§. 522. L'on doit chercher à rétablir la circulation dérangée, à rappeller la transpiration, & à calmer l'agitation des nerfs.

La méthode ordinaire est de donner d'abord de l'eau fraîche ; mais quand la frayeur est considérable, cette méthode est pernicieuse, & j'en ai vu de très-fâcheux effets.

Il faut mettre les malades dans un endroit tranquille ; ne laisser avec eux que très-peu de personnes, qui leur soient très-familieres ; leur don-

ner quelques tasses de boisson chaude, sur-tout de tilleul & de mélisse ; leur mettre les jambes dans un bain tiede, dans lequel on les laisse une heure, s'il est possible, en les leur frottant de temps en temps, & en leur donnant tous les demi-quarts d'heure une petite tasse de ces boissons. Quand le calme est un peu revenu, que la peau est généralement réchauffée, on doit chercher à les faire dormir & abondamment transpirer ; pour cela on peut leur donner quelques cuillerées de vin, en les mettant au lit, avec une tasse de ces mêmes boissons, ou ce qui est plus sûr, quelques gouttes de laudanum liquide de SIDENHAM ; (voyez table des remedes, N° 44) ou, s'il manque, une prise de thériaque.

§. 523. Quelquefois les enfants ne paroissent pas d'abord extrêmement effrayés, mais la peur se renouvelle pendant le sommeil, & n'en a que plus de force ; il faut alors mettre en pratique les conseils que je viens de donner, quelques soirs de suite, avant que de les coucher.

Souvent la peur se renouvelle à la nuit tombante, & les met tous les jours dans un état violent ; l'on doit employer les mêmes moyens, & tâcher de les faire dormir à l'heure du retour.

J'ai dissipé, par ces mêmes secours, les tristes effets de la peur chez les femmes en couche, pour qui elle est ordinairement funeste, & souvent promptement mortelle.

Si la suffocation est violente, l'on est quelquefois obligé de faire une saignée du bras.

Il faut obliger les malades à un exercice doux, mais presque continuel.

Tous les remedes violents rendent incurables les maladies qui sont une suite de la peur ; une assez fréquente, c'est une obstruction au foie, qui produit une jaunisse.

Des accidents produits par la vapeur du charbon & par celle du vin.

§. 524. Il n'y a point d'année qu'il ne périsse un grand nombre de personnes par la vapeur du charbon ou de la braise, & par celle du vin.

Ces accidents produits par le charbon ont lieu quand on brûle de la braise, & sur-tout du charbon dans une chambre fermée, ce qui est exactement s'empoisonner soi-même. L'huile sulfureuse, développée en brûlant, se répand dans la chambre, & ceux qui y sont, sentent un embarras de tête, des vertiges, des maux de cœur, une foiblesse & un engourdissement singulier, un délire, des convulsions, un tremblement; & s'ils n'ont pas la présence d'esprit ou la force de se retirer, ils périssent assez promptement.

J'ai vu une femme qui eut pendant deux jours des tournoiements de tête & des vomissements presque continuels; pour avoir été moins de six minutes dans une chambre où il y avoit cependant une fenêtre & une porte ouvertes, avec un réchaud dans lequel il n'y avoit que quelques charbons; elle auroit péri si tout eût été fermé.

Cette vapeur est narcotique, » & elle tue en » produisant une affection soporeuse ou apo- » plectique, mêlée cependant de quelque chose » de convulsif, comme le prouve assez la clô- » ture de la bouche & le serrement des mâ- » choires. «

L'état du cerveau dans les cadavres, démontre que c'est d'apoplexie que l'on meurt; il est cependant vraisemblable que quelquefois la suffocation a aussi part à la mort, puisque l'on a trouvé le poumon engorgé de sang & livide. (1)

(1) Les cadavres de ceux qui sont morts par l'effet de la

L'on a auſſi obſervé dans quelques ſujets que » les malades attaqués de la vapeur du charbon » ont ordinairement tout le corps d'un tiers plus » gros que dans l'état naturel ; le viſage, le col » & les bras ſont gonflés comme s'ils avoient » été ſoufflés & la machine ſemble dans l'état » de violence qu'auroit éprouvé quelqu'un qu'on » auroit étranglé, & qui auroit long-temps com- » battu avant que de ſuccomber. «

§. 525. Les perſonnes qui ſentent le danger & qui ſe retirent à temps, ſont ſoulagées ordinairement dès qu'elles ſont au grand air, ou s'il leur reſte du mal-aiſe, un peu d'eau & de vinaigre ou de la limonade, bus chauds, les ſoulagent aſſez promptement. Quand on a perdu le ſentiment & la connoiſſance, & que le pouls eſt preſqu'inſenſible, s'il y a quelques moyens de ranimer le malade, ils conſiſtent : 1° A l'expoſer dans un air très-pur & frais.

2° A lui faire reſpirer quelque odeur très-pénétrante qui le ranime un peu, comme l'eſprit volatil de ſel ammoniac, le ſel d'Angleterre, &c. enſuite à l'entourer de vapeur de vinaigre.

3° A lui faire une ſaignée au bras. (1)

4° A lui mettre les jambes dans l'eau tiede, & à les bien frotter. (2)

5° A lui faire boire beaucoup de limonade ou d'eau & de vinaigre, avec du nitre.

6° A lui donner des lavements âcres.

Comme il eſt démontré qu'il y a du ſpaſme,

vapeur du charbon, préſentent conſtamment les vaiſſeaux du cerveau très-engorgés de ſang. L'état varié du poumon & les ſymptomes qui précedent la mort, prouvent que la cauſe du mal ne réſide pas dans ce dernier viſcere.

(1) Nous préférerions qu'elle fût faite à la jugulaire.

(2) Pendant qu'on lavera les jambes dans de l'eau tiede, on appliquera de la glace pilée, entre deux linges, ſur toute la tête.

on s'eſt bien trouvé de quelques remedes antiſpaſmodiques, comme la *liqueur minérale anodine* d'HOFFMAN ; l'on a même donné de l'opium avec ſuccès, mais il ne peut être permis qu'à un Médecin de l'employer dans ce cas. (1)

L'émétique eſt nuiſible, & les envies de vomir ne dépendent que de l'embarras du cerveau.

L'on ſe trompe en croyant qu'il ſuffit d'avoir laiſſé brûler un moment le charbon en plein air ou ſous une cheminée, pour que le danger de la vapeur ſoit paſſé.

Il y a une imprudence criminelle à coucher dans une chambre où il y a du charbon allumé, & le nombre de ceux qui ne ſe ſont jamais réveillés eſt ſi grand & ſi généralement connu qu'il eſt étonnant comment on ſe livre encore à cette malheureuſe habitude.

§. 526. Les boulangers qui font de la braiſe, en ont ſouvent de grandes quantités dans leurs caves, & ſouvent la vapeur dont cette cave eſt pleine, les ſaiſit au moment où ils y entrent ; ils tombent ſans ſentiment & périſſent ſi on ne les retire pas aſſez tôt pour leur donner les ſecours que je viens d'indiquer.

» Un moyen sûr pour éviter ces ſortes d'ac» cidents, c'eſt en deſcendant dans la cave, d'y » jetter du papier ou de la paille enflammée ; » s'ils brûlent tout-à fait, on n'a rien à crain» dre de la vapeur ; quand ils s'éteignent, il ne » faut point entrer dans la cave ; mais on met » à la porte, après avoir ouvert le ſoupirail,

(1) Il nous ſemble que l'opium & tous les narcotiques doivent dans tous ces cas augmenter le mal. Nous nous perſuadons que ſi on les a employés ſans que le malade ſoit mort, loin de leur attribuer la gloire d'avoir guéri, on doit les compter pour une des cauſes de maladie qu'on a eu à vaincre par d'autres remedes.

» une botte de paille qu'on allume & qui ſert
» comme de ventouſe pour attirer avec force l'air
» extérieur ; on eſſaie de nouveau ſi le papier
» brûle, & s'il ne brûle pas, on renouvelle la
» paille allumée. «

§. 527. Le charbon du bois brûlé à feu ouvert n'eſt pas à beaucoup près auſſi dangereux que le charbon proprement dit, dont le danger vient de ce qu'en l'étouffant, par les moyens en uſage pour cela, on a concentré toute la partie ſulfurée qui en fait le danger ; mais il n'eſt cependant pas dénué de tout principe nuiſible, ſans quoi il ne ſeroit plus charbon.

La méthode vulgaire de jetter du ſel ſur les charbons allumés, avant que de les porter dans une chambre, ou d'y mettre un morceau de fer qui ſe charge d'une partie de ce ſoufre narcotique & mortel, a un certain degré d'utilité, mais ne ſuffit pas pour éloigner tout le danger.

§. 528. Quand les grands accidents ſont paſſés, qu'il ne reſte que la foibleſſe, de l'étourdiſſement, du dégoût, il n'y a rien de mieux que de la limonade mêlée à un quart de vin, dont on prend fréquemment une demi-taſſe avec un peu de croûte de pain.

§. 529. La vapeur qui s'exhale du vin & en général de toutes les liqueurs qui fermentent, comme la biere, le cidre, a quelque choſe de vénéneux qui tue comme la vapeur du charbon, & il y a toujours quelque danger à entrer dans une cave où il y a beaucoup de vin en fermentation, ſi elle a été fermée pendant pluſieurs heures ; l'on a une multitude d'exemples de gens morts en y entrant, & d'autres qui ont eu beaucoup de peine à s'en tirer.

Quand il arrive de ces accidents, il ne faut pas expoſer ſucceſſivement des hommes à aller périr en voulant retirer les premiers qui ſont tombés ;

mais l'on doit commencer par purifier l'air en employant les moyens indiqués plus haut, ou en tirant dans la cave quelques coups de fusil ; ensuite on peut hazarder à entrer avec précaution.

Quand ces infortunés sont dehors, il faut les traiter comme ceux qui ont été affectés par la vapeur du charbon.

J'ai vu un homme, il y a huit ans, que la vapeur de l'esprit volatil de sel ammoniac ne commença à affecter qu'au bout d'une heure, & qu'une forte saignée dégagea entiérement, qui étoit si insensible qu'il ne s'apperçut qu'au bout de plusieurs heures d'une très-grande plaie que lui avoit fait, depuis le milieu du bras jusques sous l'aisselle, un crochet destiné à secourir dans les incendies, dont on s'étoit servi pour le retirer.

§. 530. Quand on ouvre des souterreins fermés de très-long-temps, quand on cure des puits profonds qui ne l'avoient pas été depuis plusieurs années, les vapeurs qui s'en exhalent, produisent sur le corps les mêmes effets que celles dont j'ai parlé, & exigent les mêmes secours. On les purifie en y faisant brûler du soufre & du nitre, ou, ce qui revient au même, de la poudre à canon.

§. 531. Les fumées des lampes & des chandelles, sur-tout quand on les éteint, operent comme les autres vapeurs, moins fortement à la vérité & moins promptement ; l'on a cependant des exemples de gens tués par la fumée des lampes d'huile de noix, qui s'éteignoient dans une chambre fermée. Ces dernieres fumées nuisent encore à raison de la graisse, qui, portée au poumon avec l'air, les empêche de respirer ; aussi les personnes qui ont ce qu'on appelle la poitrine délicate, sont d'abord oppressées dans

les endroits où il y a pluſieurs chandelles.

Les ſecours doivent être les mêmes indiqués §. 525. La vapeur de vinaigre eſt très-utile.

Des Poiſons.

§. 532. Il y a un très-grand nombre de poiſons dont la façon d'agir n'eſt pas la même, & dont il faut détruire les effets par des remedes différents ; mais l'arſenic & quelques plantes ſont ceux qui occaſionnent le plus ſouvent des accidents dans les campagnes.

§. 533. C'eſt par ſon exceſſive âcreté, qui ronge & enflamme, que l'arſenic tue avec une inflammation prodigieuſe, un feu brûlant, des douleurs atroces dans la bouche, la gorge, l'eſtomac, les boyaux, des vomiſſements affreux & ſouvent ſanglants, des ſelles ſanglantes, des convulſions, des défaillances, &c.

Le meilleur de tous les remedes c'eſt d'avaler des torrents de lait, ou, ſi l'on n'en a pas, d'eau tiede ; ce n'eſt que la quantité prodigieuſe de liquide qui peut ſauver. Si l'on ſoupçonne d'abord la cauſe du mal, après avoir avalé promptement beaucoup d'eau tiede, on peut exciter le vomiſſement avec de l'huile ou du beurre fondu, & le chatouillement de la gorge avec une plume ; quand le poiſon a déjà enflammé l'eſtomac & les inteſtins, il ne faut pas eſpérer qu'il reſſorte par les vomiſſements. Tout ce qui eſt émollient, les décoctions de farine, d'orge, de grus, d'althæa, le beurre, l'huile conviennent auſſi.

Dès que les douleurs ſe répandent dans le ventre, & que les boyaux paroiſſent attaqués, il faut multiplier les lavements de lait.

Si au commencement du mal, le malade a le pouls fort, une ſaignée abondante eſt très-utile, parce

parce qu'elle ralentit le progrès de l'inflammation.

Lors même que l'on a réchappé à la premiere fureur du mal, on reste ordinairement dans un état de langueur pendant long-temps, quelquefois même le reste de sa vie : le plus sûr moyen de prévenir ce malheur, c'est de vivre, pendant quelques mois, uniquement de lait & de quelques œufs frais sortant du ventre de la poule, délayés dans le lait sans les cuire.

§. 534. Les plantes qui occasionnent le plus fréquemment des accidents, sont quelques especes de ciguë, soit l'herbe, soit la racine, les fruits de la belle-dame, (*bella dona*) que les enfants mangent comme des cerises, les champignons, la graine de *datura*, ou pomme épineuse, &c.

Tous les poisons de cette classe tuent par un principe plutôt narcotique qu'âcre ; les vertiges, les défaillances, les envies de vomir, les vomissements mêmes, sont les premiers accidents qu'ils produisent.

L'on doit faire avaler sur le champ beaucoup d'eau tiede, légérement salée ou sucrée, & faire vomir, aussi promptement qu'il est possible, avec les remedes N° 34 ou 35 ; ou, si on ne les a pas, avec de la graine de raifort pilée, à la dose d'une cuillerée à café dans de l'eau tiede, & en enfonçant une plume ou les doigts dans la bouche.

Après l'effet du vomissement, on continue à donner beaucoup d'eau miellée ou sucrée, avec une assez grande quantité de vinaigre, qui est le vrai spécifique de ces poisons, & l'on évacue les intestins par quelques lavements.

Trente-sept soldats ayant mangé, pour des carottes, de la racine *d'œnanthe*, ou *ciguë filipendule*, furent tous très-malades, & l'émétique N° 34, joint aux lavements & à la quantité de boisson,

les ſauva tous, excepté un ſeul qui périt avant qu'on eût pu le ſecourir.

§. 535. Si par imprudence, par mépriſe, par ignorance, ou par mauvais deſſein, on avoit pris trop d'opium, ou de quelques préparations dans leſquelles il entre, comme thériaque, mithridate, diaſcordium, &c. il faudroit, ſur le champ, faire une ſaignée, traiter le malade tout comme s'il avoit une apoplexie ſanguine, (voyez §. 147.) parce que le trop d'opium en produit effectivement une, faire reſpirer beaucoup de vapeur de vinaigre, & faire boire beaucoup de vinaigre dans de l'eau. (1) (2).

Des douleurs aiguës.

§. 536. Je ne veux point parler ici des douleurs qui accompagnent quelques maladies connues, qui doivent être traitées comme cette maladie, ni de celles auxquelles quelques perſonnes valétudinaires ſont ſujettes habituellement : l'expérience leur a appris ce qui les ſoulage le plus ; mais quand une perſonne ſaine & bien portante ſe trouve tout-à-coup attaquée de quelque douleur exceſſive, dans quelque partie du corps que ce ſoit, ſans en connoître la nature ni la cauſe, l'on peut, en attendant qu'on ait conſulté, 1° faire une ſaignée, qui, en diminuant la tenſion, ſoulage preſque toujours, au moins pour quel-

(1) L'émétique Numéro 34 eſt encore, dans ce cas, le meilleur & le plus prompt remede. La ſecouſſe qu'il procure, tire de l'aſſoupiſſement, excite la nature à faire des efforts contre le poiſon qui l'accable, & à s'en débarraſſer par la voie la plus courte.

(2) Les émétiques antimoniaux donnés à trop haute doſe, ſont de violents poiſons, qui ont procuré la mort de plus d'une perſonne. L'eſprit de vitriol en eſt le remede ſpécifique. On en donnera ſouvent, dans ce cas, quelques gouttes mêlées à un gobelet d'eau fraîche.

que temps, toutes les douleurs ; on peut même la réitérer, si, sans affoiblir beaucoup le malade, elle a diminué la violence du mal. (1)

2° L'on doit boire très-abondamment de quelque boisson très-adouciſſante, comme la tiſane N° 2, les laits d'amande N° 4, de l'eau tiede avec un quart ou une cinquieme partie de lait.

3° Il faut prendre pluſieurs lavements émolliens.

4° On couvre toute la partie, & les parties voiſines, avec des cataplaſmes, ou des fomentations émollientes, N° 9.

5° Il faut mettre dans un bain tiede.

6° Si après tous ces ſecours la douleur étoit encore violente, & que le pouls ne fût ni plein ni dur, il faudroit donner une once de ſirop de pavot blanc, ou ſeize gouttes de laudanum liquide ; & quand on n'a pas ces deux remedes, on jette une quartette d'eau bouillante ſur trois ou quatre têtes de pavot, ſéchées avec leurs graines ſans la feuille, & on boit cette décoction comme du thé.

§. 537. Les perſonnes ſujettes à de fréquentes douleurs, ſur-tout à de violents maux de tête, doivent renoncer au vin ; cette privation eſt ſouvent le ſeul moyen qui puiſſe les guérir ; & l'on ſe trompe très-ſouvent, en croyant qu'il eſt néceſſaire aux perſonnes qui ont l'eſtomac mauvais.

(1) La ſaignée nous paroît convenir, ſi le malade eſt jeune, ſanguin ; ſi la douleur qu'il éprouve eſt accompagnée de chaleur dans la peau, de force & de fréquence dans le pouls. Mais dans l'enfance & dans la vieilleſſe, ou lorſque toutes ces circonſtances ne ſe rencontrent pas, on ne doit pas s'y décider ſans l'avis d'une perſonne éclairée.

CHAPITRE XXXII.

Des Remedes de précaution.

§. 538. J'Ai indiqué, dans quelques endroits de cet ouvrage, les moyens de prévenir les mauvais effets de plusieurs causes de maladie, & d'empêcher le retour des maux habituels ; j'ajouterai ici quelques observations sur l'usage des principaux remedes qu'on emploie comme des préservatifs généraux, assez régulièrement dans de certains temps, & presque toujours uniquement par habitude, sans savoir si l'on a tort ou raison.

Ce n'est cependant point une chose indifférente que l'usage des remedes ; il est ridicule, dangereux, criminel même de les négliger, quand ils sont nécessaires ; mais il l'est aussi d'en prendre sans nécessité. Un remede pris à propos, quand il y a dans la machine quelque dérangement qui occasionneroit dans peu une maladie, l'a souvent prévenue ; mais ce même remede, donné à une personne bien portante, s'il ne la rend pas malade d'abord, lui laisse au moins plus de dispositions aux maladies ; & l'on n'a que trop d'exemples de gens qui, ayant malheureusement du goût pour les remedes, ont ruiné leur santé, quelque robuste qu'elle fût, par l'abus de ces dons que la Providence a fait aux hommes pour la rétablir ; abus qui, lors même qu'il ne détruit pas la santé, fait que dans la maladie, ce corps, à qui les remedes sont devenus familiers, n'en ressent presque plus les effets, & est privé par-là du secours

qu'il en auroit reçu, s'il ne s'en étoit servi que dans le besoin.

De la Saignée.

§. 539. La saignée n'est nécessaire que dans quatre cas ; 1° Quand il y a trop de sang. 2° Quand il y a inflammation. 3° Quand il est survenu, ou qu'il va survenir dans le corps quelque cause qui produiroit bientôt l'inflammation, ou quelqu'autre accident, si on ne relâchoit pas les vaisseaux par la saignée. C'est pour cela qu'on saigne après les plaies, les contusions ; qu'on saigne une femme grosse, si elle a une toux violente ; qu'on saigne, par précaution, dans plusieurs autres cas. 4° Quelquefois pour appaiser une douleur excessive, qui ne dépend point cependant de trop de sang, ou d'un sang enflammé, mais qu'on calme un peu par la saignée, afin d'avoir le temps de détruire la cause par d'autres remedes. Mais comme l'on peut faire rentrer ces dernieres raisons dans les premieres, on peut établir que le trop de sang, & un sang enflammé, sont les deux seules causes nécessaires de la saignée.

§. 540. L'on connoît l'inflammation du sang, par les symptomes qui accompagnent les maladies que cette cause produit ; j'en ai parlé, & j'ai en même-temps déterminé l'usage de la saignée dans ces cas. J'indiquerai ici les symptomes qui font connoître qu'on a trop de sang.

C'est 1° le genre de vie qu'on mene. Si l'on mange beaucoup, si l'on mange des aliments succulents, & sur-tout beaucoup de viandes, si on boit des vins nourrissants, si en même-temps l'on digere bien, si l'on se donne peu de mouvement, si l'on dort beaucoup, si l'on n'est sujet à aucune évacuation abondante, on doit croire qu'on a beaucoup de sang.

L'on voit que toutes ces cauſes ſe trouvent rarement chez le payſan, ſi l'on en excepte la diminution de mouvement pendant quelques ſemaines de l'hiver, qui peut effectivement contribuer à former plus de ſang qu'à l'ordinaire. Il ne vit, le plus ſouvent, que de pain, de végétaux, & d'eau ; choſes peu nourriſſantes, puiſqu'une livre de pain ne fait peut-être pas plus de ſang, chez la même perſonne, qu'une once de viande, quoique le préjugé général établiſſe le contraire. 2° La ceſſation de quelque hémorragie à laquelle on étoit accoutumé. 3° Un pouls plein & fort ; des veines bien marquées dans un ſujet qui n'eſt pas maigre, & qui n'a pas chaud. 4° Un teint aſſez rouge. 5° Un engourdiſſement extraordinaire ; un ſommeil plus profond, plus long, moins tranquille qu'à l'ordinaire ; une facilité, non-accoutumée, à ſe laſſer après quelque mouvement ou quelque travail ; un peu d'oppreſſion en marchant. 6° Des palpitations, accompagnées quelquefois d'un abattement total, & même d'une légere défaillance, ſur-tout quand on eſt dans des endroits chauds, ou qu'on a pris beaucoup de mouvement. 7° Des vertiges, ſur-tout quand on baiſſe & qu'on releve tout-à-coup la tête, & après le ſommeil. 8° Des maux de tête fréquents auxquels on n'eſt point ſujet, & qui ne paroiſſent point dépendre du dérangement des digeſtions. 9° Un ſentiment de chaleur, aſſez généralement répandu par tout le corps. 10° Une eſpece de démangeaiſon piquante & générale dès qu'on a eu un peu chaud. 11° Des hémorragies fréquentes & qui ſoulagent.

Mais il faut bien ſe garder de décider ſur un ſeul de ces ſymptomes ; il faut le concours de pluſieurs, & s'aſſurer qu'ils ne dépendent point

de quelque cauſe très différente, & toute oppoſée au trop de ſang.

Quand par ces ſymptomes on s'eſt aſſuré que ce trop exiſte réellement, on fait alors, avec grand ſuccès, une ſaignée ou même deux. Il eſt égal dans quelle partie on la fait.

§. 541. Quand ces circonſtances ne ſe trouvent pas, la ſaignée n'eſt pas néceſſaire; & l'on ne doit jamais la faire dans les cas ſuivants, à moins qu'il n'y ait des raiſons particulieres, très-fortes, dont les ſeuls Médecins peuvent juger.

1o Quand on eſt dans un âge très-avancé, ou dans la premiere enfance. 2° Quand la perſonne eſt naturellement d'un tempérament foible, ou qu'elle a été affoiblie par des maladies, ou par quelqu'autre accident. 3° Quand le pouls eſt petit, mol, foible, intermittent, que la peau eſt pâle. 4o Quand les extrêmités du corps ſont ſouvent froides, & enflées avec molleſſe. 5° Quand on mange peu depuis long-temps, ou des aliments peu ſucculents, & qu'on diſſipe beaucoup. 6o Quand on a depuis long-temps l'eſtomac dérangé, que la digeſtion ſe fait mal, que par-là même il ſe forme peu de ſang. 7o Quand on a quelque évacuation conſidérable, par des hémorragies quelconques, ou la diarrhée, les urines, les ſueurs. Quand les criſes d'une maladie ſont déjà faites par quelqu'une de ces voies. 8° Quand on eſt dès long-temps dans une maladie de langueur, & qu'on a beaucoupd' obſtructions qui empêchent la formation du ſang. 9° Quand on eſt épuiſé, qu'elle qu'en ſoit la cauſe. 10° Quand le ſang eſt pâle & diſſous.

§. 542. Dans tous ces cas, & dans quelques autres moins fréquents, une ſeule ſaignée jette ſouvent dans un état abſolument incurable, & les maux qu'elle fait ne ſe réparent point. Il n'eſt que trop aiſé d'en trouver des exemples.

Dans quelque état que ce ſoit, quelque robuſte que ſoit le ſujet, ſi la ſaignée n'eſt pas néceſſaire, elle nuit. Les ſaignées réitérées affoibliſſent, énervent, vieilliſſent, diminuent la force de la circulation, & par-là engraiſſent d'abord, enſuite en affoibliſſant trop & en détruiſant enfin les digeſtions, jettent dans l'hydropiſie. Elles dérangent la tranſpiration, & par-là rendent catharreux. Elles affoibliſſent le genre nerveux, & par-là rendent ſujets aux vapeurs, à l'hypocondrie, à tous les maux des nerfs.

L'on n'apperçoit point d'abord le mauvais effet d'une ſaignée ; au contraire, quand elle n'eſt pas aſſez conſidérable pour affoiblir ſenſiblement, elle paroît donner du bien-être : mais, je le répete, il n'en eſt pas moins vrai que quand elle n'eſt pas néceſſaire, elle eſt nuiſible, & qu'on ne doit jamais ſe faire ſaigner par jeu. L'on a beau dire que quelques jours après l'on a plus de ſang ; c'eſt-à-dire l'on eſt plus peſant qu'auparavant, & qu'ainſi le ſang eſt bien vîte réparé. Le fait eſt vrai ; mais ce fait même, cette augmentation de poids après la ſaignée, dépoſe contr'elle ; c'eſt une preuve que les évacuations naturelles ſe ſont moins bien faites, & qu'il eſt reſté dans le corps des humeurs qui devoient en ſortir. L'on a bien la même quantité de ſang & au-delà, mais ce n'eſt point un ſang bien travaillé, & cela eſt ſi vrai que, ſi la choſe étoit autrement, ſi quelques jours après la ſaignée on avoit une plus groſſe quantité de ſang ſemblable, on pourroit démontrer que quelques ſaignées jetteroient néceſſairement un homme robuſte dans une maladie inflammatoire.

§. 543. La quantité de ſang qu'on doit tirer dans une ſaignée de précaution, à un homme fait, eſt de dix onces.

§. 544. Les personnes sujettes à faire trop de sang, doivent éviter avec soin toutes les causes qui peuvent l'augmenter (voyez §. 540, N° 1;) & quand elles sentent que le mal commence, elles doivent se mettre à une diete très-frugale, de légumes, de fruits, de pain & d'eau; prendre quelques bains de pied tiedes; faire usage, soir & matin, de la poudre N° 20; boire de la tisane N° 1; peu dormir; prendre beaucoup d'exercice. En prenant ces précautions, ou elles pourront se passer de la saignée, ou, si elles sont également obligées de la faire, elles en augmenteront & elles en prolongeront l'effet. Ces mêmes moyens servent aussi à éloigner tout le danger qu'il peut y avoir à omettre une saignée à l'époque ordinaire, quand l'habitude en est déjà invétérée.

§. 545. L'on voit en frémissant, que quelques personnes sont saignées dix-huit, vingt, vingt-quatre fois dans deux jours; d'autres, quelques centaines de fois dans quelques mois. Ces observations prouvent à coup sûr toujours l'ignorance du Médecin ou du Chirurgien; & si le malade en réchappe, on doit admirer les ressources de la nature, qui ne succombe pas sous tant de coups meurtriers.

§. 546. Le peuple est persuadé que la premiere saignée sauve la vie; mais pour se convaincre de la fausseté de ce préjugé, il n'y a qu'à ouvrir les yeux, & l'on verra malheureusement tous les jours le contraire, & plusieurs personnes mourir après la premiere saignée qu'on leur fait. Si ce principe étoit vrai, il seroit impossible que personne mourût de sa premiere maladie, ce qui arrive journellement. Il est important de détruire cette prévention, parce qu'elle a des influences fâcheuses; la foi qu'on a à cette saignée, fait qu'on la veut garder pour les grands dan-

gers, & on la differe tant que le malade n'eſt pas fort mal, dans l'eſpérance que ſi l'on peut s'en paſſer, on la conſervera pour une autre occaſion. Cependant le mal empire, on ſaigne, mais trop tard, & j'ai l'exemple de pluſieurs malades qu'on a laiſſé mourir afin de réſerver la premiere ſaignée pour un cas plus important. Toute la différence qu'il y a entre l'effet de la premiere ſaignée & des ſuivantes, c'eſt qu'ordinairement elle occaſionne au malade une émotion plutôt nuiſible que ſalutaire.

Des Purgations.

§. 547. L'on purge ou par le vomiſſement ou par les ſelles, & cette derniere voie eſt beaucoup plus naturelle que la premiere, qui ne ſe fait que par un mouvement violent & contre nature. Il y a cependant quelques cas qui exigent le vomiſſement ; mais excepté ces cas-là, (j'en ai déjà indiqué quelques-uns) il faut ſe contenter des remedes qui purgent par le bas.

§. 548. Les ſignes qui font connoître qu'on a beſoin de purger, ſont, 1° un mauvais goût à la bouche le matin, ſur-tout un goût amer ; la langue & les dents ſales, des rapports déſagréables, des vents, des gonflements.

2° Un manque d'appétit, qui s'accroît peu-à-peu ſans fievre, & qui dégénere en dégoût, & quelquefois fait trouver un mauvais goût à ce qu'on mange.

3° Des envies de vomir à jeun, & même quelquefois dans le reſte du jour, ſuppoſé qu'elles ne dépendent point d'une groſſeſſe ou de quelque autre maladie dans laquelle les purgatifs ſeroient inutiles ou nuiſibles.

4° Des vomiſſements de matieres ameres ou corrompues.

5° Un ſentiment de peſanteur dans l'eſtomac, aux reins, aux genoux.

6° Un manque de forces accompagné quelquefois d'inquiétude, de mauvaiſe humeur, de triſteſſe.

7° Des maux d'eſtomac, ſouvent des maux de tête ou des vertiges, quelquefois des aſſoupiſſements, qui augmentent après le repas.

8° Des coliques, de l'irrégularité dans les ſelles, qui ſont quelquefois trop abondantes & trop liquides pendant pluſieurs jours, après leſquels il ſurvient une conſtipation opiniâtre.

9° Le pouls moins réglé & moins fort qu'à l'ordinaire, quelquefois intermittent.

§. 549. Quand ces ſymptomes ou quelques-uns de ces ſymptomes font connoître le beſoin de purger chez une perſonne qui n'eſt attaquée d'aucune maladie décidée, (car je ne parle point des purgatifs dans ce cas) on peut lui donner quelque remede propre à produire cet effet. Le mauvais goût & les rapports continuels, les envies fréquentes de vomir, les vomiſſements mêmes, la triſteſſe indiquent que la cauſe du mal eſt dans l'eſtomac, & qu'un remede émétique ſera utile; mais quand ces accidents n'ont pas lieu, il faut s'en tenir aux purgatifs qui ſont particuliérement indiqués par les maux de reins, les coliques, & la peſanteur dans les genoux.

§. 550. L'on ne doit point purger ni donner l'émétique, 1° Toutes les fois que les maladies viennent de foibleſſe ou d'épuiſement. 2° Quand il y a une ſéchereſſe générale, un grand échauffement, de l'inflammation, une forte fievre. 3° Quand la nature eſt occupée de quelque autre évacuation ſalutaire; ainſi on ne purge point pendant des ſueurs critiques, pendant les regles, pendant un accès de goutte. 4° Dans

des obſtructions invétérées, que les purgatifs ne peuvent pas détruire, & qu'ils augmentent. 5° Quand les nerfs ſont extrêmement affoiblis.

§. 551. Il y a d'autres cas dans leſquels on peut purger & non pas faire vomir. Ces cas ſont (1) 1° une grande quantité de ſang, (voyez §. 540.) parce que pendant les efforts qu'on fait pour vomir, la circulation ſe fait beaucoup plus fortement, & les vaiſſeaux de la tête & de la poitrine ſe rempliſſant extrêmement de ſang, pourroient ſe rompre, ce qui tueroit ſur le champ, comme il eſt arrivé plus d'une fois. On ne doit point, (2) 2° par la même raiſon, l'ordonner à ceux qui ſont ſujets à des ſaignements de nez, à des crachements ou à des vomiſſements de ſang, aux femmes qui ont des pertes, à celles qui ſont enceintes; 3° il nuiroit à ceux qui ont des hernies. (3)

(1) Nous avons ſouvent vu l'émétique Numéro 35 rendre les plus grands ſervices aux femmes qui avoient des pertes blanches ou rouges, lorſqu'elles n'étoient pas entiérement affoiblies, & lorſque leur eſtomac rempli de glaires & de matieres bilieuſes, annonçoit ſon mal-aiſe par des nauſées, des aigreurs, l'amertume de la bouche, l'état de la langue, &c. Nous croyons avec M. Tiſſot, qu'il doit nuire dans les autres cas.

(2) L'expérience beaucoup trop multipliée à Lyon, a prouvé que quoique l'abus des émétiques donnés aux femmes enceintes ſoit très-nuiſible à la mere & à l'enfant, on peut cependant quelquefois ſans danger, & même très-utilement dans certains cas, faire vomir celles qui ne touchent pas au terme de leur accouchement. Mais on doit en craindre l'abus, & ne ſe décider aux émétiques les plus doux que par des raiſons deux fois plus fortes que dans les cas ordinaires. Le mieux eſt même d'en unir alors une très-petite doſe à des purgatifs par le bas: ce qui n'évacue pas moins l'eſtomac, & le fait d'une maniere moins fatigante, ſur-tout ſi toute l'action du remede eſt déterminée vers les ſelles.

(3) Les malades qui ont des hernies, peuvent vomir

§. 552. Quand on a pris un émétique ou un purgatif trop âcres, & qui agiſſent avec une violence exceſſive, ſoit par la violence des efforts, des douleurs, des convulſions, des évanouiſſements qui en ſont ſouvent la ſuite, ſoit par la prodigieuſe évacuation qu'ils procurent; (c'eſt ce qu'on appelle *ſuperpurgation*,) & qui peut tuer le malade, comme il n'eſt que trop aiſé d'en trouver des exemples parmi le peuple, qui eſt preſque toujours conduit par des mains meurtrieres, l'on doit traiter ces infortunés tout comme s'ils avoient été empoiſonnés par des poiſons âcres; (voyez §. 533.) c'eſt-à-dire, leur donner beaucoup d'eau tiede, de lait, d'huile, de décoction d'orge, des laits d'amande, des lavements émollients, avec du lait & des jaunes d'œufs, leur faire même une forte ſaignée, ſi les douleurs ſont exceſſives & le pouls fort & fiévreux.

L'on arrête les évacuations, après avoir donné beaucoup de délayants, en donnant les mêmes remedes calmants preſcrits en parlant des douleurs aiguës, §. 536, N° 6.

Des flanelles trempées dans de l'eau chaude, dans laquelle on a fait diſſoudre de la thériaque, ſont auſſi très-utiles; l'on peut même, ſi les évacuations par les ſelles ſont exceſſives, ſans beaucoup de fievre & de chaleur, mettre la groſſeur d'une noix muſcade de thériaque dans les lavements.

Si les vomiſſements ſont exceſſifs, ſans diarrhée, il faut multiplier les lavements émollients, avec de l'huile ſans jaunes d'œufs, & mettre dans un bain tiede.

comme les autres, ſi la hernie peut rentrer, ſi on a la précaution d'y appliquer un bandage un peu ſerré, & de faire relever les cuiſſes du malade pendant qu'il vomit, pour comprimer encore plus fortement la pelote contre l'anneau.

§. 553. Les purgatifs ſouvent réitérés ont les mêmes inconvénients que les fréquentes ſaignées. Ils ruinent les digeſtions ; l'eſtomac ne fait plus ſes fonctions, les inteſtins deviennent pareſſeux, & l'on eſt ſujet à des coliques très-violentes ; le corps ne ſe nourrit pas, la tranſpiration ſe dérange, il ſurvient des fluxions, des maux de nerfs, une langueur générale, & l'on vieillit long-temps avant le temps.

L'on fait un tort irréparable à la ſanté des enfants par les purgatifs pris mal-à-propos. Ils les empêchent d'acquérir toutes leurs forces ; ſouvent ils dérangent leur crue, ils ruinent leurs dents, jettent les jeunes filles dans les oppilations, & quand elles en ſont déjà atteintes, ils les rendent plus opiniâtres.

C'eſt un préjugé trop généralement reçu, qu'il faut purger quand on n'a pas appétit ; mais cela eſt faux très-ſouvent, & la plupart des cauſes qui détruiſent l'appétit ne peuvent point être enlevées par la purgation ; il y en a pluſieurs qu'elle augmente.

Les perſonnes dans l'eſtomac deſquelles il ſe forme beaucoup de glaires, croient ſe guérir par les purgatifs, qui paroiſſent en effet les ſoulager d'abord ; mais c'eſt un ſoulagement paſſager & trompeur. Ces glaires viennent de la foibleſſe d'eſtomac, & les purgatifs l'augmentent ; ainſi, quoiqu'ils enlevent une partie des glaires formées, il y en a au bout de quelques jours plus qu'auparavant ; & en réitérant les purgatifs, le mal eſt bientôt incurable & la ſanté perdue. L'on guérit par des remedes tout oppoſés. Ceux du §. 272 ſont très-utiles.

§. 554. L'uſage des ſtomachiques préparés avec l'eau-de-vie, l'eſprit de vin, l'eau de ceriſe, eſt toujours dangereux ; malgré le ſoulagement que ces remedes procurent d'abord dans quelques

maux d'eſtomac, ils détruiſent réellement peu-à-peu cet organe, & l'on voit tous ceux qui s'accoutument aux liqueurs, tout comme les grands buveurs, finir par ne faire aucune digeſtion, tomber dans la langueur, & mourir hydropiques.

§. 555. L'on peut ſouvent ſe paſſer d'émétique ou de purgatifs, lors même qu'ils paroiſſent néceſſaires, en ſe retranchant un repas par jour pendant quelque temps ; en ſe privant de tous les aliments nourriſſants, & ſur-tout de ceux qui ſont gras ; en buvant beaucoup d'eau fraîche, & en prenant plus d'exercice qu'à l'ordinaire. Ces mêmes moyens ſervent auſſi à ſurmonter ſans purgation les différents mal-aiſes qu'on éprouve ſouvent à l'époque où l'on avoit accoutumé de ſe purger.

§. 556. Les remedes N^os 34 & 35 ſont les émétiques les plus ſûrs. La poudre N° 21 eſt un bon purgatif quand il n'y a point de fievre.

Les doſes marquées conviennent pour un homme fait, d'un tempérament vigoureux. Il s'en trouve cependant quelquefois pour qui ces doſes ſeroient inſuffiſantes : on peut les augmenter d'un tiers ou d'un quart; mais ſi alors elles n'operent pas, il faut bien ſe garder de doubler & de tripler, comme on le fait quelquefois ſans réuſſir à purger, & au riſque de tuer le malade, comme il eſt arrivé ſouvent. L'on doit dans ce cas donner de grandes doſes de petit lait miellé ou d'eau tiede, dans un pot de laquelle on met une once ou une once & demie de ſel de cuiſine, & on boit cette doſe à petits coups, en ſe promenant.

Les montagnards, qui ne vivent preſque que de lait, ont les fibres ſi peu ſenſibles, qu'il faut pour les purger des doſes qui tueroient tous les payſans de la plaine. Il y a dans les montagnes

du Valais des hommes qui prennent tout à la fois jusqu'à vingt & même vingt-quatre grains de verre d'antimoine, dont un grain ou deux suffiroient pour empoisonner des hommes ordinaires.

§. 557. Quand on est commandé par une maladie pressante, on purge en tout temps & à toute heure; mais quand on est à peu près maître du temps, il faut éviter les saisons extrêmes, c'est-à-dire, les très-grandes chaleurs ou les très-grands froids, & se purger le matin, afin que les remedes ne trouvent pas d'embarras dans l'estomac. Toute autre considération, relativement aux astres & à la lune, est ridicule & dénuée de tout fondement. Le peuple redoute les remedes pendant la canicule; si c'étoit par la raison de la chaleur, il seroit pardonnable; mais c'est par un préjugé astrologique d'autant plus ridicule aujourd'hui que les jours caniculaires sont éloignés de trente-six jours de ceux auxquels on donne ce nom; & il est triste que dans un siecle aussi éclairé l'ignorance du peuple soit aussi crasse à cet égard, & qu'il en soit encore à croire que l'effet des remedes dépend du signe sous lequel se trouve le soleil, ou du quartier de la lune. Le préjugé est cependant encore si enraciné à cet égard, qu'il n'est que trop commun de voir mourir dans les campagnes, en attendant le *signe* ou quartier favorable pour faire un remede qui seroit nécessaire cinq ou six jours plutôt. D'autres fois on fait le remede auquel le jour *est bon*, & non pas celui qui seroit bon à la maladie; c'est ainsi qu'un ignorant faiseur d'almanachs décide de la vie des hommes, & en tranche impunément la trame.

§. 558. Quand on veut prendre un émétique, ou se purger, il faut s'y préparer au moins vingt-

quatre

quatre heures d'avance, en ne prenant que peu d'aliments, & en buvant quelques verres d'eau tiede, ou de quelque thé d'herbes.

Après avoir pris l'émétique, il ne faut boire que quand il commence à agir ; mais alors il faut avaler des torrents d'eau tiede, ou ce qui vaut mieux, de thé de camomilles extrêmement léger.

Après les purgations, on eſt en uſage de prendre du bouillon pendant qu'elles agiſſent ; mais de l'eau tiede ſucrée ou miellée, ou un thé de fleurs de chicorée, ſeroient quelquefois plus convenables.

§. 559. Comme l'eſtomac ſouffre toutes les fois qu'on prend l'un ou l'autre de ces remedes, il faut ſe ménager pendant quelques jours, après les avoir pris, tant pour la quantité que pour la qualité des aliments.

§. 560. Je ne parlerai point de quelques autres remedes de précaution, bouillons, petit-lait, eaux, &c. qui ſont peu d'uſage parmi le peuple ; je me bornerai à cette remarque générale, c'eſt que quand on prend ces remedes, il faut avoir un régime affortiſſant, & qui concoure au même but. On prend ordinairement le petit-lait pour ſe rafraîchir, & l'on s'interdit pendant qu'on le boit, les légumes, les fruits, la ſalade ; l'on ne prend que les meilleures viandes, des jardinages au bouillon, des œufs, du bon vin, c'eſt détruire, par les aliments qui échauffent, le bien qu'on attend du petit-lait, qui rafraîchit.

L'on veut ſe rafraîchir par des bouillons, & l'on y met des écreviſſes, qui échauffent puiſſamment, ou du creſſon, qui échauffe auſſi, c'eſt manquer ſon but. Heureuſement, dans ce cas, une erreur en répare ſouvent une autre, & ces bouillons, qui ne ſont pas rafraîchiſſants, ſont

beaucoup de bien, parce que la cause des accidents ne demandoit pas des rafraîchissants comme on l'avoit cru.

La Médecine du Public, qui malheureusement n'est que trop suivie, est remplie de pareilles erreurs. J'en citerai encore une, parce que j'en ai vu de funestes suites : beaucoup de gens croient le poivre rafraîchissant, quoique leur odorat, leur goût & leur raison, leur disent le contraire; c'est l'aromate le plus échauffant.

§. 561. Le préservatif le plus sûr, le plus à la portée de tout le monde, c'est d'éviter tous les excès, & sur-tout ceux dans le manger & dans le boire. L'on mange généralement plus qu'il ne faut pour se bien porter, & pour avoir toutes les forces dont on est capable ; l'habitude est prise, il est difficile de la déraciner, mais on devroit au moins s'imposer la loi de ne manger que par faim, & jamais *par raison* ; parce que, excepté dans un très-petit nombre de cas, la raison dit toujours de ne pas manger, quand l'estomac répugne aux aliments. Une personne sobre est capable de travaux, je dirois même d'excès en différents genres, dont les gens qui mangent plus, sont absolument incapables ; la seule sobriété guérit des maux presqu'incurables, & rétablit les santés les plus ruinées.

CHAPITRE XXXIII.

Des Charlatans & des Maîges.

§. 562. IL me reste à parler d'un fléau qui fait plus de ravages que tous les maux que j'ai décrits, & qui, tant qu'il sub-

sistera, rendra inutiles toutes les précautions qu'on prendra pour la conservation du peuple; ce sont les Charlatans. J'en distinguerai de deux especes; les Charlatans passants, & ces faux Médecins de villages, tant mâles que femelles, connus dans ce pays sous le nom de *Maiges*, & qui le dépeuplent sourdement.

Les premiers, sans visiter des malades, débitent des remedes dont quelques-uns ne sont qu'extérieurs, & souvent ne font point de mal; mais les intérieurs sont très-souvent pernicieux; j'en ai vu les effets les plus cruels, & il ne passe point de ces misérables, dont l'entrée au pays ne coûte la vie à quelques-uns de ses habitants. Ils nuisent encore d'une autre façon, en emportant une grande quantité d'argent comptant, & en enlevant annuellement quelques milliers de francs à cette partie des habitants, pour qui l'argent est le plus précieux. J'ai vu, avec douleur, le laboureur & l'artisan, dénués des secours les plus nécessaires à la vie, emprunter de quoi acheter chérement le poison destiné à combler leur misere, en aggravant leurs maux, & souvent en les jettant dans des maux de langueur qui réduisent toute une famille à la mendicité.

§. 563. Un homme ignorant, fourbe, menteur & impudent, séduira toujours le peuple grossier & crédule, incapable de juger de rien, de rien apprécier, qui sera éternellement la dupe de quiconque aura la bassesse de chercher à éblouir ses sens, & qui par-là même sera fripponné par les Charlatans, tant qu'on les tolérera. Mais le Magistrat, son tuteur, son protecteur, son pere, ne devroit-il pas le soustraire à ce danger, en prohibant sévérement l'entrée de ce pays, où les hommes sont précieux, & l'argent rare, à des hommes pernicieux, qui détruisent les uns, & emportent l'autre, sans pouvoir ja-

mais y faire le plus petit bien. Des raisons aussi fortes peuvent-elles permettre de différer plus long-temps leur exil, puisqu'il n'y a pas la plus petite raison de les admettre ?

§. 564. Les Maîges n'emportent pas, il est vrai, l'argent du pays, comme les Charlatans passants, mais le ravage qu'ils font parmi les hommes, est continuel, & par-là même immense ; & chaque jour de l'année est marqué par le nombre de leurs victimes. Sans aucune connoissance, sans aucune expérience, armés de trois ou quatre remedes, dont ils ignorent aussi profondément la nature que celle des maladies dans lesquelles ils les emploient, & qui, étant presque tous violents, sont véritablement un glaive dans la main d'un furieux, ils empirent les maux les plus légers, & rendent, à coup sûr, mortels ceux qui sont un peu plus graves, mais qui se seroient guéris si on les eût seulement abandonnés à la nature ; à plus forte raison s'ils avoient été bien traités.

§. 565. Le brigand, qui assassine au milieu d'un grand chemin, laisse au moins la double ressource de se défendre & d'être secouru ; mais l'empoisonneur, qui surprend la confiance du malade & le tue, est cent fois plus dangereux & aussi punissable.

L'on signale les bandes de voleurs qui s'introduisent dans le pays ; il seroit à souhaiter qu'on eût un rôle de tous ces faux Médecins de l'un & de l'autre sexe, & qu'on en publiât la description la plus exacte, accompagnée de la liste de leurs exploits sanglants. L'on inspireroit peut-être par-là une frayeur salutaire au peuple, qui ne s'exposeroit plus à être la victime innocente de ces bourreaux.

§. 566. Son aveuglement sur cette double espece d'êtres mal-faisants, est inconcevable. Celui

qu'il a en faveur des Charlatans, l'eſt cependant moins, parce que ne les connoiſſant pas, il peut leur ſuppoſer une partie des talents & des connoiſſances qu'ils s'arrogent. Il faut donc l'avertir, & on ne peut trop le lui redire, que, malgré l'appareil pompeux dont quelques-uns ſe parent, ce ſont toujours des hommes vils, qui, incapables de gagner leur vie par aucun travail honnête, ont fondé leur ſubſiſtance ſur leur propre impudence & ſon imbécille crédulité; qu'ils n'ont aucune connoiſſance; que leurs titres & leurs patentes ſont ſans aucune autorité, parce que, par un miſérable abus, ces actes ſont devenus une denrée de commerce, qu'on obtient à très-vil prix, tout comme le ſurtout galonné qu'ils achetent à la fripperie; que leurs certificats de guériſons ſont chimériques ou faux, & qu'enfin, quand ſur le nombre prodigieux de gens qui prennent leurs remedes, il y en auroit quelques-uns de guéris, & il eſt preſque phyſiquement impoſſible que cela n'arrive pas, il n'en ſeroit pas moins vrai que c'eſt une eſpece deſtructive. Un coup d'épée dans la poitrine, en perçant un abcès, ſauva un homme, que ce mal auroit tué; les coups d'épée n'en ſont pas moins mortels. Il n'eſt pas étonnant même que ces gens-là, (je dis la même choſe des Maîges) qui tuent des milliers de gens, que la nature ſeule ou aidée des ſecours de la Médecine, auroit ſauvés, guériſſent, de temps en temps, un malade qui a été entre les mains des plus habiles Médecins. Souvent les malades de l'ordre de ceux qui s'adreſſent aux gens de cet acabit, ſoit qu'ils ne veuillent pas s'aſtreindre au traitement qu'exige leur maladie, ſoit que rebuté par leur peu de docilité, le Médecin ne leur continue pas ſes conſeils, vont chercher des gens qui leur promettent une guériſon prompte, & hazardent des re-

medes qui en tuent plusieurs, & en guériſſent un, qui ſe trouve la force de réſiſter, un peu plus vîte que ne l'auroit fait un Médecin. Il ne ſeroit que trop aiſé de ſe procurer, dans toutes les paroiſſes, des catalogues qui mettroient ſous les yeux la vérité de toutes ces propoſitions.

§. 567. Le crédit de ce Charlatan de foire, que cinq ou ſix cens payſans entourent, *grands yeux ouverts*, *gueule béante*, & ſe trouvant fort heureux qu'il veuille bien leur fripponner leur néceſſaire, en leur vendant, quinze ou vingt fois au-delà de ſa valeur, un remede dont la plus grande qualité ſeroit d'être inutile; le crédit, dis-je, de ce frippon toléré tomberoit bientôt, ſi l'on pouvoit perſuader à chacun de ſes auditeurs, ce qui eſt exactement vrai, qu'à un peu de ſoupleſſe près dans la main, il en ſait tout autant que lui, & que, s'il peut acquérir ſon impudence, il aura dans un moment la même habileté, & méritera la même réputation & la même confiance.

§. 568. Si le peuple raiſonnoit, il ſeroit aiſé de le déſabuſer; mais ceux qui le conduiſent, doivent raiſonner pour lui. J'ai déjà prouvé le ridicule de ſa confiance aux Charlatans, proprement ainſi dits; celle qu'il a pour les Maîges eſt encore plus inſenſée.

L'art le plus vil s'apprend; l'on n'eſt ſavetier, l'on ne raccommode de vieux morceaux de cuir, que quand on a fait un apprentiſſage, & l'on n'en fera point pour l'art le plus néceſſaire, le plus utile, le plus beau! L'on ne confie une montre, pour la raccommoder, qu'à celui qui a paſſé bien des années à étudier comme elle eſt faite, & quelles ſont les cauſes qui la font bien aller, & qui la dérangent, & l'on confiera le ſoin de raccommoder la plus compoſée, la plus délicate, & la plus précieuſe des machines, à des gens qui n'ont pas la plus petite notion de ſa ſtruc-

ture, des causes de ses mouvements, & des instruments qui peuvent la rétablir.

Qu'un soldat chassé de son régiment, à cause de ses coquineries, ou qui a déserté par libertinage; qu'un banqueroutier, qu'un ecclésiastique flétri, qu'un barbier ivrogne, qu'une foule d'autres personnages aussi vils, viennent afficher qu'ils remontent les bijoux dans la perfection, s'ils ne sont pas connus, si l'on ne voit pas de leur ouvrage, si l'on n'a pas de témoignages authentiques de leur probité, & de leur habileté, personne ne leur confiera pour quatre sols de pierres fausses, ils mourront de faim. Mais qu'au lieu de se faire Jouailliers, ils s'affichent Médecins, on achetera très-chérement le plaisir de leur confier sa vie, dont ils ne tarderont pas à empoisonner les restes.

§. 569. Les plus grands Médecins, ces hommes rares, qui, nés avec les plus heureux talents, ont éclairé leur esprit dès leur plus tendre enfance; qui ont cultivé ensuite avec soin toutes les parties de la physique; qui ont sacrifié les plus beaux moments de leur vie à une étude suivie & assidue du corps humain, de ses fonctions, des causes qui peuvent les empêcher, & de tous les remedes; qui ont surmonté le désagrément de vivre dans les hôpitaux, parmi des milliers de malades; qui ont réuni à leurs propres observations, celles de tous les temps & de tous les lieux: ces hommes rares, dis-je, ne se trouvent pas même tels qu'ils voudroient être pour se charger du précieux dépôt de la santé humaine; & on le remettra à des hommes grossiers, nés sans talents, élevés sans culture; qui souvent ne savent pas lire; qui ignorent tout ce qui a quelque rapport à la Médecine, aussi profondément que les mœurs des sauvages asiatiques; qui n'ont veillé que pour boire; qui souvent ne

font cet horrible métier que pour fournir à leur boisson, & ne l'exercent que dans le vin ; qui ne se sont faits Médecins que parce qu'ils étoient incapables d'être quelque chose ! Une telle conduite paroîtra, à tout homme sensé, le comble de l'extravagance.

Si l'on entroit dans l'examen des remedes qu'ils emploient, si on les comparoit aux besoins du malade à qui ils les ordonnent, on seroit saisi d'horreur, & l'on gémiroit sur le sort de cette infortunée partie du genre humain dont la vie, si importante à l'Etat, est misérablement confiée aux plus meurtriers des Etres.

§. 570. Quelques-uns d'eux, sentant bien le danger de l'objection tirée du manque d'études, ont cherché à la prévenir, en répandant parmi le peuple un préjugé qui n'est que trop accrédité aujourd'hui ; c'est que leurs talents pour la médecine sont un don surnaturel, fort supérieur, par-là même, à toutes les connoissances humaines. Ce n'est point à moi à montrer l'indécence, le crime, l'irréligion d'une telle fourberie, ce seroit empiéter sur les droits de Messieurs les Pasteurs ; mais qu'il me soit permis de les avertir, que cette branche de superstition ayant les suites les plus cruelles, mérite toute leur attention ; & en général, il seroit d'autant plus à souhaiter qu'on combattît la superstition, qu'un esprit imbu de préjugés faux, n'est pas propre à recevoir une doctrine véritable. Il y a des scélérats qui, espérant de s'accréditer par la crainte autant que par l'espérance, ont poussé l'horreur jusqu'à laisser douter s'ils tenoient leur puissance du Ciel ou de l'enfer. Voilà les hommes qui disposent de la vie des autres.

§. 571. Un fait que j'ai déjà indiqué, & qu'on n'expliquera jamais, c'est l'empressement du payfan à se procurer les meilleurs secours pour ses bêtes malades.

malades. Quelqu'éloigné que ſoit le *Médecin vétérinaire*, ou l'homme qu'on croit tel, (car malheureuſement il n'y en a point dans ce pays,) s'il a beaucoup de réputation, il va le conſulter, ou il le fait venir à tout prix ; quelque coûteux que ſoient les remedes qu'il indique, s'ils paſſent pour les meilleurs, il ſe les procure ; mais dès qu'il s'agit de lui, de ſa femme, de ſes enfants, il ſe paſſe de ſecours, ou ſe contente de ceux qui s'offrent ſous ſa main, quelque pernicieux qu'ils ſoient, ſans en être moins coûteux ; car c'eſt une injuſtice criante que les ſommes extorquées par quelques Maîges, ou aux patients, ou, plus ſouvent, à leurs héritiers.

§. 572. L'on trouvera, dans un excellent mémoire ſur la population de ce pays, qui eſt prêt à paroître, une obſervation importante & qui démontre évidemment les ravages des Maîges ; c'eſt que dans les années communes, la proportion entre le nombre des habitants d'un lieu & des morts, n'eſt pas extrêmement différente à la ville & à la campagne ; mais quand la même épidémie attaque la ville & les villages, cette différence eſt énorme, & le nombre des morts, comparé à celui des habitants dans le village où le Maîge exerce ſon empire deſtructif, eſt infiniment plus grand que dans la ville.

Je trouve dans le ſecond volume des Mémoires de la SOCIÉTÉ ÉCONOMIQUE DE BERNE pour 1762, un autre fait également important, rapporté par un des plus éclairés Obſervateurs qui travaillent pour ce journal. » Il regne, *dit-il*, » (à Cottens à la Côte) des pleuréſies & des » péripneumonies ; il en eſt mort quelques payſans » de ceux qui, conſultant les Maîges, ont pris » leurs remedes échauffants ; ceux qui ont ſuivi » la méthode oppoſée, ſe ſont preſque tous tirés » d'affaire. «

§. 573. Je ne puis pas m'étendre plus longtemps sur cette matiere, dont l'amour de l'humanité m'a forcé à dire quelque chose, mais qui mériteroit d'être traitée plus au long, & qui est de la plus grande conséquence. Il n'y a que les Médecins qui puissent se tranquilliser sur cet horrible abus, s'ils n'étoient animés que par des vues d'intérêt, puisque les Maîges diminuent le nombre des consultants du peuple, qui ne sont pour eux qu'une occupation pénible. Mais quel est le Médecin assez vil pour vouloir acheter quelques heures de tranquillité à un prix aussi cher & aussi odieux ?

§. 574. Après avoir montré le mal, je souhaiterois de pouvoir indiquer des remedes sûrs, mais cela est difficile.

Le premier, c'est peut-être d'avoir fait connoître le danger, & d'avoir fait tourner les yeux sur cet homicide abus, qui, joint aux autres causes de dépopulation, tend à rendre ce pays désert.

§. 575. Le second, &, sans contredit, le plus efficace, est celui dont j'ai déjà parlé : n'admettre aucun Charlatan passant, & signaler tous les Maîges ; peut-être même qu'il conviendroit de leur infliger des peines corporelles, comme elles ont été ordonnées en différents lieux par des Edits souverains ; on devroit au moins les couvrir d'infamie, en suivant une pratique usitée dans une grande ville de France. » Quand il se » trouvoit des Charlatans à Montpellier, on étoit » en possession de les mettre sur un âne maigre » & fâcheux, la tête tournée vers la queue ; on » les promenoit en cet état, par toute la ville, » au bruit des huées des enfants & de la popu- » lace, les frappant, leur jettant des ordures, » les tiraillant de tous côtés, & les maudis- » sant. «

§. 576. Un troiſieme moyen, ce ſeroit des Inſtructions paſtorales ſur cet objet. La conduite du peuple à cet égard eſt un vrai ſuicide, & il ſeroit important de l'en convaincre. Mais l'inefficacité des exhortations réfléchies, les plus fortes ſur tant d'autres articles, ne fait-elle point craindre le même ſort pour celle-ci ? L'uſage a décidé qu'il n'y a aujourd'hui de vice, qui exclue du titre & de la conſidération d'honnête homme, que le vol ouvert & caractériſé ; & cela par cette raiſon ſimple, c'eſt que nous tenons à nos biens plus qu'à toute autre choſe ; l'homicide même eſt honnête dans un très-grand nombre de cas ; peut-on eſpérer de perſuader qu'il y a du crime à confier ſa ſanté à des empoiſonneurs, ſous l'eſpérance de guériſon ? Un remede plus ſûr, ſans doute, ce ſeroit de faire ſentir au peuple, ce qui eſt fort aiſé, qu'il lui en coûtera moins pour être bien ſoigné, que pour être bourreaudé. L'appas du bon marché le ramenera beaucoup plus ſûrement, que l'averſion du crime.

§. 577. Le quatrieme remede, qui ne ſeroit ſûrement pas inutile, ce ſeroit de retrancher des Almanachs ces regles de Médecine aſtrologique, qui contribuent continuellement à entretenir des préjugés dangereux ſur une ſcience dans laquelle les plus petites erreurs ſont funeſtes. Que de payſans morts, (je l'ai déjà dit) pour avoir différé, rejetté, ou mal placé une ſaignée dans une maladie aiguë, parce que l'Almanach le vouloit ainſi. N'eſt-il point à craindre, pour le dire en paſſant, que la même cauſe ne nuiſe à leur économie, & qu'en conſultant la lune, qui n'a aucune influence, ils ne négligent les attentions relatives aux autres circonſtances, qui en ont beaucoup ?

§. 578. Un cinquieme remede, ſeroit l'établiſ-

ſement d'hôpitaux pour les malades, dans les différentes villes du pays.

Il y a un grand nombre de moyens aiſés pour les fonder & les entretenir preſque ſans nouvelles dépenſes, & les avantages qui en réſulteroient ſeroient immenſes ; d'ailleurs, quelque conſidérables que fuſſent les dépenſes, en eſt-il de plus importantes ? Elles ſont ſans doute de devoir, & l'on ne tarderoit pas à s'appercevoir qu'elles rapportent un intérêt réel, plus fort qu'on ne peut l'eſpérer d'aucun autre emploi de l'argent. Il faut ou admettre que le peuple eſt inutile dans un Etat, ou convenir qu'on doit pourvoir au ſoin de ſa conſervation. Un Anglois reſpectable, qui, après avoir tout vu avec beaucoup de ſoin, s'eſt occupé profondément & utilement des moyens d'augmenter les richeſſes & le bonheur de ſes compatriotes, ſe plaint en Angleterre, le pays du monde où les hôpitaux ſont le plus multipliés, que le peuple malade n'eſt pas aſſez ſecouru. Que doit-ce être dans les pays où il n'y en a point ? » Les ſecours de » Chirurgie & de Médecine trop abondants dans » les villes, ne ſont point aſſez répandus dans » les campagnes ; & les payſans ſont ſujets à » des maladies aſſez ſimples, mais qui, faute » de ſoins, dégénerent en une langueur mor- » telle. «

§. 579. Enfin, ſi l'on ne peut pas remédier aux abus, (ceux qui regardent les Charlatans ne ſont pas les ſeuls, & l'on ne donne pas ce nom à tous ceux qui le mériteroient) il ſeroit ſans doute avantageux de détruire tout art médicinal. Quand les bons Médecins ne peuvent pas faire autant de bien que les mauvais de mal, il y a un avantage réel à n'en point avoir. Je le dis avec conviction, l'anarchie en Médecine eſt la plus dangereuſe de toutes. Libre de toute regle &

ſans loix, cette ſcience eſt un fléau d'autant plus affreux qu'il frappe ſans ceſſe ; & ſi l'on ne peut pas réparer le déſordre, il faut ou défendre, ſous de rigoureuſes peines, l'exercice d'un art qui devient ſi funeſte, ou, ſi les conſtitutions d'un Etat ne permettoient pas ce moyen violent, ordonner, comme dans les grandes calamités, des prieres publiques dans tous les temples.

§. 580. Un autre abus, moins dangereux que ceux dont je viens de parler, qui ne laiſſe pas cependant de faire des maux réels, & qui au moins ſort beaucoup d'argent du pays, mais dont le peuple eſt moins la victime que les gens aiſés, c'eſt l'imbécille aveuglement avec lequel on s'en laiſſe impoſer par les pompeuſes annonces de quelque remede univerſel qu'on tire diſpendieuſement de l'étranger. Les perſonnes au-deſſus du commun peuple ne courent pas au charlatan, parce qu'elles croiroient s'avilir en ſe mêlant à la foule ; mais ſi ce même charlatan, au lieu de venir, s'étoit tenu dans quelque ville étrangere ; ſi, au lieu de faire afficher ſes placards aux coins des rues, il les avoit fait inſérer dans les Mercures ou dans les Gazettes ; ſi, au lieu de vendre ſes remedes lui-même, il avoit établi des bureaux dans chaque ville ; ſi, au lieu de les vendre vingt fois au-deſſus de leur valeur, il avoit encore doublé ce prix ; au lieu d'avoir les chalands du peuple, il auroit eu ceux du citadin aiſé, de tous les ordres, & preſque de tous les pays. Telle perſonne, ſenſée à tout autre égard, qui héſitera de confier ſa ſanté à des Médecins dignes d'une entiere confiance, hazardera par une folie inconcevable le remede le plus riſqueux, ſur la foi d'un placard impoſteur, publié par un homme auſſi vil que le Charlatan qu'elle mépriſe, parce qu'il fait ſonner du cors de chaſſe ſous ſa fenêtre, & qui n'en differe cependant

que par les circonſtances que je viens d'indiquer.

§. 581. Il n'y a preſque pas d'année qu'il ne s'accrédite quelqu'un de ces remedes, dont les ravages ſont plus ou moins grands, à proportion de leur plus ou moins de vogue. Peu, heureuſement, en ont eu autant que les poudres d'un nommé *Ailhaud*, habitant d'Aix en Provence, & indigne du nom de Médecin, qui a inondé l'Europe, pendant quelques années, d'un purgatif âcre, dont le ſouvenir ne s'éteindra que quand toutes ſes victimes auront fini. Je ſoigne depuis long-temps pluſieurs malades, dont j'adoucis les maux ſans eſpérer de les guérir jamais, & qui ne doivent les triſtes jours qu'ils coulent qu'à l'uſage de ces poudres; & j'ai vu depuis très-peu de temps, deux perſonnes que ce poiſon a tué cruellement. Un Médecin Français, auſſi célebre par ſes talents & ſes connoiſſances que recommandable par ſon caractere, a publié quelques-unes des ſiniſtres cataſtrophes que ſon uſage avoit occaſionnées, & ſi on recueilloit ces obſervations dans tous les endroits où on l'a employé, on formeroit un volume qui effraieroit.

§. 582. Heureuſement tous ces remedes qu'on débite ne ſont ni auſſi accrédités, ni auſſi dangereux; mais l'on doit juger toutes ces affiches ſur ce principe: je n'en connois point de plus vrai en Phyſique & en Médecine; c'eſt que quiconque annonce un remede univerſel, eſt un impoſteur, & qu'un tel remede eſt impoſſible & contradictoire. Je n'entrerai point dans des détails de preuve; mais j'en appelle hardiment à tout homme ſenſé qui voudra bien réfléchir un moment ſur les différentes cauſes des maladies, ſur l'oppoſition de ces cauſes, & ſur l'abſurdité de vouloir les combattre toutes avec le même remede.

Quand on ſera bien rempli de ce principe, on ne s'en laiſſera point impoſer par des tiſſus de ſophiſmes deſtinés à prouver que toutes les maladies viennent d'une cauſe, & que cette cauſe eſt de nature à céder au remede vanté. On comprendra d'abord qu'une telle aſſertion eſt le comble de la fourberie ou de l'ignorance, & l'on découvrira bientôt où eſt le ſophiſme. Peut-on eſpérer de guérir une hydropiſie, qui vient de ce que les fibres ſont trop lâches & le ſang trop diſſout, avec les remedes qu'on emploie pour guérir une maladie inflammatoire, dans laquelle les fibres ſont trop roides & le ſang trop épais? Parcourez les annonces publiques, vous trouverez dans toutes des vertus auſſi contradictoires, & ceux qui les font, ſeroient ſans doute puniſſables juridiquement.

§. 583. Je ſouhaite qu'on faſſe une réflexion qui ſe préſente naturellement; je n'ai traité que d'un très-petit nombre de maladies, ce ſont preſque toutes des maladies aiguës, je puis aſſurer qu'aucun Médecin éclairé n'a jamais employé moins de remedes; cependant j'en indique ſoixante & onze, & je ne ſaurois lequel retrancher ſi j'y étois obligé. Comment peut-on eſpérer que l'on guérira avec un ſeul remede dix & vingt fois plus de malades que je n'en indique?

§. 584. J'ajouterai une obſervation très-importante, & qui ſe feroit ſans doute préſentée à pluſieurs lecteurs; c'eſt que les différentes cauſes des maladies, leurs divers caracteres, les différences qui dépendent des changements néceſſaires qui arrivent pendant leur durée, les complications dont elles ſont ſuſceptibles, les variétés qui dépendent des épidémies, des ſaiſons, des ſexes, de pluſieurs autres circonſtances, obligent très-ſouvent à faire des changements dans les remedes, ce qui prouve combien il eſt dangereux

d'en ordonner ſans des connoiſſances plus nettes que celles qu'ont ordinairement les perſonnes qui ne ſont pas Médecins ; & la circonſpection doit dans ces cas être proportionnée à l'intérêt qu'on prend au malade, & à la charité dont on eſt animé.

§. 585. Les mêmes conſidérations ne font-elles pas ſentir la néceſſité d'une entiere docilité de la part du malade & des aſſiſtants ? L'hiſtoire des maladies qui ont leurs temps limités pour naître, ſe développer, reſter dans leur force, décroître, ne démontre-t-elle pas, & la néceſſité de la continuation des mêmes remedes, auſſi long-temps que le caractere de la maladie eſt le même, & le danger d'en changer fréquemment par la ſeule raiſon que celui qu'on a employé ne ſoulage pas dans le moment. Rien ne nuit plus au malade que cette inſtabilité. L'on doit, après avoir examiné les indications que fournit la maladie, choiſir le remede le plus propre à en combattre la cauſe, & en continuer l'uſage tant qu'il ne ſurvient aucune circonſtance nouvelle qui oblige à le changer, à moins qu'on ne reconnoiſſe évidemment qu'on s'eſt trompé. Mais s'imaginer qu'un remede eſt inutile parce qu'il ne détruit pas la maladie au gré de notre impatience, & le rejetter pour en prendre un autre, c'eſt caſſer ſa montre parce que l'aiguille emploie douze heures à faire le tour du cadran.

§. 586. Les Médecins font quelque attention aux urines des malades, dont les changements dans quelques maladies, ſur-tout dans les fievres inflammatoires, aident à juger des changements qui ſurviennent dans le caractere des humeurs, & contribuent à déterminer le temps où il convient de placer les évacuants ; mais c'eſt une ignorance craſſe que de croire, & le comble de la fourberie que de perſuader que leur ſeule inſpection ſuffit pour juger des ſymptomes, de

la cauſe & des remedes d'une maladie ; elle ne peut être utile que quand on les obſerve journellement, quand on obſerve en même-temps le malade, quand on les compare aux ſymptomes de mal, aux autres évacuations ; quand on eſt exactement inſtruit de toutes les circonſtances étrangeres à la maladie qui peuvent les changer, comme certains aliments, certaines boiſſons, pluſieurs remedes, la quantité de la boiſſon. Si l'on n'eſt pas exactement inſtruit de ces détails, la vue ſeule des urines eſt abſolument inutile, elle n'inſtruit de rien, le ſeul bon ſens le démontre ſans que j'en détaille davantage les preuves ; & l'on peut hardiment décider que quiconque ordonne des remedes ſans autre connoiſſance du mal que l'inſpection de l'urine, eſt un frippon, le malade qui les avale une dupe.

§. 587. D'où vient, pourroit-on demander, cette crédulité ridicule ſur l'objet qui nous touche le plus, notre propre ſanté ?

Il y en a quelques cauſes plus particulieres au peuple, & qui ſont : 1° L'impreſſion méchanique du brillant ſur les ſens ; 2° Le préjugé que les Maîges guériſſent par un don ſurnaturel ; je les avois déjà indiqués. 3° L'idée dans laquelle il eſt aſſez généralement que ſes maladies ſont une claſſe à part comme lui, & que le Médecin du riche ne les connoît pas. 4° L'erreur générale qu'il lui en coûtera moins de recourir au Maîge ; 5° Peut-être une timidité honteuſe. 6° Une eſpece de crainte que les Médecins & les Chirurgiens ne lui donnent pas aſſez de ſoin, & ne le traitent trop cavaliérement : crainte qui augmente cette confiance qu'il a, & que tout homme a pour ſon égal ; confiance fondée ſur cette égalité même ; 7° Des diſcours dans ſon goût & à ſa portée.

Mais il eſt moins aiſé d'expliquer la confiance aveugle des gens d'un ordre ſupérieur, qui, étant cenſés avoir reçu plus de culture, ſont regardés comme mieux raiſonnants, pour des remedes vantés, & même pour quelque Maîge accrédité ; l'on peut cependant en indiquer quelques raiſons.

La premiere eſt ce grand principe du *moi*, inné chez l'homme, qui l'attachant à la prolongation de ſon exiſtence plus qu'à toute autre choſe au monde, lui tient continuellement les yeux fixés ſur cet objet, & l'oblige à en faire le but de toutes ſes démarches ; mais ne lui laiſſe point diſtinguer les ſentiers ſûrs des ſentiers dangereux. C'eſt ici le plus ſûr & le plus court, lui dit le commis d'un bureau où l'on fait payer de gros péages ; il paſſe, paie & périt dans les précipices de la route.

Ce même principe eſt la ſource d'une autre erreur qui conſiſte à donner involontairement un plus grand degré de confiance à ceux qui nous flattent le plus dans nos idées favorites. Le Médecin éclairé qui voit la longueur & le danger d'un mal, & qui eſt trop honnête homme pour dire ce qu'il ne penſe pas, doit par une ſuite néceſſaire de la conſtitution humaine, être écouté moins favorablement que celui qui flatte ; l'on cherche à éloigner les idées de l'un, l'on ſourit à celles de l'autre : il doit bientôt avoir la préférence.

Une troiſieme cauſe, qui tient encore au même principe, c'eſt que l'on ſe livre à celui dont la méthode eſt la moins pénible & flatte le plus nos paſſions. Le Médecin qui preſcrit un régime, qui exige des privations, qui demande du temps, qui veut de la régularité, rebute un malade accoutumé à ſe livrer à tous ſes goûts ; l'Empirique qui lui permet tout, l'enchante. L'idée d'une cure ſi longue & hériſſée de tant d'épines, ſup-

poſe un mal bien grave ; cette idée attriſte, on ne l'admet qu'avec peine, & ſans s'en appercevoir on embraſſe, pour l'anéantir, le ſyſtême oppoſé, qui ne nous laiſſe voir qu'une maladie de nature à céder à *quelques priſes de ſimples*.

Ce goût pour le nouveau & pour l'extraordinaire, qui conduit deſpotiquement un ſi grand nombre d'hommes, & qui accrédite tant d'êtres & tant de choſes ridicules, eſt une quatrieme raiſon très-puiſſante. L'ennui eſt ce que l'homme craint le plus, & il y eſt ſans ceſſe entraîné par ſon propre vuide & par celui de la ſociété ; les ſenſations neuves & extraordinaires l'en tirant mieux que rien autre, il s'y livre ſans en prévoir les conſéquences.

Une cinquieme raiſon ſe tire de ce que les trois quarts & demi des hommes ſont menés par l'autre demi-quart, & qu'ordinairement le demi-quart qui aime à mener, eſt celui qui eſt le moins en état de le faire ; ainſi tout doit mal aller, & les événements ridicules & fâcheux deviennent néceſſaires par la conſtitution de la ſociété. L'homme d'un ſens exquis ne voit ſouvent que par les yeux d'un ſot, d'un intrigant ou d'un fourbe ; il juge mal & ſe conduit mal. L'homme d'un vrai mérite ne peut pas ſe lier avec ceux qui aiment à cabaler, & ce ſont eux qui ſouvent conduiſent les autres.

Il y a encore quelques autres raiſons, mais je me bornerai à en rappeller une ſeule, que j'ai déjà indiquée il y a pluſieurs années ; c'eſt que preſque généralement nous aimons mieux ceux qui déraiſonnent avec nous, que ceux qui nous prouvent que nous déraiſonnons.

J'eſpere que les réflexions que chacun fera ſur ces cauſes de nos erreurs, contribueront à en diminuer l'effet, & à détruire des préjugés dont chaque jour fait voir les ſuites funeſtes.

CHAPITRE XXXVI.

Queſtions auxquelles il eſt abſolument néceſſaire de ſavoir répondre quand on va conſulter un Médecin.

§. 588. IL faut beaucoup d'attention & d'habitude pour bien juger de l'état d'un malade qu'on ne voit pas, lors même qu'on eſt inſtruit auſſi bien qu'on peut l'être de loin ; mais cette difficulté eſt fort augmentée & même changée en impoſſibilité quand l'information n'eſt pas exacte ; & il m'arrive ſouvent qu'après avoir queſtionné des payſans qui viennent du dehors, je n'oſe rien leur ordonner, parce qu'ils n'ont pas pu m'inſtruire aſſez pour me mettre à même de juger de la maladie. C'eſt pour prévenir cet inconvénient que je joins ici une liſte des queſtions auxquelles il faut pouvoir répondre.

Queſtions communes.

Quel âge a le malade ?
Jouiſſoit-il d'une bonne ſanté ?
Quel étoit ſon genre de vie ?
Depuis quand eſt-il malade ?
Comment a commencé ſon mal ?
A-t-il de la fievre ?
Son pouls eſt-il dur ou mol ?
Eſt-ce qu'il a encore des forces, ou eſt-il foible ?
Se tient-il tout le jour au lit, ou eſt-il levé ?
Son état eſt-il le même à toutes les heures du jour ?
Eſt-il inquiet ou tranquille ?

A-t-il chaud ou froid ?
A-t-il des douleurs de tête, de gorge, de poitrine, d'eſtomac, de ventre, de reins, de membres ?
A-t-il la langue ſeche, de l'altération, mauvais goût à la bouche, des envies de vomir, du dégoût ou de l'appétit ?
Va-t-il du ventre ſouvent ou rarement ?
Comment ſont ſes ſelles ?
Urine-t-il beaucoup ? Comment ſont ſes urines ? Changent-elles ſouvent ?
Eſt-ce qu'il ſue ?
Eſt-ce qu'il crache ?
Dort-il ?
Reſpire-t-il aiſément ?
Quel régime ſuit-il ?
Quels remedes a-t-il employés ?
Quel effet ont-ils produit ?
Eſt-ce qu'il n'a jamais eu la même maladie ?

§. 589. Il ſe trouve dans les maladies des femmes & des enfants, des circonſtances particulieres ; ainſi, quand on conſulte pour eux, il faut pouvoir répondre non-ſeulement à ces queſtions communes à tous les malades, mais auſſi à celles qui leur ſont propres.

Queſtions relatives aux femmes.

Ont-elles leurs regles & ſont-elles régulieres ?
Sont-elles enceintes ? Depuis quand ?
Sont-elles en couche ?
La couche a-t-elle été heureuſe ?
La malade perd-elle ſuffiſamment ?
Eſt-ce qu'elle a du lait ?
Nourrit-elle elle-même ?
N'eſt-elle point ſujette aux pertes blanches ?

Queſtions relatives aux enfants.

Quel eſt très-exactement ſon âge ?
Combien a-t-il de dents ?
Souffre-t-il pour les mettre ?
N'eſt-il point noué ?
Eſt-ce qu'il a eu la petite-vérole ?
Rend il des vers ?
Son ventre eſt-il gros ?
Son ſommeil eſt-il tranquille ?

§. 590. Outre ces queſtions générales pour toutes les maladies, il faut pouvoir répondre à celles qui ont un rapport plus précis avec le mal actuel.

Dans l'eſquinancie, par exemple, il faut être inſtruit exactement de l'état de la gorge. Dans les maux de poitrine, il faut pouvoir rendre raiſon des douleurs de la toux, de l'oppreſſion, des crachats. Je n'entrerai pas dans un plus long détail ; il ne faut que du bon ſens pour ſaiſir tout ce plan ; & quoique les queſtions paroiſſent nombreuſes, il ſera toujours très-aiſé d'écrire les réponſes dans auſſi peu d'eſpace que les queſtions en occupent ici. Il ſeroit même à ſouhaiter que les perſonnes de tout ordre, qui écrivent pour des conſultations, vouluſſent bien dans leurs lettres obſerver un plan à peu près ſemblable ; elles ſe procureroient ſouvent par-là des réponſes plus ſatisfaiſantes, & s'épargneroient la peine d'écrire de nouvelles lettres pour ſervir d'éclairciſſement aux premieres.

Le ſuccès des remedes dépend de l'exacte connoiſſance de la maladie, & cette connoiſſance de l'information qu'on donne au Médecin.

Fin du Tome ſecond.

TABLE

DES REMEDES,

Avec des Notes, (1) que je prie de lire avant que de se servir du remede auquel elles se rapportent.

COmme je me suis servi, pour déterminer les doses des remedes, des livres, onces, demi-onces, &c. & que dans l'usage journalier, sur-tout parmi le peuple, cette méthode seroit trop embarrassante, je joins ici une note du poids de l'eau que contiennent les vases les plus communs dans les campagnes. (2)

Je parle par-tout de la livre de seize onces ou livre marchande, & des onces marchandes.

Le pot de *Berne*, qui est celui dont je parle par-tout, peut être évalué sans erreur sensible, à trois livres & un quart ; (*a*) on peut sans in-

(1) Les Notes de M. Tissot sont désignées par des lettres, les autres sont de l'Editeur.

(2) Afin de ne commettre aucune erreur sensible dans les poids & les mesures, il faut réduire ceux dont on se servira, en onces poids de marc, dont il paroît que M. Tissot s'est servi. (Voyez la Note *gg*, qu'il a ajoutée au Numéro 45.) Ces onces sont composées comme toutes les autres, de huit dragmes, mais sous-divisées chacune en trois scrupules de vingt-quatre grains ; tandis que le scrupule poids de Médecine, dont toutes les Pharmacopées se servent, excepté celle de Paris, ne pese que vingt grains.

(*a*) Il pese exactement cinquante & une onces & un quart.

convénient lui ſubſtituer celui de *Morges.* (1)

Le petit verre d'un creutzer, rempli autant qu'il peut l'être ſans verſer, contient trois onces & trois quarts d'once. Rempli comme il peut l'être, pour être ſervi commodément à un malade, il ne faut pas l'évaluer de plus trois onces.

La taſſe commune, de médiocre grandeur, plutôt grande cependant que petite, contient trois onces & un quart. On peut l'évaluer à trois onces tout au plus dans l'uſage pour les malades.

Il faut ſept cuillerées à ſoupe ordinaires pour remplir le petit verre, ainſi la cuillerée peut être évaluée demi-once.

La petite cuiller ou la cuiller à café de grandeur ordinaire, peut contenir trente & quelques gouttes; mais en la ſervant à un malade on peut l'évaluer à trente gouttes. Il en faut cinq ou ſix pour faire une cuillerée à ſoupe.

L'écuelle d'un creutzer contient commodément cinq verres, ce qui fait dix-huit onces & trois quarts. On peut l'évaluer à dix-huit onces. Il ne faut jamais donner plus du tiers de cette doſe de bouillon au malade tout à la fois.

J'ai marqué par-tout les doſes pour un homme adulte, depuis dix-huit ans juſqu'à ſoixante. Depuis douze juſqu'à dix-huit les deux tiers de la doſe ſuffiront aſſez généralement; en deſſous de douze juſqu'à ſept ou huit ans, la moitié; l'on diminue enſuite proportionnellement. L'on ne donne pas plus du demi-quart de la doſe à un enfant de quelques mois: mais les tempéraments mettent dans tout ceci beaucoup de différence. Il ſeroit à ſouhaiter que chacun obſervât

(1) La pinte d'eau, meſure de Paris, peſe trente-deux onces; on ſent par cette comparaiſon, que l'erreur qui naîtroit en ſubſtituant une meſure à l'autre, ſeroit conſidérable.

vât à cet égard s'il lui faut pour le purger des doſes fortes ou des doſes foibles, parce que c'eſt dans les doſes des remedes évacuants que la préciſion eſt plus néceſſaire.

N° 1.

Prenez une poignée de fleurs de ſureau, mettez-les dans une écuelle de terre, avec deux onces de miel & une once & demie de bon vinaigre; verſez ſur le tout un pot d'eau bouillante; remuez un peu avec une cuiller pour faire fondre le miel; couvrez l'écuelle; & quand la liqueur eſt froide, paſſez par un linge.

N° 2.

Prenez deux onces d'orge entier, mondé & lavé; faites bouillir avec cinq chopines ou cinq quartettes d'eau juſqu'à ce que l'orge ſoit ouvert; jettez ſur la fin de la coction une dragme & demie de nître; paſſez par un linge; ajoutez-y une once & demie de miel, & une once de vinaigre. (*a*)

N° 3.

Prenez l'orge comme N° 2, au lieu de nître; faites bouillir avec l'orge, dès le commencement, un quart d'once de crême de tartre; coulez & n'ajoutez rien. (*b*)

(*a*) Cette boiſſon eſt agréable. L'on nettoie l'orge de la pouſſiere, en le lavant dans de l'eau chaude. Le préjugé qu'il eſt venteux, eſt une chimere; il ne l'eſt que pour ceux à qui il ne convient pas. Quand on n'a point d'orge, on peut employer l'aveine.

Le miel coûte quatre batz (1) la livre en gros, demi-batz l'once en détail.

(1) Le batz équivaut à trois ſols, argent de France. Le creutzer à neuf deniers.

(*b*) La crême de tartre coûte huit batz la livre, trois creutzers l'once.

Le nitre coûte dix batz la livre; un batz l'once.

N° 4.

Prenez trois onces d'amandes & une once de graine de courge ou de melon ; pilez-les dans un mortier, en y ajoutant peu à peu une chopine d'eau ; paſſez par un linge ; repilez le réſidu avec une chopine de nouvelle eau, & réitérez de cette façon juſqu'à ce que vous ayez employé un pot d'eau, qu'on peut encore faire repaſſer ſur le marc. (*c*)

N° 5.

Prenez deux poignées d'herbe & fleurs de mauve ; hachez-les ; verſez deſſus une chopine d'eau bouillante ; paſſez par un linge, & ajoutez à la colature une once de miel. (*d*)

N° 6.

Une chopine de la décoction d'orge, dans laquelle on fait bouillir une poignée de fleurs de mauve, ou de paſſe-roſe, qui eſt la *grande mauve.*

N° 7.

Prenez un pot de tiſane d'orge ſimple ; ajoutez-y trois onces de jus de laitron, ou de ſe-

Dans les cas des §. 241, 262, 280, on peut, au lieu de deux onces d'orge, employer quatre onces de racine de gramen ou chiendent, qu'on fait bouillir une demi-heure, avec la crême de tartre.

(*c*) L'on peut, ſans danger, joindre aux amandes, en pilant, une demi-once de ſucre, qui, à cette doſe, n'échauffera point, comme on l'imagine ordinairement. Les perſonnes délicates peuvent auſſi ajouter un peu d'eau de fleur d'orange.

(*d*) Quand on a des mauves, il faut les préférer. Si elles manquent, on peut y ſuppléer par la mercurielle, la pariétaire, l'althæa, la paſſe-roſe, les laitues, les épinars.

Il y a quelques perſonnes qu'aucun lavement n'évacue, excepté ceux d'eau tiede, ſans aucune addition ; elles ne doivent point en employer d'autres. Il faut donner les lavements tiedes & non pas chauds.

neçon, ou d'artichaud ſauvage, ou de bourrache. (*e*)

N° 8.

Une once d'oximel ſcillitique, cinq onces d'une forte infuſion de ſureau. (*f*)

N° 9.

L'on peut employer différentes applications émollientes, qui ont à peu près les mêmes vertus; les meilleures ſont les ſuivantes.

1° Des flanelles trempées dans une décoction de fleurs de mauves.

2° Des ſachets remplis de ces mêmes fleurs de mauves, de celles de bon-homme, de ſureau, de pavot rouge, de camomilles, & cuits dans de l'eau ou du lait.

3° Des cataplaſmes de ces mêmes fleurs cuites dans de l'eau & du lait.

4° Des veſſies à moitié remplies ou d'eau chaude & de lait, ou de la décoction émolliente.

5° Un cataplaſme de mie de pain & de lait, ou une bouillie d'orge ou de riz extrêmement cuits.

6° Dans la pleuréſie, §. 89, l'on frotte quelquefois la partie malade avec l'onguent d'althæa.

(*e*) Pour préparer ces jus, on prend les herbes bien fraîches, & jeunes ſi l'on peut; on les pile dans un mortier de marbre, quand on en a un, ou de fer; on exprime le jus par un linge; on le laiſſe repoſer pendant quelques heures dans une écuelle, & quand il eſt éclairci, on ſépare le plus clair, en verſant doucement, & on laiſſe la lie.

(*f*) L'oximel ſcillitique coûte ſix creutzers l'once, & rend le remede un peu cher; mais il n'y en a point d'auſſi efficace, & on ne le continue pas long-temps à auſſi grande doſe. Dans un endroit ſec & tempéré, il ſe conſerve plus d'un an.

N° 10.

Eſprit de ſoufre, une once ; ſirop de violettes, ſix onces. (*g*) (1)

N° 11.

Deux onces de manne, demi-once de ſel de ſedlitz ; (2) fondez dans quatre onces d'eau chaude, & coulez. (*h*)

(*g*) Ceux pour qui la dépenſe du ſirop de violette ſeroit trop conſidérable, peuvent ſe contenter d'une décoction d'orge un peu épaiſſe.

L'eſprit de ſoufre ſe vend trois batz l'once ; on peut employer celui de vitriol, qui coûte la moitié moins.

Bien bouchés, ils ſe conſervent fort long-temps.

Des amis, dont je reſpecte les avis, ont trouvé extrêmement fortes les doſes d'eſprits acides que je preſcris, & elles le ſont ſans doute, ſi on les compare à celles qu'on preſcrit ordinairement, & auxquelles je me ſerois borné, ſi je n'en avois pas vu ſouvent l'inſuffiſance ; l'expérience m'a appris qu'il falloit conſidérablement les augmenter, & en allant graduellement, je ſuis parvenu à en donner plus qu'on ne l'avoit fait juſqu'à préſent, & toujours avec beaucoup de ſuccès ; les doſes même que je preſcris dans cet ouvrage, ne ſont point auſſi fortes que celles que j'ordonne très-ſouvent ; ainſi je prie les Médecins qui les ont trouvées extraordinaires, de vouloir bien les eſſayer eux-mêmes, & je ſuis perſuadé qu'ils s'en féliciteront.

(1) Tous les tempéraments, tous les climats ne permettent pas de donner les acides à auſſi forte doſe que M. Tiſſot les conſeille. Lorſqu'ils ſont indiqués par les regles établies dans le corps de cet ouvrage, nous croyons qu'il faut en uſer avec circonſpection, en obſervant avec ſoin leurs effets, & paſſant peu à peu, s'ils deviennent toujours plus néceſſaires, des tiſanes acidulées, des ſucs d'oranges, à la limonade plus ou moins forte, & enfin à de petites doſes du remede précédent.

(2) On ſe ſervira de ſel d'epſom, à la place de celui de ſedlitz, qui eſt rare en France, beaucoup plus cher, & dont il ne differe que très-peu.

(*h*) La manne coûte vingt batz la livre, ſix creutzers l'once. L'on peut, ſi cela eſt trop cher, employer un quart d'once de ſéné & demi-dragme de nître. On verſe deſſus un ver-

N° 12.

Des fleurs de ſureau, une poignée ; d'hyſope, une demi-poignée. Verſez deſſus trois chopines d'eau bouillante ; délayez dans la colature trois onces de miel.

N° 13.

C'eſt le même remede, ſans hyſope, qu'on remplace en mettant plus de ſureau.

N° 14.

Du meilleur kina en poudre, une once ; partagez-le en huit priſes égales. (*i*)

N° 15.

Des fleurs de millepertuis, de ſureau, de mélilot, de chacune quelques pincées ; mettez-les au fond d'une aiguiere ou d'un pot à vin, avec demi-once d'huile de thérébentine, & jettez deſſus de l'eau bouillante. (*k*)

N° 16.

Sirop de pavot rouge. (*l*)

N° 17.

Du petit-lait très-clair ; dans chaque chopine on délaie une once de miel.

N° 18.

De ſavon blanc, ſix dragmes ; d'extrait de dent

re de décoction de mauve bouillante, & on paſſe. Mais le premier remede vaut mieux.

La manne ſe conſerve plus d'un an.

Le ſéné coûte ſix creutzers l'once.

(*i*) Le bon kina coûte quarante-trois batz la livre ; cinq batz l'once en poudre. Il ſe conſerve long-temps, moyennant qu'il ne ſoit pas pilé. Rien ne peut en tenir lieu.

(*k*) L'huile de thérébentine coûte dix batz la livre, & ſe conſerve plus d'un an.

(*l*) Douze batz la livre, un batz l'once, ſe conſerve un an, comme tous les ſirops.

de lion, une dragme & demie ; de gomme ammoniac, demi-dragme ; ce qu'il faut de sirop de capillaire. Faites des pilules de trois grains. (*m*)

N° 19.

L'on peut faire des gargarismes avec une décoction, ou plutôt une infusion de pervenche, ou de fleurs de roses rouges, ou de passe-rose. Sur chaque chopine on ajoute deux onces de vinaigre & autant de miel, & l'on se gargarise chaudement.

Le gargarisme déterſif, indiqué §. 112, est une légere infusion de sommités de sauge, à laquelle on ajoute deux onces de miel par chopine.

N° 20.

Une once de nître partagée en seize prises. (*n*)

N° 21.

De jalap, de séné & de crême de tartre, de chacun trente grains réduits en poudre & bien mêlés. (*o*)

N° 22.

De racine d'esquine & de celle de salsepareille, de chacune une once & demie ; du bois de sassafras & de celui de gayac, de chacun une once. Hachez le tout assez fin ; mettez dans un pot de terre vernissé ; versez dessus cinq quartettes d'eau bouillante ; faites bouillir doucement pen-

(*m*) L'once coûtera cinq ou six batz ; une once dure huit jours.

(*n*) Coûte un batz l'once. Si l'on fait faire les doses, ce travail doit être payé.

(*o*) Coûte au plus un batz, & purge très-bien les gens de la campagne.

dant une heure ; retirez & paſſez par un linge. (*oo*)

N° 23.

Faites bouillir pendant un inſtant une once de pulpe de tamarins, quatre onces d'eau, & une demi dragme de nître ; ajoutez-y deux onces de manne, & coulez. (*p*)

N° 24.

Crême de tartre. L'once partagée en huit priſes égales.

N° 25.

Kermès minéral ou poudre des Chartreux. La doſe eſt un grain. (*q*)

N° 26.

Trois onces de racine de bardane ou glouteron ; faites bouillir pendant demi-heure avec demi-dragme de nître, & un pot d'eau ; coulez.

N° 27.

Prenez des herbes indiquées dans le N° 9, art. 2, de chacune une demi-poignée, & une demi-

(*oo*) C'eſt la tiſane connue ſous le nom de *tiſane des bois*, qu'on varie ſouvent, ou en changeant la proportion de ces quatre drogues principales, ou en ajoutant d'autres choſes.

La ſalſepareille coûte ſept creutzers l'once ; l'eſquine, ſix creutzers ; le ſaſſafras, un batz ; le gayac, un batz. On peut, après cette premiere décoction, faire recuire le marc avec autant d'eau, ce qui fait une tiſane légere pour boiſſon ordinaire. Si l'on ne peut pas payer la ſalſepareille, il faut la retrancher & ſubſtituer demi-once de celle de réglisſe.

(*p*) Les tamarins coûtent un batz l'once, dix batz la livre. Les très-pauvres gens peuvent employer, au lieu de cette potion, celle avec le ſéné, dont il eſt parlé Note (*h*), page 260 ; mais il faudroit boire enſuite beaucoup de petit-lait, ou de tiſane de mauve.

(*q*) Le grain coûte un demi-batz.

once de savon blanc rapé ; versez dessus un demi-pot d'eau bouillante & un verre de vin ; coulez en exprimant fortement.

N° 28.

De mercure crud bien purifié, une once ; de thérébentine de Venise, demi-dragme ; de graisse de porc très-fraîche, deux onces. On réduit le tout en onguent. (*r*)

N° 29.

Onguent basilic. (*s*)

N° 30.

De cinabre naturel & de cinabre factice, de chacun vingt-quatre grains ; de musc, seize grains ; le tout réduit en poudre & exactement mêlé. (*t*)

N° 31.

Une dragme de racine de serpentaire de Virginie,

(*r*) Ce remede doit être préparé chez les Apothicaires, & je n'en ai donné la composition que parce qu'on n'observe pas par-tout les mêmes proportions entre le mercure & la graisse. Il coûte dix creutzers l'once.

(*s*) Un batz l'once.

(*t*) Ce remede est connu sous le nom de *poudre de Cob*. Comme il a beaucoup de réputation, j'ai cru devoir l'indiquer ; mais je réitere ce que j'ai dit §. 195. Le cinabre n'a vraisemblablement aucune efficacité ; & l'on a des remedes qui en ont beaucoup plus que le musc, qui d'ailleurs est extrêmement cher, puisque chaque dose coûte quinze batz, & que l'on en prendroit, dans les cas pressants, pour douze francs par jour. Le remede Numéro 31 est plus efficace que le musc, & l'on peut employer, au lieu de l'inutile cinabre, l'utile mercure argentin, chaque dose de quarante-cinq grains.

Je n'ai point parlé dans l'ouvrage, du mouron à fleurs rouges, qui passe actuellement pour spécifique dans cette maladie. L'on peut lire ce qu'on en dit dans le premier volume du *Journal Economique de Berne*. J'avertis cependant, qu'aucune des observations n'est décisive, & que son efficacité me paroît encore très-douteuse.

ginie, dix grains de camphre, autant d'assafœtida, un grain d'opium ; ce qu'il faut de conserve de sureau pour en faire un bol. (*u*)

N° 32.

De tamarins, trois onces. Versez dessus une chopine d'eau bouillante ; faites cuire une ou deux minutes ; passez par un linge. Voyez le prix N° 23.

N° 33.

Sept grains de turbith minéral ; ce qu'il faut de mie de pain pour en faire un bol. (*x*)

N° 34.

Six grains de tartre émétique. (*y*) (1)

(*u*) Dans le cas où on s'en serviroit, au lieu du musc, qui entre dans le Numéro 30, il faudroit retrancher le grain d'opium, excepté une fois ou deux par jour. On donneroit le mercure argentin, dans la matinée, entre les bols, deux doses par jour, dont chacune contiendroit quinze grains de mercure. Le bol coûte un batz.

(*x*) Ce remede fait vomir & abondamment baver les chiens. Il a opéré plusieurs guérisons quand la rage étoit déjà déclarée. On le donne trois jours consécutifs ; ensuite deux fois par semaine, pendant quinze jours.

La dragme de turbith coûte deux batz.

(*y*) Un creutzer. Ce tartre est le plus commun dans les apothicaireries de ce pays. Il y en a dont la dose est de trois grains, & d'autres dont elle est de douze. Il faut s'en informer en l'achetant.

(1) Lorsqu'on est incertain de l'activité du tartre émétique, dont on est obligé de se servir, ou lorsqu'on ignore la difficulté que le malade a de vomir, on doit en faire fondre une dose & demie, dans une pinte d'eau tiede, ou de tisane. Le malade la boira par petits gobelets tous les quarts ou toutes les demi-heures, jusqu'à ce que l'évacuation devienne modérée par le vomissement, ou par les selles. Cette maniere de donner l'émétique, fort usitée à Paris, nous paroît être en général la meilleure & la plus sûre.

N° 35.

Trente-cinq grains d'ypécacuana ; on peut aller juſqu'à quarante-cinq & cinquante. Vaut tout au plus un batz.

N° 36.

Emplâtre véſicatoire ordinaire. (ϰ)

N° 37.

Prenez des ſommités de petit chêne, de petite centaurée, d'abſinthe & de camomille, de chacune une poignée ; verſez deſſus un pot d'eau ; laiſſez refroidir, paſſez par un linge en exprimant.

N° 38.

Quarante grains de rhubarbe & autant de crême de tartre. (*aa*)

N° 39.

Trois dragmes de crême de tartre, une dragme d'ypécacuana ; partagez en ſix priſes égales.

N° 40.

De mixture ſimple (*mixtura ſimplex*) (1) une

(ϰ) L'once coûte dix creutzers. L'on ſe ſert auſſi de levain, qu'on pêtrit avec des cantharides, & tant ſoit peu de vinaigre. On met demi-once de cantharides pour une once de levain, ce qui fait un véſicatoire très-fort. L'on prépare les ſinapiſmes avec la moutarde, & le levain ou la pulpe de figues ſeches, & un peu de vinaigre. L'on peut mettre autant de moutarde que de levain. Pour les très-petits enfants qui ont la peau délicate, le vieux levain pêtri avec quelques gouttes de vinaigre, fait l'effet de ſinapiſme.

(*aa*) La rhubarbe coûte actuellement huit batz l'once, ſix creutzers la dragme ; mais ſouvent elle eſt plus chere. Elle ſe conſerve deux ans dans un endroit ſec & froid.

(1) La mixture ſimple ſe prépare en mêlant cinq onces d'eau thériacale camphrée, trois onces d'eſprit de tartre rectifié, & une once d'eſprit de vitriol concentré.

Si le malade avoit trop de répugnance pour le camphre, on ſe ſerviroit d'eau thériacale ſans camphre ; mais elle ſeroit moins utile.

once; d'esprit de vitriol, demi-once. Mêlez. La dose est d'une ou deux cuillerées à café dans une tasse de la boisson ordinaire. (*bb*)

N° 41.

Demi-dragme de racine de serpentaire de Virginie, dix grains de camphre (1), ce qu'il faut de rob de sureau pour faire un bol. (*cc*)

N° 42.

La thériaque des pauvres. Elle est connue de tous les Apothicaires, quoiqu'ils ne la tiennent pas tous. La prise est d'un quart d'once. (*dd*)

N° 43.

Le premier des trois remedes est celui N° 37.

Le second, prenez de petite centaurée, d'absinthe, de myrrhe, le tout en poudre, de conserve de genievre, de chacune parties égales; de sirop d'absinthe, ce qu'il faut pour faire un

Si l'altération n'est pas grande, nous croyons qu'on doit se servir de la mixture simple toute seule, sans addition de nouvel esprit de vitriol.

(*bb*) Le prix est dix creutzers l'once.

(1) Cette dose du camphre pourra paroître forte. Si l'estomac du malade n'est pas en état de la soutenir, on en donnera plus souvent de moindres doses, comme trois grains toutes les deux heures.

(*cc*) Prix, trois creutzers. S'il y avoit diarrhée trop forte, on substitueroit le diascordium au rob de sureau.

(*dd*) Elle coûte un batz l'once. Elle feroit plus efficace si on la préparoit de la façon suivante. De racine d'aristoloche ronde, de racine d'hélénium ou aunée, de myrrhe, & de conserve de genievre, de chacune parties égales, en ajoutant ce qu'il faudroit de sirop d'écorce d'oranges, pour qu'elle ne fût pas trop épaisse.

opiat épais. La priſe eſt d'un quart d'once. On les prend dans le même ordre que les priſes de kina. (*ee*)

Le troiſieme ; prenez de racine de calamus aromaticus, de celle d'aunée, de chacune deux onces ; de petite centaurée, une poignée ; de limaille de fer qui ne ſoit point rouillée, deux onces ; de vin vieux blanc, un pot. (*ff*)

N° 44.

Un quart d'once de crême de tartre, une poignée de camomilles communes, douze onces d'eau. Faites bouillir pendant demi-heure, coulez.

N° 45.

Sel ammoniac. La priſe eſt de deux ſcrupules juſqu'à une dragme. (*gg*)

N° 46.

Poudre. Prenez des fleurs de camomille & de ſureau, de chacune une poignée, pilées groſ-

(*ee*) Deux batz l'once.

(*ff*) L'on pile groſſiérement les racines, on hache l'herbe, on met le tout dans une bouteille à large col, ſur des cendres, ou ſur un fourneau, ou derriere une plaque, afin qu'il ſoit toujours chaud ; ou laiſſe infuſer pendant vingt-quatre heures, en remuant cinq ou ſix fois ; on le laiſſe repoſer, & on paſſe. La doſe eſt d'une taſſe, de quatre en quatre heures, quatre fois par jour, une heure avant le repas.

La limaille coûte demi-batz l'once.

(*gg*) La dragme eſt le demi-quart d'once ; il y a trois ſcrupules à la dragme, vingt-quatre grains au ſcrupule. On peut mettre le ſel en bol avec un peu de conſerve ou rob de ſureau. Mais je réitere que les fiévreux, qui ont l'eſtomac ſenſible, ne ſoutiennent point ce remede, non-plus que pluſieurs autres ſels, qui leur cauſent un mal-aiſe étonnant, & même de l'angoiſſe.

ſiérement ; de fine farine ou d'amidon, trois onces ; de céruſe & d'émail bleu, de chacun demi-once ; mêlez exactement le tout. (*hh*)

Emplâtre. Prenez de *nutritum* fait avec de l'huile très-fraîche, deux onces ; de cire blanche, trois quarts d'once ; d'émail bleu, un quart d'once. L'on fait fondre la cire ; quand elle eſt fondue, on y ajoute le nutritum, dans lequel on a exactement mêlé l'émail réduit en poudre fine, & l'on remue avec un morceau de fer, juſqu'à ce que le tout ſoit bien mêlangé & refroidi. On en étend ce qu'il faut ſur un linge.

On peut auſſi mêler un quart d'once d'émail à deux onces de beurre de ſaturne, ce qui fait un onguent au lieu d'une emplâtre. (*ii*)

N° 47.

Une once de ſel de ſedlitz (1), deux onces de tamarins ; verſez deſſus huit onces d'eau bouillante ; remuez pour délayer les tamarins ; coulez pour boire en deux priſes, en mettant demi-heure d'intervalle entre l'une & l'autre.

N° 48.

De laudanum liquide de Sydenham, quatre-

(*hh*) L'once de céruſe coûte demi-batz, & l'once d'émail autant.

L'on peut, ou appliquer immédiatement cette poudre ſur le mal, ou la renfermer dans un ſachet de linge très-fin. La premiere méthode eſt beaucoup plus efficace.

(*ii*) La doſe marquée de l'emplâtre, coûte quatre batz & demi, ou cinq batz. Il y en a autant qu'il en faut pour guérir une éréſipelle. L'once de nutritum coûte ſix creutzers ; celle du beurre de ſaturne, trois batz.

(1) On peut encore ici ſubſtituer le ſel d'epſom à celui de ſedlitz.

vingt gouttes (1); d'eau de méliſſe, deux onces & demie. Si la premiere ou la ſeconde doſe arrêtent ou diminuent conſidérablement les vomiſſements, on ne donne pas les autres. (*kk*)

N° 49.

Faites fondre trois onces de manne & vingt grains de nitre dans vingt onces ou ſix verrées de petit lait.

N° 50.

Deux onces de ſirop de pavot blanc, autant d'eau de ſureau. (*ll*)

N° 51.

Une dragme de rhubarbe en poudre.

N° 52.

De ſoufre pilé, une once; de ſel ammoniac, une dragme; de graiſſe de porc fraîche, deux onces. Mêlez exactement le tout dans un mortier. (*mm*)

N° 53.

Deux dragmes d'antimoine crud, exactement pilé; autant de nitre. On les mêle exactement; on partage en huit priſes égales. (*nn*)

(1) Cette doſe du laudanum liquide nous paroît très-haute; nous croyons qu'on ne doit d'abord la porter à Lyon qu'à trente gouttes: on la rendra moins déſagréable & plus utile, ſi on y joint une cuillerée de ſirop d'écorce de citron.

(*kk*) L'once du laudanum liquide coûte huit batz.

(*ll*) L'once du ſirop coûte un batz. Si l'on n'a pas l'eau de ſureau, on prend celle de fontaine.

(*mm*) Cette doſe coûte trois batz.

(*nn*) Toute la doſe ne vaut pas plus d'un batz. Ce remede occaſionneroit des coliques à quelques perſonnes qui auroient l'eſtomac délicat; mais il n'incommode point les robuſtes campagnards, & il guérit quelques maladies de la peau, qui avoient réſiſté aux autres re-

N° 54. (*nnn*)

De limaille de fer & de ſucre, de chacun une once; d'anis en poudre, une demi-once. Partagez en vingt-quatre doſes. Une trois fois par jour, une heure avant que de manger. (*oo*)

N° 55.

Deux onces de limaille de fer, une poignée de rue, autant de marrube blanc, un quart d'once de racine d'ellébore noir, un pot de vin.

Préparez comme le vin du N° 43. Une taſſe trois fois par jour, une heure avant que de manger. (*pp*)

medes. Il augmente la tranſpiration; & les palefreniers, qui panſent les chevaux auxquels on a donné l'antimoine, s'en apperçoivent d'abord en les étrillant, par la quantité de cras qu'ils trouvent. Cette augmentation de tranſpiration, chez les chevaux, eſt quelquefois prodigieuſe; c'eſt par-là que l'antimoine leur eſt utile dans pluſieurs cas.

(*nnn*) Les remedes de ce Numéro, & des Numéros 55 & 56, ſont deſtinés aux maladies qui dépendent des oppilations, & la ſuppreſſion des regles. Le 55 eſt particuliérement deſtiné à les rappeller. Les Numéros 54 & 56 ſont plus convenables, quand on ne fait pas attention à la ſuppreſſion, ou qu'elle n'a pas lieu.

(*oo*) Ce remede, que les gens riches peuvent rendre encore plus agréable, en employant la canelle au lieu d'anis, contient peu de fer; mais cette doſe ſuffit dans un mal commençant, & même une priſe ou deux par jour, ſuffiſent pour une fort jeune fille. Quand on le veut plus fort, il faut doubler la doſe du fer. Je réitere, crainte de ne l'avoir pas aſſez dit, qu'il faut éviter le fer rouillé; c'eſt la rouille qui gâte l'eſtomac, au lieu que la limaille non-rouillée eſt le plus puiſſant ſtomachique, dans les cas où les fortifiants conviennent.

(*pp*) J'avertis encore que dans les perſonnes languiſſantes dès long-temps, il faut travailler à rétablir la ſanté,

N° 56.

De limaille de fer, deux onces ; de poudre de rue & d'anis, de chacune demi-once ; de miel, ce qu'il faut pour former un opiat assez épais.

Un demi-quart d'once trois fois par jour.

N° 57.

D'extrait de grande ciguë puante, & dont la tige est tachetée, une once. Faites-en des pilules de deux grains, en y ajoutant ce qu'il faut de l'herbe de la même ciguë en poudre.

L'on commence par une pilule soir & matin, & l'on augmente peu à peu. Il y a des malades qui sont parvenus à en prendre demi-once par jour. (*qq*)

& non pas à pousser les regles ; ce qui est pernicieux. Elles reviennent, quand la malade est mieux ; leur retour suit celui de la santé, & ne doit ni ne peut souvent le précéder.

(*qq*) Ce remede avoit été employé, depuis plusieurs siecles, par quelques Médecins en différents pays ; mais le peu de soin qu'ils avoient pris de constater leurs observations, leur négligence à caractériser l'espece de ciguë qu'ils employoient, & à indiquer la façon dont ils l'employoient, les accidents occasionnés par d'autres especes, peut-être par la même, prise inconsidérément, avoient fait négliger ce remede, & l'on regardoit généralement toutes les ciguës comme des plantes qui ne pouvoient que faire du mal... Mais il y a cinq ans que M. A. Stork, l'un des premiers Médecins de LL. MM. Impériales, guidé par ces indications vagues, éparses dans les ouvrages de quelques Médecins, & animé par l'envie de remédier à des maux cruels, pour lesquels on n'avoit encore aucun secours efficace, tira la ciguë de l'oubli dans lequel on la laissoit mal-à-propos ; il commença par en prendre lui-même de si petites doses, qu'elle n'auroit pas pu lui nuire, supposé même qu'elle eût été un poison ; il augmenta insensiblement ; enfin, après s'être assuré qu'elle ne pouvoit pas nuire, il la donna

N° 58.

Une once de racine de gramen, autant de celle de chicorée. Faites bouillir pendant un quart-d'heure avec une chopine d'eau ; faites

à des malades attaqués de squirrhes & de cancers, en commençant par de petites doses, & en montant successivement, jusques-là qu'il est parvenu à en faire prendre plus de demi-once par jour, sans aucun inconvénient & avec un succès marqué. Ses premiers essais furent des plus heureux ; il a guéri un très-grand nombre de squirrhes & de cancers, déclarés absolument incurables par les plus habiles Médecins, & contre lesquels tous les remedes avoient échoué ; l'employant ensuite dans d'autres maladies rebelles & opiniâtres, il en a également vu de très-grands effets ; & il me paroît démontré par le nombre, les caracteres & l'authenticité de ses observations, que ce remede doit être mis dans le petit nombre des plus grands remedes de la Médecine, & que son grand usage est dans les maladies qui dépendent d'obstructions ou d'un virus âcre dans les humeurs : aussi il réussit singulérement dans les squirrhes externes & internes, dans les cancers, dans les écrouelles, dans les maladies de la peau, dans les fluxions & les ulceres opiniâtres, dans les cataractes commençantes, quelques gouttes, quelques phthisies, la gangrene même, &c. un très-long usage ne peut pas nuire, il fortifie le tempérament au lieu de l'user.

Je sais qu'à *Vienne* même on a cherché à le décrier, que dans plusieurs autres villes il n'a pas réussi ; mais les clameurs des rivaux de M. Stork, & l'inefficacité du remede dans quelques cas, n'infirment point ses expériences ; il a averti lui-même qu'il ne réussissoit pas toujours ; qu'il y avoit des cas au-dessus de la force des remedes ; qu'il y avoit des tempéraments auxquels il paroissoit répugner. Eh ! quel est le remede qui ne soit pas dans ce cas ? ainsi faut-il s'étonner s'il n'a pas réussi par-tout ? La nature du remede, qui n'a pas été d'abord bien connue, parce que la plante n'étoit pas désignée suffisamment, la force de la maladie, le tempérament du malade, l'insuffisance des doses, des erreurs de traitement, peuvent en avoir empêché l'effet dans plusieurs cas, & des Médecins, qui ne l'auront employé qu'une ou deux fois, s'en seront dégoûtés ; mais d'autres l'ont employé avec un succès marqué.

diſſoudre demi-once de ſel de ſedlitz (1), & deux onces de manne ; paſſez pour en boire un verre de demi-heure en demi-heure.

On réitere au bout de deux ou trois jours.

N° 59.

Un cataplaſme de mie de pain, de fleurs de

Le premier Recueil des expériences de M. STORK me détermina à l'eſſayer ; j'en fis préparer, mais ce ne fut pas avec l'eſpece de ciguë la plus efficace, & la préparation ne fut pas tout-à-fait telle que celle de M. STORK ; je l'eſſayai moi-même pour m'aſſurer qu'il étoit innocent, je l'employai, & je vis évidemment les douleurs de cancer ſe calmer, mais il ne guérit pas. Je m'adreſſai à M. STORK, qui m'envoya de ſon extrait ; j'en ai fait préparer avec la même plante que lui, & en ſuivant exactement ſon procédé, l'on a eu un extrait qu'il eſt impoſſible de diſtinguer de celui de *Vienne* ; j'ai pris de l'un & de l'autre, juſqu'à une dragme & demie par jour, je n'ai éprouvé que du bien-être en le prenant ; j'en ai donné à pluſieurs malades, j'ai vu qu'il guériſſoit pluſieurs cas d'écrouelles & de cancer, qu'il ſoulageoit les cas incurables, qu'il donnoit de l'appétit & fortifioit l'eſtomac, qu'il fortifioit d'une façon marquée les petits enfants, qu'il ne nuiſoit à perſonne, & je ſuis aujourd'hui pleinement perſuadé, malgré l'averſion naturelle que j'ai pour les remedes tirés du genre des poiſons, que l'extrait de ciguë, préparé comme l'indique M. STORK, eſt un remede toujours innocent, ſpécifique dans pluſieurs cas, qu'aucun autre ne peut remplacer, qu'on doit ordonner avec la plus entiere confiance, & dont il ſeroit très-fâcheux qu'on négligeât l'uſage.

La préparation conſiſte à cueillir la plante environ la S. Jean, avant qu'elle ait fleuri ; époque qui varie ſuivant les lieux, à en exprimer le jus, qu'on met dans un vaſe de terre ſur un feu très-doux, où on le laiſſe évaporer fort lentement, en remuant fréquemment avec une eſpatule de bois, juſqu'à ce qu'il ait acquis aſſez d'épaiſſeur pour que, quand il eſt refroidi, il ait la conſiſtance du cotignac. Quand on veut en faire uſage, on le réduit en pilules, en y joignant, ſi l'on veut leur donner plus de fermeté, un peu de poudre de l'herbe ſéchée.

(1) Ou d'epſom.

camomille & de lait, auquel on ajoute du savon, de façon que chaque cataplasme en contienne un demi-quart d'once. Je me sers aussi avec succès, quand la situation des femmes ne permet pas les soins réguliers qu'exige ce cataplasme, qu'il faut changer de trois en trois heures, de l'emplâtre de ciguë, qui se trouve dans toutes les apothicaireries.

N° 60.

D'herbe de ciguë seche, ce qu'il en faut. Mettez-la entre deux linges clairs, pour faire une espece de petit matelas fort souple, laissez-le cuire pendant quelques moments dans l'eau; exprimez & appliquez. On le réchauffe toutes les deux heures dans la même eau.

N° 61.

Des yeux d'écrevisses vrais, ou de magnésie blanche véritable, deux dragmes, quatre grains de cannelle; partagez en huit prises. On donne ces poudres dans une cuillerée d'eau ou de lait, avant que l'enfant tette. (*p**)

N° 62.

D'extrait aqueux de noix, deux dragmes; faites-le dissoudre dans demi-once d'eau de canelle. On en donne cinquante gouttes par jour à un enfant de deux ans. Quand la dose est finie, on le purge. (*rr*)

N° 63.

De résine de jalap, deux grains. Broyez-la long-temps avec douze ou quinze grains de sucre, & ensuite avec trois ou quatre aman-

(*p**) L'once des yeux d'écrevisses coûte six creutzers.

(*rr*) Pour faire l'extrait, on prend les noix avant qu'elles soient mûres, dans le même temps dans lequel on les cueille pour les confire.

des ; joignez-y peu à peu deux cuillerées d'eau ; paſſez par un linge fort clair, comme un lait d'amandes. Ajoutez une cuillerée à café de ſirop de capillaire. (*ss*)

N° 64.

Une once de nutritum ; un jaune d'œuf, s'il eſt petit, la moitié s'il eſt gros. Mêlez exactement. (*tt*)

N° 65.

Faites fondre quatre onces de cire blanche, ajoutez-y deux cuillerées d'huile, ſi c'eſt en hiver, en été il n'en faut point, ou tout au plus une demi-cuillerée ; trempez dedans des pieces de linge qui ne ſoit pas trop uſé, & laiſſez-les ſécher. (*uu*)

N° 66.

D'huile roſat, une livre ; de minium, demi-livre ; de vinaigre, quatre onces. Faites cuire juſqu'à ce qu'il ait à peu près conſiſtance d'emplâtre ; fondez-y une once & demie de cire jaune, & jettez-y deux dragmes de camphre ; mêlez bien, retirez du feu, & verſez

(*ss*) Ce remede n'eſt point déſagréable. On peut le donner aux enfants de deux ans. S'ils ſont plus âgés, il faudroit ajouter un grain ou deux de la raiſine de jalap, qui ne coûte que deux batz la dragme. Pour les enfants au-deſſous de deux ans, il vaut mieux s'en tenir au ſirop de chicorée & à la manne.

(*tt*) Le nutritum coûte deux batz l'once. L'on peut faire d'abord un nutritum, en broyant long-temps dans un mortier deux dragmes de céruſe, demi-once de vinaigre, trois cuillerées d'huile d'olive.

(*uu*) Cette toile eſt très-commode pour tous les panſements. Quand elle eſt ſalie par le pus, il ſuffit de la jetter dans l'eau froide, de l'y remuer, de l'eſſuyer, & de la laiſſer ſecher. Elle peut ſervir pour un grand nombre de panſements.

dans des canons de papier, de la groſſeur que vous voudrez. (*xx*)

Pour faire le ſparadrap, (c'eſt une toile imbibée d'onguent,) il faut le réſoudre avec un peu d'huile, & tremper des linges, tout comme on fait la toile cirée du N° précédent.

N° 67.

Cueillez en automne, pendant le beau temps, de l'agaric de chêne, (c'eſt une eſpece de champignon qui croît ſur cet arbre.)

Il y a quatre parties qui ſe préſentent ſucceſſivement : 1° la peau qu'on peut jetter ; 2° la partie qui ſuit la peau, qui eſt la meilleure. On la bat avec un marteau juſqu'à ce qu'elle devienne douce & molle ; c'eſt-là toute ſa préparation, & l'on en applique un morceau convenable ſur les vaiſſeaux ouverts. Il les reſſerre, empêche l'hémorragie, & tombe ordinairement au bout de deux jours. 3° La troiſieme qui peut ſuffire pour arrêter le ſang dans les petits vaiſſeaux ; & la quatrieme qu'on peut employer réduite en poudre. (*yy*)

N° 68.

Quatre onces de mie de pain, une poignée

(*xx*) C'eſt exactement l'onguent de Nuremberg, qui eſt le meilleur de tous les onguents du ménage. Il coûte deux batz l'once.

Voici la recette de l'onguent de la Chabauderie, ou plutôt Chambauderie, fameux dans pluſieurs familles. De cire jaune, d'emplâtre de trois drogues, (c'eſt à peu près celui de Nuremberg) de diachilon compoſé, & d'huile d'olive, de chacun un quart de livre. Faites fondre le tout dans un pot de terre ; retirez du feu, & remuez juſqu'à ce qu'il ſoit refroidi.

(*yy*) Ce remede connu, il y a long-temps, de quelques perſonnes, n'eſt commun que depuis dix ans. Il a eu par-tout les mêmes ſuccès, & j'en ai vu les effets les

de fleurs de ſureau, autant de celles de camomille & de mille pertuis. Cuiſez-les en cataplaſme avec autant d'eau que de vinaigre.

Si l'on préfere les fomentations, l'on peut prendre les mêmes herbes ou quelques poignées de ſaltranck ; on jette deſſus demi-pot d'eau bouillante ; on laiſſe infuſer pendant quelques moments ; on y ajoute une chopine de vinaigre, & l'on trempe dedans des flanelles, ou d'autres étoffes de laine, qu'on applique ſur le mal.

Pour les fomentations aromatiques du §. 449, prenez des herbes de bétoine, de rue, des fleurs de romarin ou de lavande, & de roſes rouges, de chacune une poignée & demie ; faites cuire pendant un quart d'heure, dans un pot couvert, avec un pot de vin blanc vieux ; coulez & exprimez fortement. On s'en ſert comme des précédentes.

N° 69.

L'emplâtre de diapalme, l'once coûte un batz. (*yyy*)

N° 70.

Deux parties d'eau, une partie de vinaigre de litharge. (*zz*)

plus heureux. Il épargne les tourments qu'occaſionnent les autres moyens d'arrêter le ſang ; & c'eſt une des heureuſes découvertes qu'on pût faire en chirurgie. L'on voit que chaque payſan peut s'en procurer avec plus de facilité que le plus habile Chirurgien. M. BROSSARD, Chirurgien Français, qui l'a fait connoître, préfere celui qui croît ſur les parties des chênes où l'on a coupé de groſſes branches.

(*yyy*) Pour l'étendre ſur de la charpie, comme il eſt indiqué §. 456, il faut le faire fondre avec un peu d'huile.

(*zz*) Il coûte demi-batz l'once.

L'once du ſirop de chicorée compoſé, dont j'ai parlé dans le Chapitre des Enfants, coûte ſix creutzers l'once.

N° 71.

D'herbe de cyclamen ou pain de pourceau, (*arthanita*) & des ſommités de camomille, de chacune une poignée; mettez-les dans une écuelle de terre, avec un demi-quart d'once de ſavon & autant de ſel ammoniac; verſez deſſus trois quartettes d'eau bouillante.

Fin de la Table des Remedes.

PRIX DES DROGUES
RECOMMANDÉES
DANS CET OUVRAGE,

A Lyon en 1763.

ÆTHIOPS Martial, de Lemery. Préparation de fer, 1 livre 5 sols l'once.

Agaric de Chêne, 10 sols l'once.

Antimoine crud. Minéral, 5 sols la livre.

Assa-fœtida. Gomme-résine, 8 sols l'once.

Baume d'Arcœus. Préparation composée, 6 sols l'once.

Baume tranquille. Préparation composée, 8 sols l'once.

Beurre de Saturne. Préparation de plomb, 6 sols l'once.

Calamus aromaticus. Roseau aromatique. Racine, 3 sols l'once.

Camphre, huile essentielle de lauriers, figée, 8 sols l'once.

Cantharides, Mouches puantes qui mangent le peuplier & le frêne. Exposez à la vapeur du vinaigre pour les tuer; faites sécher; enfermez dans un vase de terre; conservez dans un lieu sec, 6 liv. la livre.

Céruse. Préparation de plomb dissous par le vinaigre, 10 sols la livre.

Cérat de Galien. Préparation d'huile d'amandes douces & de cire, 5 sols l'once.

Cinabre artificiel. Préparation de soufre & de mercure, 9 sols l'once.

Cinabre naturel, 18 sols l'once.
Contrayerva. Racine, 5 sols l'once.
Crême de tartre. Sel acide, 1 sol l'once.
Diagrede. Préparation de scammonée, 3 sols le gros.
Eau de chaux, 10 sols la pinte.
Eau de mélisse simple, 1 livre la pinte.
Eau spiritueuse de canelle, 10 sols l'once.
Email bleu, 1 liv. la livre.
Emplâtre de ciguë, 50 sols la livre.
Emplâtre de Nuremberg, 3 liv. la livre.
Emplâtre véscatoire, 5 liv. la livre.
Encens en larmes. (Oliban) gomme-résine, 4 sols l'once.
Esprit de sel marin, 10 sols l'once.
Esprit de soufre; acide tiré du soufre, 10 sols l'once.
Esprit de vitriol; acide tiré du vitriol, 5 sols l'once.
Esquine (racine de) hachée, 1 liv. 10 sols.
Gayac rapé. Bois résineux, 10 sols la livre.
Gomme ammoniac. Gomme-résine, 8 sols l'once.
Huile de térébenthine, 24 sols la livre.
Jalap. Racine, 5 sols l'once.
Iris, ou flambe de Florence. Racine, 2 sols l'once.
Kermès minéral. Préparation d'antimoine, 1 liv. le gros.
Laudanum liquide de Sydenham. Préparation d'opium avec le vin, 1 liv. 4 sols l'once.
Limaille de fer. Préparation de fer, 8 sols la livre.
Litharge. Préparation de plomb, 7 sols la livre.
Manne ordinaire. Suc du frêne, 4 sols l'once.
Miel blanc, 12 sols la livre.
Minium. Préparation de plomb, 10 sols la livre.

Muſc. Subſtance animale d'une odeur forte, 4 liv. 10 ſols le gros.

Onguent baſilicum, ou ſuppuratif, 1 liv. 10 ſols la livre.

Onguent nutritum, 2 liv. la livre.

Opium. Suc de pavot étranger, 16 ſols l'once.

Oximel ſcillitique. Préparation où entrent le vinaigre, le miel & la ſcille, 2 ſols l'once.

Panacée mercurielle, 2 liv. 10 ſols l'once.

Poudre contre les vers, ou *ſemen-contra*, 15 ſols l'once.

Poudre cornachine ou *de tribus*. Compoſé de parties égales de tartre, jalap & diagrede, 4 ſols le gros.

Poudre de cloportes duement préparée. Cloportes ſéchés & mis en poudre, conſervés ſéchement, 1 livre l'once.

Quinquina. Ecorce d'arbre, 6 liv. la livre.

Réſine de jalap blanche, 1 liv. le gros.

Rhubarbe, racine, 15 liv. la livre.

Rob de ſureau. Suc des baies de ſureau épaiſſi, 10 ſols l'once.

Safran. Etamines de la plante, 1 liv. 10 ſols l'once.

Salſepareille. Racine, la plus belle, 3 liv. la livre; 50 ſols la commune.

Santal citrin. Bois, 5 ſols l'once.

Saſſafras. Bois, 12 ſols la livre.

Savon blanc, 9 ſols la livre.

Sel ammoniac, 5 ſols l'once.

Sel d'epſom, 12 ſols la livre.

Sel de glauber, 4 liv. la livre.

Magnéſie blanche duement préparée, 3 livres l'once.

Mercure crud, 4 liv. la livre.

Sel de nitre, 1 livre la livre.

Sel de ſedlitz, 6 liv. la livre.

Sel végétal, 3 liv. la livre.

Sel de duobus, 3 liv. la livre.
Séné. Feuilles, 2 liv. 10 sols ; follicules, 12 liv. la livre.
Serpentaire de Virginie, racine, 10 sols l'once.
Soufre. Minéral, 15 sols la livre.
Sirop de capillaire, 1 liv. 4 sols la livre.
Sirop de chicorée, composé de rhubarbe, 5 sols l'once.
Sirop diacode, ou de pavot blanc, 6 sols l'once.
Sirop de nerprun, 2 liv. la livre.
Sirop de pavot rouge, 2 liv. la livre.
Sirop de violette, 4 liv. la livre.
Tamarins, fruits, 20 sols la livre.
Tartre émétique, ou stibié. Préparation d'antimoine, 15 sols l'once.
Tartre vitriolé. Sel neutre, 8 sols l'once.
Thériaque, 6 liv. la livre.
Turbith minéral. Préparation de mercure, 3 liv. l'once.
Vin émétique trouble, 2 sols l'once.
Vinaigre de saturne, ou de litharge, 4 sols l'once.
Vinaigre scillitique, 3 sols l'once.
Yeux d'écrevisses préparés, 8 sols l'once.
Ypecacuana. Racine, 15 sols l'once.

FIN.

TABLE
DES CHAPITRES

Et des principaux Articles contenus dans ce second Volume.

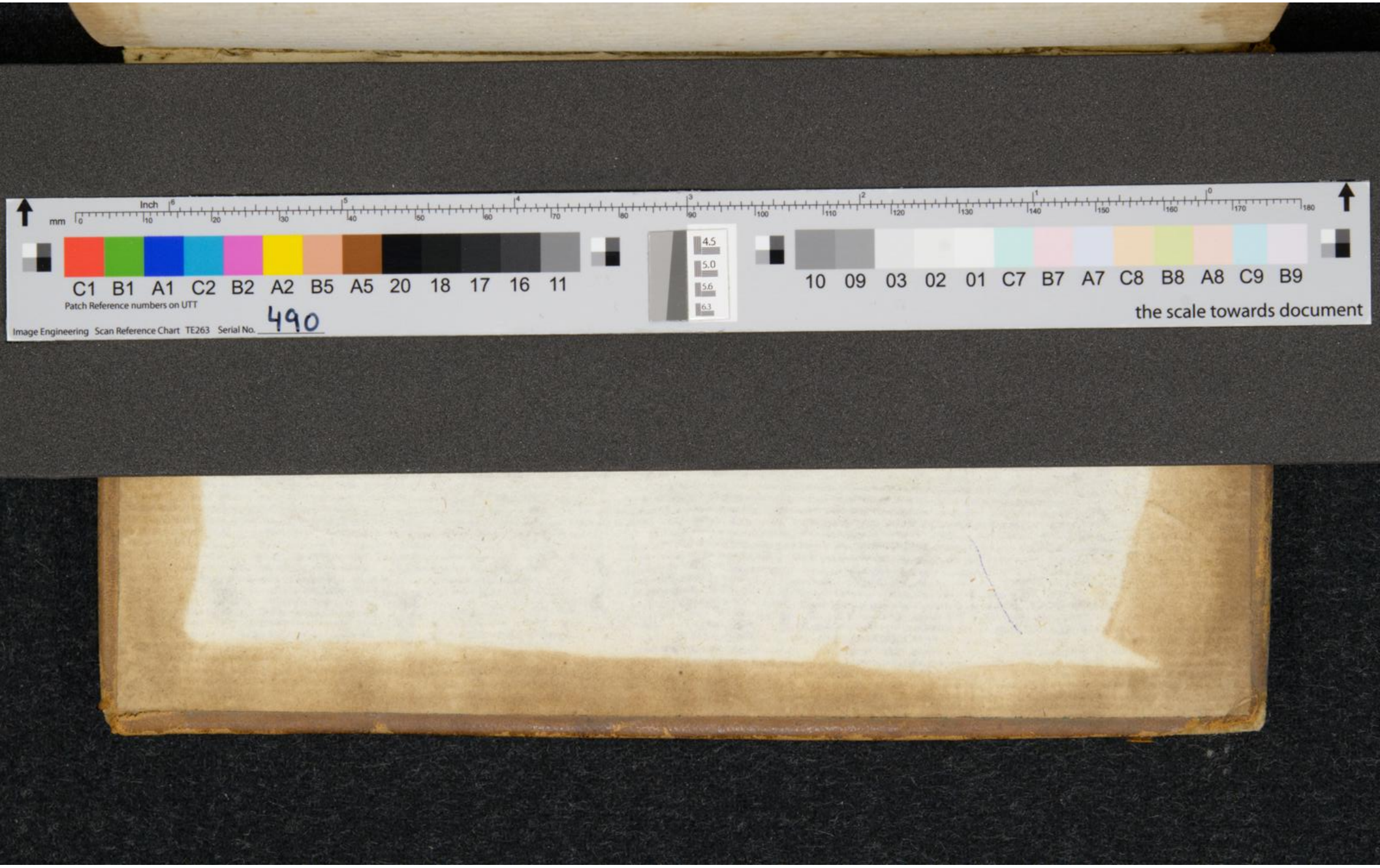
CHAPITRE XV. *De la fievre ardente ou chaude*, page 3
CHAP. XVI. *Des fievres putrides*, 6
CHAP. XVII. *Des fievres malignes*, 12
Danger de l'application des animaux vivants, 19
CHAP. XVIII. *Des fievres d'accès*, 21
Fievres de printemps, & fievres d'automne, 25
Moyens de guérir par le kina, 26
Façon de conduire pendant l'accès, 28
Remedes fébrifuges différents du kina, 30
Traitement des fievres invétérées, 31
Fievres pernicieuses, 34
Maux périodiques, qui sont des fievres déguisées, 35
Préservatifs dans les airs mal-sains, 36
CHAP. XIX. *Des Erésipelles*, 37
Erésipelles habituelles, 43
Piquures d'animaux, 44
CHAP. XX. *Des inflammations de poitrine, & des pleurésies fausses & bilieuses*, 45
Fausse inflammation de poitrine, 47
Fausse pleurésie, 49
CHAP. XXI. *Des Coliques*, 51
Colique inflammatoire, 52

Colique bilieuse, 56
Colique d'indigestion. Indigestions, 58
Colique venteuse, 61
Colique après le froid, 62
CHAP. XXII. *Du Miserére, & du Colera-morbus*, 64
Miserére ou Passion illiaque, 65
Colera-morbus ou Trousse-galant, 68
CHAP. XXIII. *De la Diarrhée*, 72
CHAP. XXIV. *De la Dysenterie ou flux de sang*, 74
Symptomes de la maladie, 75
Remedes, 77
Usage des fruits, 79
Danger de plusieurs remedes, 82
CHAP. XXV. *De la Gale*, 84
CHAP. XXVI. *Avis pour les Femmes*, 88
Les regles, 89
La grossesse, 98
Les couches, 99
Suites de couches, 102
Cancer, 104
CHAP. XXVII. *Avis pour les Enfants*, 105
Premiere cause de leurs maux, le *Meconium*, 106
Seconde cause, le lait aigri, 107
Danger de l'huile, 108
Dérangement de la transpiration, moyens de l'entretenir, lavage à l'eau froide, 110
Troisieme cause, la sortie des dents, 114
Quatrieme cause, les vers, 115
Convulsions, 118
Soins nécessaires pour les rendre robustes. Avis généraux, 122
CHAP. XXVIII. *Secours pour les noyés*, 126
CHAP. XXIX. *Des corps arrêtés entre la bouche & l'estomac*, 132
CHAP. XXX. *Maladies chirurgicales*, 149
Des Brûlures, 150
Des Plaies, 151
Des meurtrissures. Des chûtes, 155

Des Ulceres, 163
Des membres gelés, 165
Des Engelures, 168
Des Hernies, 176
Des Furoncles ou Clous, 181
Des Panaris. 182
Des Echardes qui entrent dans la peau, 185
Des Verrues, 187
Des Cors, 188
CHAP. XXXI. *De quelques cas qui demandent des secours prompts*, 189
Des Evanouissements occasionnés par le trop de sang, 190
Des Evanouissements occasionnés par la foiblesse, 191
Des Evanouissements occasionnés par les embarras d'estomac, 193
Des Evanouissements qui dépendent des maux de nerfs, 195
Des Evanouissements produits par les passions, 198
Des Evanouissements qui arrivent dans les maladies, 200
Des Hémorragies, 201
Des accès de convulsions, 205
Des accès de suffocations, 206
Des suites de la peur, 209
Des accidents produits par les vapeurs du charbon & du vin, 211
Des poisons, 216
Des douleurs aiguës, 218
CHAP. XXXII. *Des remedes de précaution*, 220
De la Saignée, 221
Des Purgations, 226
Remedes après les purgatifs trop forts, 229
Remarques sur quelques autres remedes, 232
CHAP. XXXIII. *Des Charlatans & des Maîges*, 234

CHAP. XXXIV. *Queſtions auxquelles il eſt néceſſaire de ſavoir répondre quand on va conſulter un Médecin*, 252
TABLE *des Remedes*, 255
PRIX *des Drogues*, 280

Fin de la Table du Tome ſecond.


Inch
mm
C1 B1 A1 C2 B2 A2 B5 A5 20 18 17 16 11
Patch Reference numbers on UTT
Image Engineering Scan Reference Chart TE263 Serial No. 490
4.5
5.0
5.6
6.3
10 09 03 02 01 C7 B7 A7 C8 B8 A8 C9 B9
the scale towards document